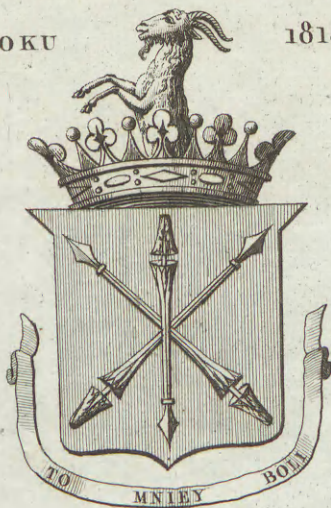
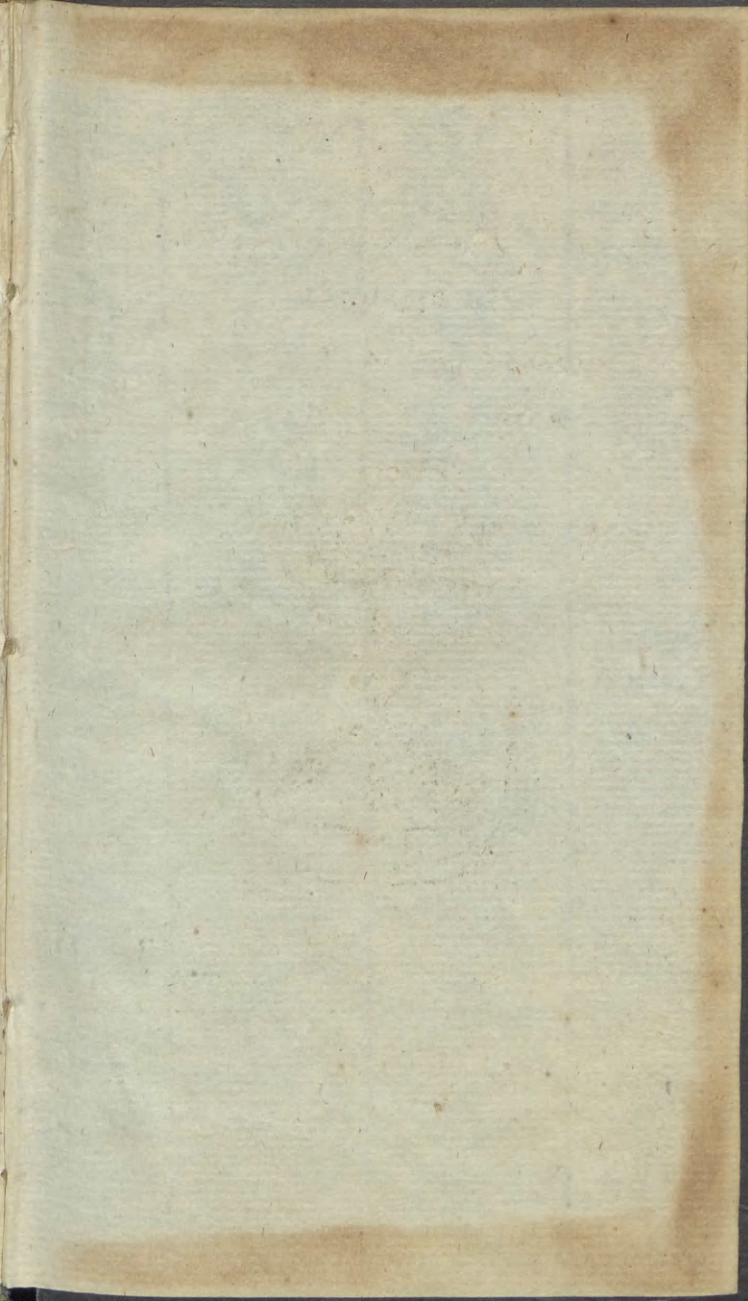


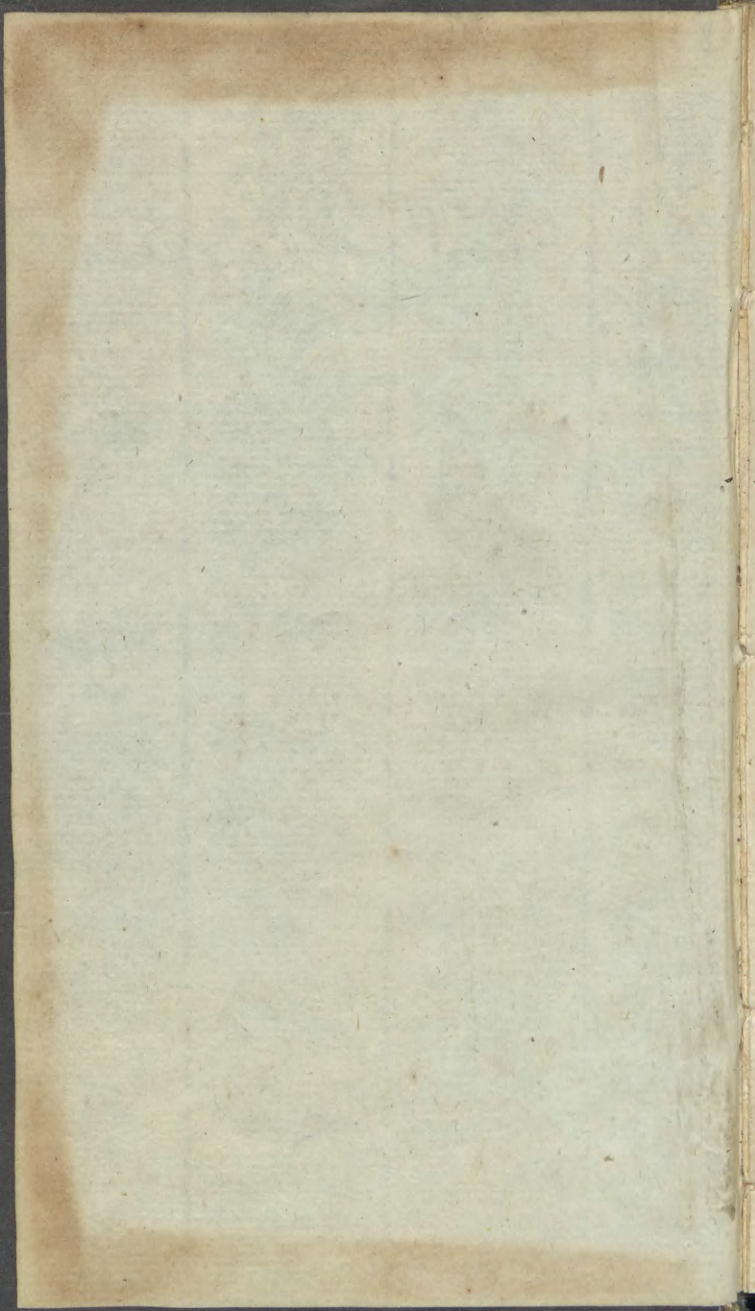


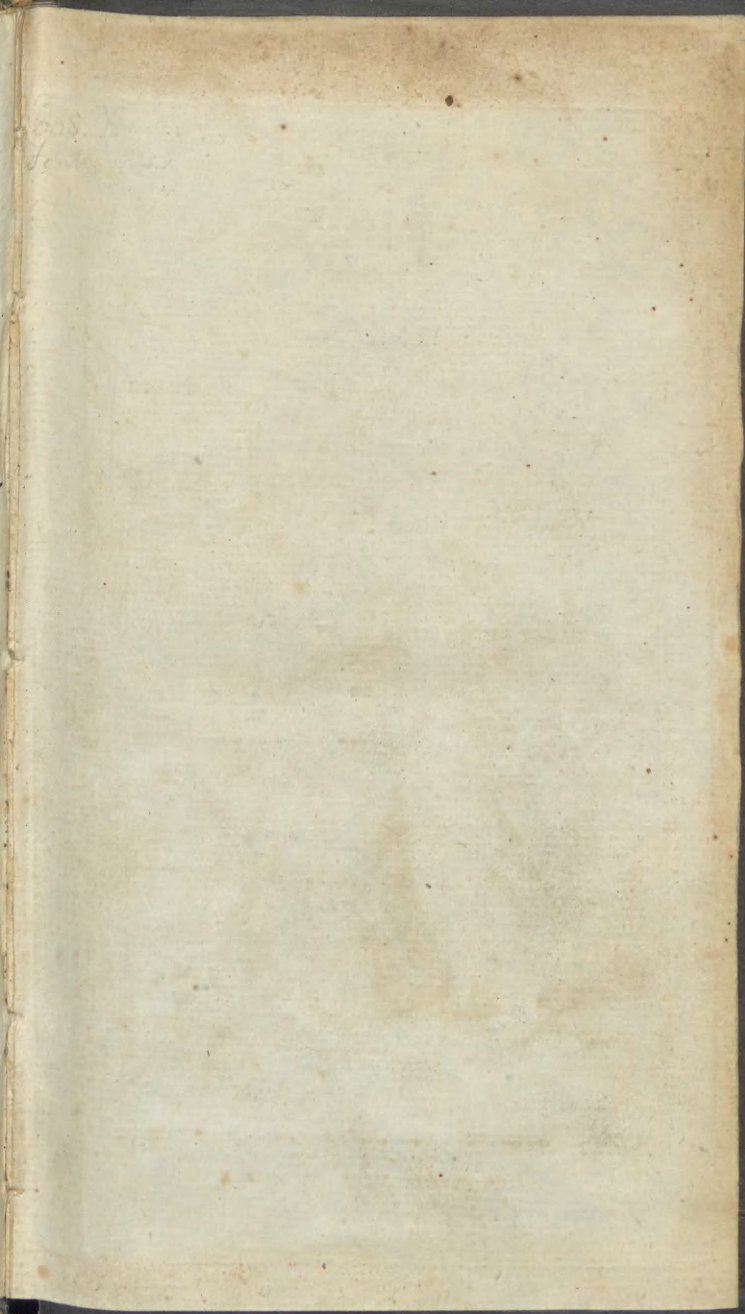
Z BIBLIOTEKI
ORDYNACYI ZAMOYSKIEY
ROKU 1815



STANISŁAW ORDYNAT ZAMOYSKI









envelot-uv.

Cl. Dyrlos sculp.

Concordia rara Sororum

Œ U V R E S

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE.

TOME SEPTIÈME.

DEPT. OF THE INTERIOR

LAND OFFICE

WASHINGTON, D.C.

DEPT. OF THE INTERIOR

LAND OFFICE

WASHINGTON, D.C.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoisé, des Sciences,
des Belles-Lettres, de la Societé royale de
Londres, & de l'Académie royale de Berlin.

TOME SEPTIÈME.

andree Lamoyski



A PARIS,

Chez **BERNARD BRUNET**, Imprimeur
de l'Académie Françoisé, rue S. Jacques,
vis-à-vis les Mathurins.

M. DCC. LI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

REVUE

DE MONSIEUR

DE FONTENILLE



0-18-0-1258 VII
8°-6299



P R É F A C E
G E N E R A L E
D E L A T R A G E D I E
E T D E S S I X C O M E D I E S
D E C E R E C U E I L .

J'ÉTOIS déjà engagé dans une carrière très-pénible, qui m'a occupé pendant quarante-trois ans, & me tenoit fort éloigné du Parnasse, lorsqu'un jour par je ne sai quel hazard il me vint dans l'esprit un sujet de Tragédie que je ne cherchois nullement.

Tome VII.

a

ij P R E F A C E.

Je me flatte que je n'y aurois fait aucune attention, s'il ne se fût présenté dans un moment parfaitement vuide, & si d'ailleurs sa nouveauté ne lui avoit pas fait un mérite particulier qui a bien son prix. Je suis toujours étonné que cette idée qui me vint soit assés singuliere pour avoir échappé à tant de bons esprits qui depuis si longtemps ont fureté dans tous les coins & recoins du Dramatique. Le Lecteur en jugera quand il aura vû Idalie.

Pour mieux voir ce que c'étoit que ce sujet d'Idalie, quoi-qu'au fond cela ne me fût d'aucune importance, je me permis de jeter sur le papier à

P R E F A C E. iij

mes heures perdues une esquisse de la Pièce. On entend bien que ce ne pouvoit être qu'en prose. Je pris une Egypte, un Ptolomée, &c. pour le lieu de la Scène, pour le Roi, &c. parce qu'ils furent les premiers noms qui voulurent bien s'offrir, & je ne perdis point mon temps à aller rechercher si l'Histoire ne me contrediroit pas en quelque chose. Tout étoit en l'air.

Je goûtois alors une douceur qu'apparemment les Auteurs qui se destinent au Public n'ont jamais sentie. Je n'avois point toujours devant les yeux ce formidable, cet impitoyable, ce barbare Public. Je ne

iv P R E F A C E.

me demandois point fans cesse avec une cruelle inquiétude, *Entendra-t-on bien ceci ? Goûtera-t-on cela ? Ne serai-je point trop long , trop court , &c ?* Je n'écrivois que pour moi seul , & en ce cas-là un Auteur est à son aise & aisément content. L'Ouvrage ne se fit qu'à diverses reprises , mais assés promptement , à les mettre bout à bout. Je ne crois pas l'avoir montré alors à plus de trois ou quatre personnes à qui je me fiois : après quoi il fut condamné à demeurer absolument renfermé. Je craindrois de n'être pas cru , si je disois jusqu'où cela alla.

En 1719 , car je commence

P R E F A C E. v

enfin à avoir une date précise, M. l'Abbé Genest, de l'Académie Française, mourut. On trouva dans ses papiers une Comédie fort singulière, dont le sujet étoit tiré de Phlegon, Auteur ancien, ainsi que nous le rapporterons ci-après entier dans la Préface de la Comédie de Macate. Phlegon racontoit l'histoire d'une jeune morte qui revenoit toutes les nuits trouver un jeune homme dans sa chambre. M. l'Abbé Genest avoit pris le fait comme vrai à la lettre ; & pour le rendre plus vraisemblable, il l'avoit transporté dans le Pays des Génies élémentaires : moyennant quoi la morte, au-

vj *P R E F A C E.*

tant qu'il m'en souvient, étoit devenue une Silphide. Tout étoit dans ce goût-là, comme de raison, tout en prenoit la teinture.

Madame la Duchesse du Maine, qui avoit honoré M. l'Abbé Genest d'une bonté particulière, voulut savoir si cette Pièce donnée au Public soutiendrait la réputation qu'avoient acquise à l'Auteur Zélonide, Penelope, Joseph, &c. Qui pouvoit mieux en décider que S. A. S. je dis elle seule? Cependant elle eut l'excessive, & pour tout dire, l'inutile modestie de m'en demander mon sentiment. J'avoue qu'après y avoir bien pensé, je ne

P R É F A C E. vïj

me prêtai point à tout ce merveilleux des Génies , soit que ce fût leur faute ou la mienne.

Mais le lendemain que j'eus rendu le Manuscrit de M. l'Abbé Genest , il me vint une idée que je ne cherchois point , un moyen de traiter son sujet en le dénaturant entierement , c'est-à-dire en le remettant dans le train ordinaire des choses , où il faut bien que ces sortes d'histoires-là rentrent , si on veut en conserver quelque petit reste. Il se présenta donc subitement à moi un plan de Comédie presque tout arrangé , presque coupé naturellement en ses cinq Actes , ne demandant que très-peu de
a iiij

viii *P R E F A C E.*

temps pour l'exécution en prose, mais la demandant absolument & sans remise. J'obéis, tant le tout s'offrit vivement à moi, & en effet j'en fus quitte au bout de huit jours, que par bonheur j'eus alors entièrement libres. Je ne manquai pas d'être assés content de moi pour confier cette légère production à quelques personnes choisies. J'osai même la montrer à la Princesse qui en avoit été la premiere occasion, bien entendu que je lui fis valoir toutes les circonstances qui m'étoient favorables. Il est arrivé quelquefois qu'on m'a dit avec assés d'apparence de sincérité, que cette petite Pièce

P R E F A C E. ix

pourroit soutenir la représentation ; mais je puis assurer sans vanité que je ne l'ai pas cru. D'ailleurs, ni mon occupation principale, ni mon âge déjà fort avancé, ne me permettoient pas de penser au Théâtre.

Quelque temps après cependant, trop flatté peut-être du succès, quoique très-peu éclatant, de la petite Comédie, je ne pus m'empêcher d'en faire une autre sur un sujet qui se présenta encore à moi inopinément, & qui prit sur moi autant d'empire que le premier pour se faire exécuter. Je n'y employai guère plus de temps.

Pour les quatre Pièces sui-

x P R E F A C E.

vantes , j'avoue que je les ai faites parce que j'ai eu intention de les faire , j'y avois pris goût ; j'ai cherché des sujets, ou en ai inventé, mais dans des heures perdues , & tout-à-fait à mon loisir : j'ai fait même les dispositions à différentes reprises, sans me prescrire d'avoir bientôt fini , & n'ai pris la plume que quand tout a été bien ordonné dans ma tête ; mais il est vrai que j'ai du moins écrit avec une assez grande rapidité : car ce n'étoit guère que ce temps-là que je comptois avoir donné à ces Ouvrages , auxquels je l'épargnois beaucoup.

Ils n'ont tous que leur première façon , mais absolument

P R E F A C E. xj

la premiere. A peine y a-t-il eu quelques mots , quelques phrases changées par-ci par-là. Peut-être avec plus de temps & de nouveaux efforts n'aurois-je pas mieux fait ; mais je me ferois rendu témoignage d'avoir fait de mon mieux , & je ne me suis jamais livré au Public qu'avec une confiance bien nette sur ce point. Aussi ne destinois-je ces Comédies qu'à être posthumes tout au plus ; mais je ne croyois pas avoir à les garder sous la clef aussi long-temps que j'ai déjà fait. Je me suis ennuyé d'être si parfaitement raisonnable , & la foiblesse naturelle d'Auteur a prévalu. Voudroit-on que la

xij P R E F A C E.

sévère Philosophie dominât toujours ?

Elle souffrira peut-être plus aisément qu'à l'occasion des Comédies de ce petit Recueil je fasse quelques réflexions à sa maniere, & à peu près dans son stile, sur ce genre d'Ouvrage. Il s'agit de savoir quel est précisément le caractère de la Comédie ; & pour m'expliquer encore mieux, & ne point dissimuler l'intérêt que j'ai à cette question, il s'agit de savoir si la Comédie peut faire pleurer, sans sortir de sa nature & sans blesser la raison : car on a quelquefois senti à la lecture de ces petites Pièces qu'elles produisoient un peu cet effet,

P R E F A C E. xiiij

ou du moins en avoient envie.
Or , disoit-on , une Comédie
qui fait pleurer est aussi ridicule
qu'une Tragédie qui fait rire :
c'est ce que je vais examiner ,
& avec impartialité , si je puis.

Une Pièce de Théâtre est
une représentation de quelque
événement , de quelque action
de la vie humaine ; & cette re-
présentation doit être telle
qu'elle plaise.

A l'égard du sujet que nous
traitons , la vie humaine ne
peut se partager qu'en deux
branches , celle des Grands , &
principalement des Rois , &
celle des Particuliers.

Il n'y a que deux manieres
de plaire ; il faut ou attacher



xiv P R E F A C E.

jusqu'à un certain point , ou émouvoir assés sensiblement. On attache par le grand , par le noble , par le rare , par l'imprévû : on émeut par le terrible ou l'affreux , par le pitoyable , par le tendre , par le plaisant ou ridicule.

Si l'on veut imaginer deux espèces de représentations ou spectacles , dont l'une soit plus noble que l'autre , il n'y aura pas lieu d'hésiter entre les actions des Rois & celles des Particuliers ; les unes s'appelleront Tragédies , & les autres Comédies.

Le noble , qui sera donc essentiel à la Tragédie , emportera nécessairement qu'elle soit

P R E F A C E. xv

toute sérieuse , & en exclura absolument le plaisant & le ridicule , & même n'y souffrira pas le familier quoique sérieux. Au contraire, le terrible , tel que le repas qu'Atrée donne à son frere , y sera fort à sa place , ou plutôt y tiendra une place qu'il ne peut avoir ailleurs.

A ces deux égards, la Comédie lui est parfaitement opposée ; elle exclut le terrible , & demande le plaisant.

Mais il y a d'autres choses qu'elles peuvent également admettre toutes deux ; le rare , le pitoyable , le tendre. Un cas singulier du hasard peut aussi bien arriver à un Payfan qu'à un Prince. Deux Amans d'une

xvj *P R E F A C E.*

condition ordinaire n'en ont pas un amour moins vif, & n'en font pas moins à plaindre quand on les arrache l'un à l'autre. Seulement la Tragédie & la Comédie modifieront un peu différemment ces situations qui leur sont communes à toutes deux; & ces modifications sont du nombre de ces sortes de choses qui se font presque sans qu'on y pense. Selon cet arrangement, les deux extrêmes du Dramatique sont le terrible & le plaisant; & l'on voit bien tout ce qui occupera les places du milieu. Encore pour comprendre absolument tout, faudra-t-il étendre le plaisant jusqu'au bouffon,

P R E F A C E. xvij

bouffon , jusqu'à celui de la Comédie Italienne , qui est assés souvent excellent. Qu'y a-t-il au monde de plus risible qu'Arlequin faux Magicien , qui pour faire peur à un homme qui viendra le consulter , a appris des mots de grimoire épouvantables , & qui les prononçant ensuite en présence de cet homme-là , vient par degrés à trembler , & finit par s'enfuir ? Ces sortes de traits sont de l'espèce de ce qu'on appelle en Italien *Caricature*. Ils sont extrêmement outrés , poussés beaucoup au-delà du vrai ; mais conduits avec un certain art , ils font leur effet. On pourroit dire qu'Œdipe ,

Tome VII.

b

xviii P R E F A C E.

tel qu'il a été traité par les Anciens, est une *Caricature* du terrible, comme Arlequin Magicien en est une du plaisant. La caricature sérieuse a été trop forte pour nous, & nous l'avons adoucie.

Dans cette espèce d'échelle dramatique que nous formons ici, se trouvera immédiatement au-dessous du terrible, le grand, l'important, qui attachera sans causer beaucoup d'émotion : c'est là le caractère de la fameuse Scène de Pompée & de Sertorius, de la première Scène de la mort de Pompée, de la délibération d'Auguste sur l'abdication de l'Empire, &c. Et en général

personne n'a si bien fait voir que Corneille ce que peut le grand par lui-même, & sans le secours ni de la terreur, ni de la pitié.

Ensuite vient dans notre échelle ce que nous avons dit être commun à la Tragédie & à la Comédie; & comme c'est là l'objet principal de ce petit Discours, il fera bon de considérer un peu de plus près toute cette matiere.

Retranchons du Cid, non-seulement l'Infante, qui en est déjà retranchée avec beaucoup de justice, mais encore le Roi son pere, & tout ce qui donne à cette Pièce un air de Cour; conservons le fait essentiel, &

b ij

mettons-le entre de simples Gentilshommes; en vérité Chimene obligée d'aller solliciter devant un Gouverneur de Province la mort de Rodrigue qu'elle adore, & qui n'a fait que son devoir, ne vous tirera-t-elle plus de larmes, ou vous en tirera-t-elle moins? Je ne crois pas que personne puisse l'imaginer; il est trop visible qu'il y a là un fond de sentimens naturels qui ne tiennent nullement aux conditions, & que les Rois ou Reines interposés n'en augmentent point la force ni la vivacité.

Il n'en va pas de même d'Héraclius. Un usurpateur de

P R E F A C E. xxj

l'Empire se trouve dans le cruel embarras de ne savoir si celui qu'il a toujours cru son fils, n'est point l'héritier légitime du Trône usurpé, & celui dont il a tout à craindre, & qu'il feroit égorger s'il le connoissoit sûrement. Ce fond-là ne peut se transporter chés des Particuliers.

Héraclius est donc essentiellement une Tragédie, & le Cid n'en est pas essentiellement une. Je ne dis pas qu'il ne soit mieux d'être comme il est; mais c'est l'effet d'une parure étrangere. Une belle personne en sera plus belle d'être parée; mais elle le sera encore beaucoup en simple deshabillé.

xxij P R E F A C E.

C'est tout ce que je prétends quant à présent. Je suppose, quoique sans aucun fondement, qu'il eût été impossible de mettre le Cid dans une Cour : en ce cas-là n'auroit-on osé traiter un si beau sujet ? Auroit-on eu le courage d'y renoncer, parce que ç'auroit été une Comédie qui auroit fait verser des larmes ? Car c'en auroit toujours été une. Point de Rois ni de Princes, point d'interêts d'Etat, point de Guerres, ni de Traités de Paix entre des Nations.

Il est vrai que Rodrigue eût été en péril de mort, & il est fort établi que ce péril constitue la Tragédie. Je convien-

P R E F A C E. xxiiij

drai de cette maxime, si l'on veut ; mais que l'on donne donc un nom à ce Cid tel que je l'imagine. Sera-t-il Tragi-Comédie, Comédie héroïque ? Il ne m'importe , pourvû que ce soit une représentation très-digne des yeux du Public. Je ne veux que faire passer ici en revûe les différentes espèces des Spectacles dramatiques caractérisées comme il leur convient.

On connoît assés communément aujourd'hui la suite des couleurs du Prisme , rouge , jaune , vert , bleu , violet ; notre échelle dramatique lui ressemble , terrible , grand , pitoyable , tendre , plaisant , ri-

xxiv P R E F A C E.

dicule : cela est dégradé par nuances , depuis la plus sérieuse des impressions que peut faire le Théâtre jusqu'à la plus réjouissante. Par cette comparaison de la suite de couleurs , on voit presque à l'œil ce que nous n'avons exposé jusqu'ici que par raisonnement.

Il y aura donc des Pièces de Théâtre qui ne seront ni parfaitement Tragédies , ni parfaitement Comédies , mais qui tiendront de l'un ou de l'autre genre , & plus ou moins de l'un que de l'autre ; comme un vert , qui est certainement un composé du jaune & du bleu , est différent d'un autre vert , parce qu'il entre plus ou moins de
jaune

jaune ou de bleu dans sa composition. On donnera à ces Pièces-là un nouveau nom, si l'on veut : mais si la Langue n'a que ces deux noms de Tragédie & de Comédie, certainement la Tragédie aura dans son partage le terrible & le grand, la Comédie le plaisant & le ridicule ; & il restera entre les deux un espace qui doit être rempli, s'il le peut être. Or il le fera, si d'un côté la Tragédie, & de l'autre la Comédie, peuvent employer le pitoyable & le tendre. Il se formera deux espèces mixtes, auxquelles on donnera, si l'on veut, des noms particuliers.

Il y en a déjà une toute for-

Tome VII.

c

xxvj *P R E F A C E.*

mée : le terrible est rare dans nos Tragédies, nous avons peu d'Œdipes, d'Atrées, de Rhamistes : c'est un genre presque réservé à M. Crebillon. Corneille n'a guère eu en vûe que le grand, où il a excellé. Racine n'y a eu guère non plus que le pitoyable & le tendre, qui lui ont parfaitement réussi ; & on se l'est beaucoup plus souvent proposé pour modèle que Corneille. Ainsi, à considérer le nombre de Pièces que nous avons en différens genres, notre Théâtre tragique n'est pas absolument dans le pur tragique, mais plutôt dans un tragique mixte, ou du moins panche beaucoup de ce côté-là.

P R E F A C E. xxvi;

Il ne faut pas même l'en blâmer trop. On s'imagine naturellement que les Pièces Grecques & les nôtres ont été jugées au même Tribunal, à celui d'un Public assés égal dans les deux Nations; mais cela n'est pas tout-à-fait vrai. Dans le Tribunal d'Athènes, les femmes n'avoient pas de voix, ou n'en avoient que très-peu. Dans le Tribunal de Paris, c'est précisément le contraire. Ici il est donc question de plaire aux femmes, qui assurément aimeront mieux le pitoyable & le tendre, que le terrible & même le grand; & je ne crois pas au fond qu'elles ayent grand tort.

xxviii *P R E F A C E.*

Il ne nous reste plus qu'à examiner si le pitoyable & le tendre pourront s'unir avec le plaisant & le ridicule, aussi-bien qu'avec le terrible & le grand. Il est sûr qu'au premier coup d'œil l'un de ces deux mélanges paroît beaucoup plus naturel & plus facile que l'autre. Quand j'aurai versé des larmes pour Thyeste, Amant malheureux, si l'on veut, je n'en serai que plus disposé à frémir d'horreur à la vûe des têtes de ses deux enfans, dont Atrée lui a fait manger la chair. Les deux impressions que je recevrai seront toutes deux du même ton, l'une seulement plus foible que l'autre. Mais

P R E F A C E. xxix

Comment ce même sujet qui me fera rire, me fera-t-il aussi pleurer ? Le passage brusque d'une impression à une autre toute opposée, ne fera-t-il pas fort désagréable ? Comment m'intéresserai-je tendrement un moment après m'être diverti d'un ridicule bien attrapé ? J'avoue que tout cela demande un peu d'éclaircissement.

Il me souvient d'avoir vu une Scène Italienne entre Lelio & Arlequin, où j'étois attendri à tout ce que disoit Lelio, & je riois à toutes les reprises d'Arlequin, sans que cette singulière alternative manquât jamais. J'en fus enco-

xxx P R E F A C E.

re plus étonné que diverti, & je remarquai bien ce phénomène théâtral, qui me parut unique. Cela s'appelle faire un mélange *per intima*, par les plus petites parties, comme disent les Chimistes. Je ne proposerois pas que l'on en fît autant dans les Comédies dont il s'agit, le cas n'arriveroit que trop rarement, & seroit même toujours un peu dangereux; mais il sera toujours possible de tenir le plaisant & le tendre en gros pelotons assés séparés, & même, si l'on veut, on y pourra souvent ménager des nuances intermédiaires.

Je crois bien que le plaisant ne pourra pas aller jusqu'au

P R E F A C E. xxxj

bouffon. Celui-ci fera l'extrême de la Comédie, le plus bas degré de l'échelle, opposé au terrible qui est à l'autre bout, & notre Comédie mixte ne peut être qu'une espèce moyenne : mais le plaisant, dont on retranchera le bouffon, aura bien encore assés d'étendue, puisqu'il lui restera tout le ridicule des mœurs & des caracteres, & même d'une infinité de situations & d'événemens.

D'un autre côté, le pitoyable & le tendre auront tout leur jeu sans aucune contrainte ; car il est bien sûr qu'une mere, par exemple, qui voudra faire la jeune, n'empêchera pas que sa fille ne soit aussi

xxxij P R E F A C E.

passionnée pour son Amant qu'une Princesse. Si Ariane n'étoit qu'une simple Demoiselle enlevée, & ensuite abandonnée, le sujet ne perdrait rien de sa beauté essentielle. D'ailleurs, le pitoyable & le tendre sont ce qui cause les plus fortes impressions du Théâtre, & en même temps celles qu'on aime le mieux ressentir. Ainsi notre Comédie placée au milieu du dramatique, y prendra justement tout ce qu'il a de plus touchant & de plus agréable dans le sérieux, & tout ce qu'il a de plus piquant & de plus fin dans le plaissant.

Cette Comédie n'auroit pas tous les avantages de tous les

P R E F A C E. xxxiiij

genres du dramatique , j'en conviens ; mais elle en aura peut-être autant qu'une autre , c'est ce qu'il faut essayer : quand elle en auroit moins , ce sera toujours un genre nouveau. Ce n'est pas qu'on ne puisse lui contester cette nouveauté : nous avons vû dans un grand nombre de Comédies des Scènes qui sont précisément du ton que notre genre demande , le Misanthrope en est presque tout entier ; mais dans d'autres Pièces de Moliere il se trouve aussi du bouffon , que nous n'admettrions pas du moins en suivant la rigueur de notre systême exactement renfermé dans les bornes que

xxxiv P R E F A C E.

nous avons marquées. Les agréables Pièces de Messieurs Destouches, de la Chaussée & Gresset , si justement applaudies du Public, ne permettent pas non plus que ce systême soit traité d'invention nouvelle.

Il auroit d'autant plus d'utilité, qu'il rendroit la représentation plus conforme à la vie ordinaire. Je me crois dispensé de m'appliquer ce que font des Empereurs, ils sont trop haut pour moi : je ne daigne pas m'appliquer ce que font des Saltimbanques, ils sont trop bas ; & les uns & les autres ne sont que dans des cas extraordinaires, où je ne me

P R E F A C E. xxxv

trouve jamais : la conséquence se tire d'elle-même.

Ce que j'appelle ici *la vie ordinaire*, comprend aussi celle des Empereurs & des Rois dans tous les temps où ils ne sont qu'hommes. Ne pourroit-on pas nous montrer Auguste mourant assiégé de toutes parts d'intrigues & de cabales ; basement dorloté par l'artificieuse Livie, comme le Malade imaginaire par sa femme ; importuné par des Aruspices, qui viennent de la part des Bêtes sacrifiées lui promettre encore de longs jours ; excédé par un Ambassadeur Parthe, qui au milieu de l'opération pénible d'une médecine, vient lui rap-

xxxvj P R E F A C E.

porter les Enseignes de Crassus , dont il ne se soucie plus du tout , &c? Cette Comédie s'appelleroit *la mort d'Auguste* ; & malgré ce superbe titre , seroit toujours Comédie , & même , si on vouloit , très-comique.

Il me vient dans l'esprit que pour la contre-partie on pourroit faire aussi une Tragédie intitulée *le Docteur Abélard*. Assurément son aventure a été bien assez tragique ; mais par malheur il se mêle toujours à cette idée je ne sais quoi d'un peu risible , qui s'oppose à la compassion. Ce que je proposerois ici , du moins en ce qu'il a d'essentiel , se trouve plus

P R E F A C E. xxxvij

heureusement exécuté dans des Pièces Angloises que je connois, graces à l'agréable Traduction qui en a été faite, & sur-tout, ce me semble, dans la *Belle Pénitente*, vraie Tragédie à mon gré, où il ne s'agit que du mariage d'un Noble Genoïs. L'habile Traducteur de cet Ouvrage l'a accompagné de réflexions qui rendroient les miennes inutiles. Toujours il me paroît certain que nous sommes en droit d'examiner si en fait de Théâtre nous n'aurions pas quelquefois des habitudes, au lieu de règles; car les règles ne peuvent l'être qu'après avoir subi les

xxxviii *P R E F A C E.*

rigueurs du Tribunal de la raison. Peut-être sommes-nous trop gênés, peut-être sommes-nous trop libres; nous pouvons gagner, nous pouvons perdre, ou, pour mieux dire, nous gagnerons toujours, quand même la gêne augmenteroit. Par bonheur nous sommes dans un siècle où les vûes commencent sensiblement à s'étendre de tous côtés, tout ce qui peut être pensé ne l'a pas été encore, l'immense avenir nous garde des événemens que nous ne croirions pas aujourd'hui, si quelqu'un pouvoit les prédire. Mais je sens tout le tort que j'ai de m'égarer si loin, après

P R E F A C E. xxxix

être parti d'un sujet assés léger
& assés mince , & j'y reviens ,
pour n'en plus sortir & le finir
entierement.

Des six Comédies, il y en
a quatre, Macate , le Tyran,
Abolonime , & le Testament,
qui sont historiques , ou à peu
près. Je dis à *peu près* , car as-
surément Macate n'est qu'un
conte , & le Tyran n'est fondé
que sur un mot de Plutarque ,
qui rapporte le tour d'adresse
qu'imagina un fripon , pour
tirer de l'argent de quelque
Tyran Grec ; & je ne crois pas
que cela ait eu d'exécution. Je
ne me souviens pas en quel en-
droit Plutarque en parle , &

xl P R E F A C E.

n'ai pas cru que ce fût la peine de le chercher dans de gros Volumes. Henriette & Lysianasse sont de pure invention.

Henriette est la seule de ces Comédies dont le sujet soit François. La première, & qui a en quelque sorte donné naissance à toutes les autres, m'avoit mis en Pays Grec : je m'y tins assés long-temps, je fis un écart, & y revins à la fin. Un temps a été que la Scène de la plupart de nos Comédies étoit en Espagne, c'est qu'alors nous empruntions beaucoup des Auteurs Espagnols. Peut-être par cette même raison viendrons-nous à transporter souvent aussi
cette

P R E F A C E. xli

cette Scène en Angleterre ;
mais il n'y a guère d'apparen-
ce que des Comédies Angloi-
ses nous en prenions tout le
comique.

Il est assés à la mode aujour-
d'hui, en fait de Théâtre, d'ap-
peller *beautés de détail* des es-
pèces de lieux communs, des
morceaux qui sont ordinaire-
ment d'une certaine étendue,
qui roulent sur quelque matie-
re plus générale que le reste,
sans cesser cependant d'y ap-
partenir, qui sont plus arron-
dis, plus travaillés, plus fail-
lans, plus poëtiques même :
cela s'oppose, du moins taci-
tement, à la beauté du tout en-

Tome VII.

d

xlij P R E F A C E.

semble, dont tout le monde fait quel est le caractère, & quelles sont les parties qui la composent. Les beautés de détail ne naissent point nécessairement du fond de la Pièce, l'intérêt présent & actuel du moment ne les y amenoit point; seulement elles ont été invitées le plus adroitement qu'on a pû à s'y rendre, puisqu'elles sont en quelque sorte isolées: elles ne demandent pas, comme la beauté du tout ensemble, une longue attention, un examen délicat de différens rapports, un certain coup d'œil universel qui n'est pas donné à tout le monde. Le

P R E F A C E. xliij

Par terre , dont il est aujourd'hui si important de faire agir les mains , les mettra en jeu pour une impression subite qu'il aura reçue , & non pas en vertu d'un raisonnement médité qu'il n'auroit pas le loisir de faire. C'est donc un artifice assés innocent , que d'employer les beautés de détail , même malgré la scrupuleuse exactitude : du moins est-ce un artifice qu'on ne feroit pas honteux d'avouer , comme quelques autres. Voici un bien long article , pour aboutir seulement à dire que ces Comédies n'ont point de beautés de détail , parce que je ne les

d ij

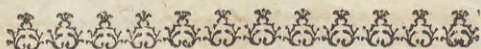
xliv P R E F A C E.

ai pas faites pour la représentation ; il n'est pourtant pas bien sûr que j'y en eusse mis, quand je l'aurois voulu.



IDALIE,

TRAGÉDIE.



NOMS DES PERSONNAGES.

PTOLOMÉE , Roi d'Egypte.

AGATHOCLE , premier Ministre
de Ptolomée.

IDALIE , Noble Sicilienne.

ATTIDE , Confidente d'Idalie.

THEAGENE , Frere d'Idalie.

EUMENE , Confident de Ptolomée.

. ALCIME , Confident d'Agathocle.

La Scène est à Alexandrie.



IDALIE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
PTOLOMÉE, EUMÈNE.
PTOLOMÉE.



E me résiste plus, Eumene ;
je veux qu'il soit enfin décidé
qui est Roi , d'Agathocle ,
ou de moi. Je ne puis souffrir
un Ministre insolent , qui après avoir
régné en Egypte sous le nom du feu
Roi mon pere , prétend encore y régner.

sous le mien. Mon pere se laissa entierement gouverner à lui pendant une vieillesse naturellement foible, & encore affoiblie par les indignes plaisirs où Agathocle le plongeoit. Il espere tirer de ma jeunesse & de mon peu d'expérience les mêmes avantages ; il m'a offert les mêmes plaisirs, il m'a tendu les mêmes pièges : graces aux Dieux je les ai évités ; mais il me reste à punir de cet art honteux celui qui s'en est si long-temps servi ; il me reste à venger l'opprobre éternel qu'il a jetté sur la mémoire de mon pere, les usurpations qu'il a déjà faites sur moi, & même celles qu'il voudroit faire encore.

E U M E N E.

Seigneur, vous me permettés une entiere liberté de parler. Jusqu'à présent Agathocle est plus Roi que vous. Pendant plus de dix ans qu'il a régné au lieu de Philopator, qui languissoit dans l'oïsveté & dans les délices, il n'a fait qu'affermir son autorité, & préparer la ruine de la vôtre. Toutes les Villes importantes sont dans sa dépendance, tous les postes sont remplis par ses créatures ; vos domestiques même,
ceux

T R A G E D I E.

3

ceux qui approchent le plus près de votre personne, font à lui, & lui rendent compte de vos discours, de vos actions, de vos pensées, qu'ils tâchent de pénétrer : vous êtes de toutes parts assiégré par Agathocle, ou plutôt vous êtes son captif. Je suis le seul de toute votre Cour qui aye osé m'attacher à vous ; & quelque sincere que soit mon zèle, quelques preuves que je vous en aye données, je vous avoue, Seigneur, que vous avés encore hasardé en m'honorant de votre confiance, & c'est une grace que je ne puis reconnoître que par mon sang. Dans l'état où vous êtes, ne vous flattés pas, Seigneur, de détruire facilement la puissance d'Agathocle. Il y faudra du temps, & une conduite très-délicate. Jusque-là dissimulés que vous êtes Roi, & soyés vous-même un des Courtisans de votre Ministre. Les conjonctures présentes sont même entierement contraires à votre dessein : vous venés d'apprendre que la Syrie vous déclare la guerre ; Agathocle est un Chef expérimenté, il a remporté des victoires, & s'est acquis un grand pouvoir sur les Troupes ; enfin il a tout pour lui.

Tome VII.

A

I D A L I E,
P T O L O M E E.

Et n'ai-je pas pour moi tout ce qu'il a fait d'odieux, tous les crimes qu'il a commis ?

E U M E N E.

Seigneur, il n'en a point commis ; qu'il n'ait eu l'art de les colorer. Malgré son insatiable ambition, malgré sa barbarie naturelle, il s'est ménagé sur les crimes, & quelquefois même il a fait servir à de grands intérêts des apparences de vertu. C'est ce soin qu'il a pris d'éluder la haine publique, qui me le rendroit suspect des plus coupables desseins. Peut-être dans le fond de son cœur en veut-il à votre Trône.

P T O L O M É E.

A mon Trône ? Ah ! Eumene, je le défendrai bien ; je sens au fond de mon cœur je ne sai quoi qui m'en répond.

E U M E N E.

Seigneur, à ce noble mouvement je reconnois le courage naissant d'un jeune Héros, qui n'a pû être étouffé par tous les indignes moyens qu'on y

T R A G E D I E. 5

a employés. Mais n'écoutez point trop ce courage, amoureux des difficultés même, n'éclatés pas maintenant contre Agathocle, évités une rupture que peut-être il cherche lui-même, pour s'en faire un droit de mettre le comble à ses usurpations. Souffrirés-vous, Seigneur, que je pousse jusqu'au bout la fidélité de mes conseils? Je sai qu'ils vont vous déplaire & vous fraper par l'endroit le plus sensible de votre cœur; mais...

P T O L O M E E.

N'acheve pas, Eumene, je t'entens, n'espere rien. Quoi! Agathocle aura l'insolence d'être ouvertement mon rival, & moi j'aurai la foiblesse de renoncer à ce que j'aime, de peur de l'irriter en traversant son amour? Oses-tu bien me donner ce lâche conseil?

E U M E N E.

Si vous ne le suivés pas, Seigneur, je tremble des maux que je prévois. Cette funeste rivalité va vous conduire à éclater contre Agathocle.

P T O L O M E E.

Et bien, j'éclaterai. Peut-être, car

A ij

enfin je ne me connois pas encore , & s'il y a en moi quelque vertu , la pernicieuse éducation qu'on m'a donnée me la cache à moi-même ; peut-être n'eussai-je pas eu toute la vigueur nécessaire pour secouer le joug de mon Ministre , & les Dieux me prêtent le secours d'un intérêt d'amour pour animer mon courage. Profitons de ce secours , & perdons Agathocle , du moins comme mon Rival.

E U M E N E.

Ah ! Seigneur , en est-il temps , & le pouvez-vous ?

P T O L O M É E.

Eumene , tu me désespères , tu me tiens dans un état plus violent que ne fait Agathocle lui-même. Que ne me laisses-tu sortir d'esclavage ? Ne te flatte pas que je puisse encore soutenir longtemps la cruelle contrainte où je suis. La présence seule d'Agathocle m'inspire une indignation & une horreur , que je ne puis renfermer en moi-même qu'avec de trop pénibles efforts ; je me sens toujours prêt à m'échaper.

TRAGEDIE.

7

EUMENE.

Il vient ; Seigneur , au nom des Dieux ,
contraignés-vous.

SCENE SECONDE.

PTOLOMÉE , AGATHOCLE ,
EUMENE.

AGATHOCLE.

Seigneur , vous n'avez pas oublié
que le feu Roi destinoit Agathoclée
ma sœur à l'honneur de vous épouser.
Il vouloit par-là récompenser les ser-
vices du plus zélé de tous ses Sujets ,
& , s'il étoit possible , se l'attacher en-
core davantage. Mais je crois que je ne
dois plus porter mes pensées si haut ,
& je viens vous demander si je ne puis
pas disposer de ma sœur.

PTOLOMEE.

Oui , Agathocle , vous le pouvés ;
j'ai d'autres vûes , & vous ne les igno-
rés pas , vous qui êtes mon Rival auprès

A iij

d'Idalie. L'audace est grande à un Sujet, mais vous avés du mérite & des services. Je veux bien vous pardonner votre amour, & croire que c'est une passion involontaire; mais je vous avertis de ne pas ajouter d'autres fautes à celle-là, & de vous souvenir toujours que c'est votre Roi qui est votre Rival.

A G A T H O C L E.

Je ne l'ai jamais oublié, Seigneur; & si l'amour que je sens étoit volontaire, j'ose dire que loin qu'il pût être traité de crime, le plus grand service que j'eusse jamais rendu à mon Roi, ce feroit d'être son Rival. Je n'ai ni combattu, ni caché une passion qui s'accorde avec le zèle que j'ai toujours eu pour vos intérêts. Idalie est une étrangere qu'un naufrage a jettée dans Alexandrie avec son frere; elle ne se donne pas elle-même une naissance assés éclatante pour pouvoir prétendre à un Roi; elle n'a pour elle que sa beauté, & j'ose vous la demander, Seigneur, non-seulement pour l'intérêt de mon amour, mais encore pour celui de votre gloire.

P T O L O M É E.

Reposés-vous sur moi du soin de ma

TRAGÉDIE. 9

gloire. Qu'il vous fuffise cependant que
je ne vous défens pas de voir Idalie.
Du reste.....

AGATHOCLE.

Seigneur, vous ne faites rien pour
moi, si par un effort digne de vous,
vous ne renoncés entièrement à elle.
Que puis-je esperer, tandis qu'elle
pourra se flatter de devenir Reine? Je
ne crois point vous demander trop,
quand pour prix de tous mes services
je ne vous demande que d'épargner une
tache à votre nom.

PTOLOMEE.

C'en est affés, allés, Idalie paroît.

SCENE TROISIÉME.

PTOLOMÉE, IDALIE,
EUMENE, ATTIDE.

IDALIE.

Seigneur, je viens vous demander
une grace, que j'aurois peut-être dû
vous demander plutôt. Au nom des

A iiij

Dieux, souffrés que je retourne dans la Sicile. Un naufrage nous a jettés ici, mon frere & moi ; & malgré toutes les bontés que vous nous avés marquées, malgré les faveurs dont vous nous comblés tous les jours, nous sommes tous deux infortunés. Théagene, que j'aime avec toute la tendresse dont une soeur est capable, a pris pour Agathoclée une malheureuse passion qui ne peut jamais avoir d'espérance. Et moi, que fais-je ici ? Je vous inspire, Seigneur, à ce que vous me dites sans cesse, un amour auquel je ne puis répondre ; j'en inspire autant à Agathocle ; j'ai le déplaisir mortel de rendre malheureux un Prince à qui je dois tout, peut-être je détache malgré moi de son service un Ministre qui lui est nécessaire ; je n'apporte que des chagrins, que du trouble & de la division dans les lieux qui ont été mon asile contre une mort prochaine ; je souffre sans cesse de voir ce que j'y fais souffrir. Seigneur, encore un coup, permettés que la funeste cause de tant de maux s'éloigne de ces lieux.

TRAGÉDIE. 11

P T O L O M É E.

Cruelle, pourquoi prendre pour prétexte de votre départ des maux qu'il ne tient qu'à vous de faire cesser? Rendés à ces lieux la paix que vous en avés bannie, & demeurez-y à jamais pour les orner. Qu'allés-vous chercher en Sicile?

I D A L I E.

Une retraite où je sois inconnue à tous les hommes. Je n'ai point été élevée dans l'éclat ni dans la pompe d'une Cour, je ne connois que les bois. Plus étrangere encore dans votre Cour que je ne suis en Egypte, ici tout m'est inconnu, tout parle une langue qui m'est nouvelle. J'y découvre souvent des sentimens ausquels je n'étois point accoutumée; il me semble que la vertu habite plus volontiers ces bois que je regrette.

P T O L O M É E.

A la maniere dont vous parlés de ces bois, ingrate, vous y avés laissé ce que vous aimés.

I D A L I E.

Non, Seigneur, non, je vous le pro-

teste , croyés-en une personne qui a appris dans la solitude à être sincere.

P T O L O M É E.

Si votre cœur n'est pas prévenu , pourquoi le trouvai-je toujours insensible ?

I D A L I E.

Seigneur , si on aimoit par choix , mon cœur seroit à vous ; & quel plus digne choix pourrois-je jamais faire ? Mais rien n'est si indépendant de nous que notre propre cœur. Ne pouvant vous aimer , je me reproche qu'un Prince aussi aimable m'aime inutilement ; quand vous m'accusés de vos peines , je m'en accuse encore plus moi-même ; la reconnoissance de ce que je vous dois , mais une reconnoissance vive & qui sera éternelle , s'élève sans cesse contre moi : enfin , toute insensible que je suis , j'ai pour vous , si je l'ose dire , la plus tendre pitié que vous puissiez souhaiter ; je ne crois pas que l'amour même puisse faire une impression plus touchante , ni qui pénétre plus mon cœur.

TRAGÉDIE.

13

PTOLOMÉE.

Et bien, je n'en demande pas davantage, ces sentimens deviendront amour, du moins sont-ils assés éloignés de l'ingratitude. Belle Idalie, acceptés mon Trône.

IDALIE.

Ah! Seigneur, je n'en suis pas digne par ma naissance, elle n'est pas assés élevée; je ne le suis pas non plus par mes sentimens, ils ne sont pas tels que vous les voudriés: il faudroit que vous trouvassiez en moi le plus violent & le plus délicat amour du monde pour être payé d'un mariage inégal; & sans cela de quel repentir seriez-vous tourmenté? Comment pourrois-je vivre moi-même, chargée d'une reconnoissance dont je ne m'acquitterois qu'imparfaitement?

PTOLOMÉE.

Non, je ne puis vous croire, vous aimés. Puisque vous n'avez pas de haine pour moi, ce mépris d'un Trône n'est point naturel; ces raisons délicates, dont vous vous servés, ont trop d'art;

d'ailleurs je sens dans vos discours , dans votre mélancolie éternelle , je ne sçai quel caractère de tendresse aisé à reconnoître pour ceux qui aiment. Je n'en puis douter , vous avés fait quelque choix que vous n'osés découvrir ; il y a quelqu'un que vous avés honte de me préférer : les soins d'Agathocle vous auroient-ils touchée ?

I D A L I E .

Seigneur , que me dites - vous ? Je vous préférerois Agathocle ? Mais à quoi bon tous ces discours ? Suis-je digne que vous examiniés tant ce qui me regarde ? Rendés-moi ma solitude , & rendés-vous à vous-même le repos : je vous en conjure à genoux , Seigneur , soyés touché de mes larmes. Ne croyés point que j'aille en Sicile retrouver un amant , je vous promets d'y passer mes jours dans une retraite éternelle ; Idalie se punira de n'avoir pû vous aimer , en n'aimant jamais personne ; & trop glorieuse de vous avoir plû , elle ne s'exposera seulement pas à plaire à d'autres. Accordés-moi , Seigneur , ce que je vous demande , votre bonheur & le mien dépendent d'un mot de votre bouche.

Madame , je mourrai en vous perdant , & je donnerois ma Couronne pour vous retenir ici ; mais je ne fais point tyranniser personne , & moins encore ce que j'aime uniquement. Je ne compte pour rien tout ce que je souffrirai , ni ma mort même ; il s'agit de faire ce que vous voulés. Vous êtes ici maîtresse absolue , & vous l'êtes au point que si vous aimés Agathocle , si vous voulés l'épouser , vous le pouvés ; si vous voulés partir , vous le pouvés aussi. Je vous demande seulement une grace ; ne me dites point présentement le parti que vous prenés , je ne me sens point en état de l'apprendre ; ayés égard à ma foiblesse , & différés mon arrêt de quelques momens ; je viendrai tantôt le recevoir. Hélas ! je ne prévois que trop qu'en prenant votre résolution , vous ne vous souviendrés point que je vous adore , & qu'il ne tient qu'à vous de régner ici.

SCENE QUATRIÈME.**I D A L I E , A T T I D E .****I D A L I E .**

O Tourmens plus cruels que la mort , funestes combats qui déchirés mon cœur , affreuse contrainte , ne finirés-vous jamais ?

A T T I D E .

Madame , je vois que l'entretien du Roi vous laisse dans une douleur mortelle , je voudrois en pouvoir pénétrer le sujet pour la partager avec vous ; mais vous vous obstinés à me cacher la cause de ces larmes dont je suis sans cesse témoin : aurés-vous toujours cette cruauté ?

I D A L I E .

Attide , mon funeste secret est d'une telle importance , que je ne puis trop le renfermer en moi-même.

A T T I D E .

Mais , Madame , aurois-je le mal-

heur que vous soupçonnassiez ma foi ?

I D A L I E.

Non, ma chere Attide, non. Théagene qui m'est si cher, & qui sans doute ne m'est pas suspect, ne fait pas mon secret non plus que toi, il ne fait pas même comme toi que j'aye un secret que je cache. Je suis sûre que tu ne voudrois pas parler, que tu ne parleroies pas ; mais nous ne sommes pas ici dans notre solitude, nous sommes dans des lieux pleins d'artifice & de pénétration. On te tendroit des pièges que tu n'appercevrois pas, on t'arracheroit un mot qui ne signifieroit rien, & qui feroit pourtant entendu, ton silence même le feroit ; je crains à chaque moment de me trahir moi-même. Pardonne-moi le mystere dont j'use avec toi, ma chere Attide, je t'en conjure, & que ton attachement pour moi n'en diminue pas. Quand nous serons en Sicile, je te dirai tout, & ne me justifierai que trop bien. Ah ! que n'y sommes-nous déjà !

A T T I D E.

Je ne puis m'empêcher de vous le

dire, Madame, vous y avés laissé quelqu'un que vous aimés. Cet empressement d'y retourner, la conduite que je vous vois tenir, tout me le persuade.

I D A L I E.

Attide, je ne te dirai rien, & ce cruel silence me coûte au-delà de ce que tu peux penser. Crois-tu que dans le trouble qui m'agite sans cesse, dans les douleurs qui me déchirent, il ne me fût pas bien doux de t'ouvrir mon cœur ? Je suis réduite à me refuser ce soulagement, le seul qui me pût rester. J'ai une conduite à tenir la plus délicate & la plus difficile qui ait jamais été ; j'aurois besoin de tes lumières & de tes conseils, il faut que j'y renonce. Livrée à moi seule, je ne délibère qu'avec moi, & je me défie des résolutions que j'exécute avec le plus de fermeté. Dans ce moment même je vais me renfermer pour me rassasier de mes larmes. Plains-moi, ma chère Attide, tu ne me ferois trop plaindre. Accorde-moi ta pitié sans en savoir le sujet, tu conviendras quelque jour que je ne l'avois que trop méritée.

ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHOCLE, ALCIME.

A L C I M E.

SEIGNEUR, je suis surpris que vous ayez vous-même demandé au Roi qu'il déclarât qu'il ne vouloit plus épouser Agatoclée. Si avec tout le pouvoir que vous avez vous aviez insisté sur ce projet du feu Roi, apparemment vous en auriez obtenu l'exécution. Pouvés-vous être indifférent à l'élevation & à l'éclat qui vous en revenoit ?

A G A T H O C L E.

Je te parle sans déguisement, Alcime, ce n'est pas à moi à rechercher l'alliance du Roi, ce seroit à lui à rechercher la mienne.

Tome VII.

B

Mais, Seigneur, si vous eussiez pu obliger le Roi à épouser Agathoclée, Idalie ne pouvoit plus être qu'à vous.

AGATHOCLE.

Ne vois-tu pas que le Roi, charmé d'Idalie au point qu'il l'est, ne pouvoit songer à épouser ma sœur, quoiqu'il n'osât me le déclarer de lui-même ? J'ai voulu lui marquer pour son alliance une indifférence qui convient à l'état où je suis, & que j'ai en effet. Il y a plus ; je suis même bien aise de n'être pas beau-frere du Roi ; il peut arriver des temps où je serois fâché de tenir tant à lui, & où les liens du sang seroient un obstacle à certaines entreprises hardies, du moins ils y mettroient, à l'égard des Peuples, je ne sai quoi d'odieux qu'il est bon de s'épargner. Enfin j'ai imaginé que pour l'intérêt de mon amour, il m'étoit utile de pouvoir disposer autrement d'Agathoclée. Je viens de dire à Théagene que je la lui ferois épouser, pourvû qu'il déterminât Idalie en ma faveur. Tu fais avec quelle tendresse Idalie aime ce

frere, il la réfoudra à le rendre heureux en m'époufant, puisqu'enfin elle n'aime pas le Roi, & que nous n'aurons pas à combattre l'obstacle invincible d'une passion qu'elle auroit pour lui.

A L C I M E.

Etes - vous bien sûr, Seigneur, qu'Idalie n'aime pas le Roi?

A G A T H O C L E.

Oui, Alcime; & ne crois pas que je m'en fie à ce qui paroît à nos yeux, je ne suis pas si aisé à persuader. Je ne me fie qu'au témoignage de ceux qui environnent le Roi de plus près; ils me rapportent tous les jours qu'il ne sort jamais d'avec elle que plongé dans la plus profonde tristesse. La joie d'un amant aimé ne se dissimule pas; cependant je ne laisse pas de croire qu'Idalie voudroit être Reine, c'est un sentiment trop naturel. Elle a demandé aujourd'hui la permission de partir qu'elle n'avoit point encore demandée, & cela m'a fait pénétrer le mystere de sa conduite. Je sai présentement à quoi m'en tenir, & je suis sûr du projet que j'ai formé.

B ij

I D A L I E,

A L C I M E.

Cette permission de partir qu'Idalie a demandée, vous savés qu'elle l'a obtenue : pourrés - vous l'empêcher de s'en servir ?

A G A T H O C L E.

N'en doute pas , je l'en empêcherai. Je l'attens ici pour lui parler. Souviens-toi que je te prédis aujourd'hui qu'elle ne partira point, & que Théagene en épousant ma sœur , me fera épouser Idalie.

A L C I M E.

Vous connoissés la fierté d'Agathoclée. Après avoir prétendu à l'himen du Roi, jamais elle ne descendra à celui de Théagene.

A G A T H O C L E.

Il faudra bien qu'elle m'obéisse ; il s'agit de tout mon bonheur, Alcime ; & quand il en coûteroit quelque chose à ma sœur, ne me doit-elle pas tout ? Si elle a aspiré au Trône, quel autre que moi l'a mise en état d'y aspirer ? Non, non, qu'elle ne croie pas oppo-

T R A G E D I E. 23

fer à mes intérêts & à mes desseins une
fierté qui n'a d'autre fondement que
ma fortune & mon élévation.

A L C I M E.

Quand Agathoclée consentiroit à
épouser Théagene, le Roi se laisseroit-
il enlever Idalie qu'il adore ? Que je
crains , malgré toute votre autorité,
les suites de votre amour ! Que je
crains qu'il n'irrite enfin le Roi contre
vous !

A G A T H O C L E.

Le Roi ! Va , je ne crains point sa co-
lere , j'y ai pourvû , je l'ai mis en état
de ne pouvoir se révolter contre moi ;
& s'il se laissoit quelque jour de me prê-
ter son nom pour régner , je m'en passe-
rois , Alcime , je m'en passerois.

A L C I M E.

Cependant , Seigneur , vous conve-
nés qu'il a pris tantôt avec vous un ton
qu'il n'avoit encore jamais pris.

A G A T H O C L E.

Il est vrai , l'amour lui a inspiré cette
hardiesse d'un moment ; mais pour l'en

punir, je n'ai qu'à prendre un air mécontent, & le Roi fera tout pour obtenir sa grace. Idalie paroît, va, laissez-nous.

SCENE SECONDE.

AGATHOCLE, IDALIE.

A G A T H O C L E.

MADAME, le Roi vous laisse aujourd'hui maîtresse ou de l'épouser, ou de m'épouser, ou de partir, & vous devés lui déclarer votre choix; je sai quel il fera, vous voudrés partir.

I D A L I E.

Seigneur, il n'est pas difficile de le penser.

A G A T H O C L E.

Non, Madame, & d'autant moins que j'en fai les raisons. Vous avés concerté avec le Roi.....

I D A L I E.

Seigneur, je n'agis point de concert

T R A G E D I E. 25

avec le Roi, vous savés que son amour ne m'a point touchée.

A G A T H O C L E.

Je le fai, Madame, mais je fai aussi qu'on peut sans amour épouser un Roi. On ne refuse point un Trône qui se présente; & si vous n'acceptés pas présentement celui d'Egypte, je découvre sans peine à quoi il tient. La conjoncture n'est pas favorable, nous allons entrer en guerre avec la Syrie; nos guerres ont toujours été terminées jusqu'ici par des mariages, & l'Egypte murmurerait trop si le Roi fermoit maintenant cette porte à la paix; car enfin, Madame, il en faut convenir, les Rois ne sont pas toujours les maîtres de ne consulter que leurs yeux ou leur cœur. Peut-être aussi qu'à la veille d'une guerre où je puis n'être pas inutile, on ne veut pas me donner le déplaisir mortel de vous enlever à moi par un trait absolu d'autorité. Il faut donc vous éloigner pour quelque temps, afin de pouvoir vous rappeler dans des conjonctures plus heureuses. Je ne veux point pénétrer si pendant votre absence, & lorsqu'on me croira occupé d'autres

soins , on ne songera point secrete-
ment à me punir de mon amour pour
vous ; cela ne regarde que moi , & c'est
à moi à ne me pas endormir dans une
trop grande sécurité. Il me suffit pré-
sentement de savoir que vous voulés
partir pour éblouir toute l'Egypte , &
moi. C'est pour mieux m'éblouir que
le Roi vous laisse jusqu'à la liberté de
m'épouser qu'il ne croit pas dangereu-
se , & qu'il vous offre sa Couronne que
vous refusés avec éclat. Madame , ai-je
bien découvert le mystere de votre re-
traite ?

I D A L I E .

Seigneur , où prenés-vous des idées
si fausses ? Non , je pars d'Egypte pour
n'y revenir jamais ; heureuse si la for-
tune ne m'y avoit jamais conduite.

A G A T H O C L E .

Croyés-vous me tromper , le Roi &
vous , tous deux jeunes & sans expé-
rience ? J'ai appris par un assés long
usage à connoître les cœurs ; on ne re-
fuse point un Trône , je vous l'ai déjà
dit , voilà ma règle ; & le refus que
vous faites de celui d'Egypte ne peut
être

TRAGÉDIE. 27

être qu'apparent , & cache quelque mystère : car enfin , pourquoi demandés-vous aujourd'hui cette permission de partir que vous n'aviés point encore demandée ?

IDALIE.

Je veux peut-être aller retrouver en Sicile quelqu'un que j'aime.

AGATHOCLE.

Vous n'auriés pas demandé si tard à l'aller retrouver , ou plutôt vous le sacrifieriés au Roi.

IDALIE.

Ah ! si j'aimois quelqu'un , je lui sacrifierois tout.

AGATHOCLE.

Madame , ce n'est pas à moi , que de semblables discours imposent. Vous ne sauriés refuser ma main , à moins que de vouloir accepter un jour celle du Roi. Vous ne l'aimés pas ; mais étant plus assurée de son amour que vous ne l'étiés d'abord , vous songés à devenir Reine ; & lui il est entraîné par sa pas-

Tome VII.

C

sion jusqu'au point de n'en exiger plus de vous une pareille, & de se contenter de votre personne sans votre cœur. J'en fais autant, & mon amour me donne des lumieres pour juger de celui des autres. Mais de quelqu'art que vous vous serviez, jamais vous ne serez Reine en ces lieux, du moins en épousant le Roi. Ne doutés pas que toute l'Egypte ne se soulevât contre un semblable mariage.

I D A L I E.

Vous la souleveriez donc, Seigneur?

A G A T H O C L E.

Il faut quelquefois servir les Rois malgré eux. Mais pour retrancher les discours inutiles, Madame, connoissés une fois Agathocle, & tout l'amour que vous lui avés inspiré. Tant que je vivrai, tant que j'aurai quelque autorité en Egypte, vous n'épouserez point le Roi, vous ne partirez point non plus; je demanderai au Roi de rétracter la permission qu'il vous en a donnée, il ne me le refusera pas, & s'il me le refusoit, on en verroit trop le véritable motif; car s'il ne songe pas à vous

T R A G E D I E. 29

épouser, que lui importe que vous parties, ou non ? Il ne vous reste donc qu'un parti à prendre, c'est de m'épouser. Vous ne serez pas Reine, mais peut-être la Reine elle-même enviera-t-elle les respects & les hommages que vous recevrez ; & dans un rang si proche du Trône, il n'est pas défendu d'attendre encore quelques faveurs de la fortune.

I D A L I E.

Hélas ! cruel que vous êtes, je ne demande à partager ni le Trône, ni votre rang ; je ne demande qu'une solitude, & je ne puis l'obtenir. Au nom des Dieux, souffrés que je parte, & ne craignés point de me revoir jamais.

A G A T H O C L E.

Loin de le craindre, je ne veux jamais cesser de vous voir, & l'autorité que j'ai acquise ne m'a jamais rien produit qui me fût si cher ni si précieux que les moyens qu'elle me donne de vous retenir ici, & d'unir ma destinée à la vôtre.

I D A L I E.

Quoi ! vous m'aimés, & vous vous

plaisés à me percer le cœur? Quel amour barbare, & quel effet en attendés-vous? Vous sera-t-il bien doux de m'entendre détester l'instant fatal où je vous aurai plû?

A G A T H O C L E.

Vous ne le détesterez pas, quand vous vous serés un peu détachée des vaines espérances qui vous flattent encore, & vous vous accoutumerez sans beaucoup de peine à l'éclat de la fortune d'Agathocle.

I D A L I E,

Inhumain, vous voyés sans pitié les larmes que vous me faites répandre, ces larmes qui vont couler toute ma vie, & dont il ne tient qu'à vous de tarir la source!

A G A T H O C L E.

Jugés par-là de l'excès de mon amour qui me rend si fort contre vous-même. Vous êtes trop nécessaire à mon bonheur, & à quelque prix que ce soit, il faut que je vous obtienne. Je vous le répète, Madame, & vous quitte; vous n'avez qu'un seul parti à prendre,

SCENE TROISIÈME.

IDALIE.

Où suis-je réduite ? Quelles affreuses extrémités ! Quoi ! je ne retournerois point en Sicile , & ma cruelle destinée m'enchaîneroit ici ? Je pourrois Non , tout mon cœur en frissonne , & la seule idée me tue. Mais , hélas ! si je ne prends pas ce funeste parti , que de maux qui ne sont pas moins terribles !

SCENE QUATRIÈME.

IDALIE, EUMENE.

EUMENE.

MADAME , je me dérobe un moment pour venir vous parler ; il est de la dernière importance que je ne sois pas vû avec vous , parce que je

viens par zèle pour le Roi vous donner des conseils contre lui. Quoique ses intérêts ne vous soient pas aussi chers que si vous répondiés à son amour, je suis persuadé qu'avec l'ame que vous avés il vous seroit fort douloureux de causer sa perte, parce qu'il vous auroit trop aimée : cependant ce funeste événement nous menace d'instant en instant. Dans les circonstances où nous sommes, au commencement d'une guerre contre la Syrie, une rupture entre lui & son Ministre, ne peut manquer de bouleverser l'Egypte, & de mettre dans un extrême péril & le Trône & la vie même du Roi. Ce seroit mal connoître Agathocle que d'imaginer quelques bornes aux fureurs qui le posséderont. La cause innocente de tant de maux, quelque innocente qu'elle fût, en seroit toujours la cause, & vous y seriés sensible. Apportés tous vos soins, Madame, à les prévenir pendant qu'il en est encore temps. Quel que soit le parti que vous prendrés, faites qu'il soit agréé d'Agathocle ; ne le prenés, s'il est possible, que de concert avec lui ; ménagés l'esprit d'Agathocle aux dépens du Roi même,

Il n'importe que le Roi soit content ;
mais si Agathocle ne l'est pas , je trem-
ble de tout ce que j'envisage. Au nom
des Dieux , Madame , faites - y réflé-
xion , le sort de l'Egypte & du Roi est
entre vos mains. Je n'ose vous parler
ici plus long-temps.

SCENE CINQUIÈME.

IDALIE.

QUE deviendras-tu enfin , malheu-
reuse Idalie , & quel choix feras-
tu ? Ah ! je délibere trop long-temps ,
je dois rougir de ce que me coûte une
résolution nécessaire ; mon intérêt me
retient trop ; suivons , suivons de plus
nobles mouvemens. J'en mourrai sans
doute ; & qu'importe ? Aurois-je la
foiblesse d'aimer la vie avec la malheu-
reuse destinée qui y est attachée pour
moi ? O toi , dont je n'ose même ici
prononcer le nom , toi.....

SCENE SIXIÈME.
IDALIE, THEAGENE.
THEAGENE.

MA sœur, je viens vous apprendre que mon bonheur dépend de vous, mais je ne veux pas l'obtenir aux dépens du vôtre. Je sais combien vous m'aimés, & connoissant votre cœur comme je fais, j'ai à craindre que vous ne songiés à me faire des sacrifices. Parlés-moi sincèrement, ma chere sœur, renoncés-vous absolument à régner ici ?

IDALIE.

Vous savés si mon cœur a été jamais touché par l'ambition.

THÉAGENE.

Je vois assés d'ailleurs que vous n'aimés pas le Roi : ainsi il vous seroit égal d'épouser Agathocle ; c'est même une raison de préférence qu'une moindre élévation, elle convient mieux à

TRAGÉDIE. 35

notre naissance & à la modération, ou plutôt à la noblesse de vos sentimens. Agathocle me promet sa sœur, si vous voulés être à lui, il compte sur votre amitié pour moi, & ne doute pas que je ne vous détermine en sa faveur.

IDALIE.

Hélas ! mon frere, il vaudroit bien mieux quitter l'Egypte.

THÉAGENE.

Quoi ! ma sœur, je quitterois l'Egypte, lorsque je commence à y voir le premier rayon d'espérance qui ait encore brillé à mes yeux ? Ah ! cruelle sœur, vous ne m'aimés plus.

IDALIE.

Mon frere, vous pouvés aller dire à Agathocle qu'il vous tienne sa parole, & qu'à cette condition je consens à être à lui.

THÉAGENE.

Ah ! ma sœur, quelle reconnoissance assés vive...

IDALIE.

Allés, mon frere. Ah ! Ciel ! le Roi vient.

SCENE SEPTIÈME.
PTOLOMÉE, IDALIE.
PTOLOMÉE.

MADAME, je viens en tremblant recevoir mon arrêt. Je ne doute point de votre choix, vous partirez, & je vous perdrai pour jamais, & je demeurerai pour jamais privé du plaisir de vous voir, du seul plaisir qui pouvoit me toucher.

IDALIE.

Seigneur, si mon éloignement est un malheur pour vous, vous n'avez point ce malheur à craindre. Je ne partirai point.

PTOLOMÉE.

Ah! Qu'entens-je? Quel bonheur inespéré! Vous ne partirez point? Et se pourroit-il qu'à cette heureuse résolution vous ajoutassiez encore celle.... Pardonnés-moi, Madame, l'espérance renaît malgré moi dans mon cœur.

Auriés-vous choisi un époux ?

IDALIE.

Oui, Seigneur.

PTOLOMÉE.

Dans quel trouble vous me jettés !
Tirés-m'en promptement, belle Idalie.
Hélas ! en faisant votre choix,
avés-vous bien pensé à mon amour ?
Vous êtes-vous souvenue que personne
n'aime comme moi ?

IDALIE.

Seigneur.... Je ne puis vous parler.

PTOLOMÉE.

Que veut dire cet embarras ? Je ne
vois que trop quel augure j'en dois tirer.
Ah ! cruelle, ce n'est pas moi que
vous avés choisi.

IDALIE.

Non, Seigneur, les Dieux me sont
témoins que je connois mieux que personne
toutes vos vertus ; mais enfin.....

PTOLOMÉE.

Perfide, ce n'est pas moi ! Ce n'est

pas moi, barbare ! Ah ! partés plutôt pour jamais , & délivrés ces lieux du trouble que vous y causés. Partés , & que jamais l'Egypte ne vous revoye , & emportés , s'il se peut , avec vous la malheureuse passion que vous avés allumée dans mon cœur.

I D A L I E.

Il n'est plus temps de partir , Seigneur, il faut que je suive mon destin.

P T O L O M É E.

Ingrate , je vois le mystere de toute votre conduite. Vous vous entendiez avec Agathocle , mais la difficulté étoit d'obtenir mon aveu pour votre indigne union. Vous avés feint de vouloir partir , vous m'avés menacé de votre retraite , parce que vous saviés que je n'y pouvois consentir , & que pour l'empêcher je consentirois plutôt à tout ; vous avés abusé de ma tendresse , vous en avés tourné les effets contre moi-même. Mais il suffit que j'aye découvert vos artifices , soyés bien sûre que vous n'en jouirés pas.

I D A L I E.

Vous m'accusés d'aimer Agathocle !

TRAGÉDIE. 39.

Ah ! que ne savés-vous Agathocle lui-même ne le croit pas.

PTOLOMÉE.

Et comment ne l'aimeriez-vous pas ? Vous le préférés à tout. Quoi donc ! Agathocle jouira du bonheur suprême de voir la plus aimable personne de l'Univers, elle qui auroit fait, si elle avoit voulu, toute la félicité de ma vie, lui sacrifier un Trône & un amour tel que le mien ? Idalie, est-il bien vrai que vous y soyés résolue ? Mes larmes ne vous touchent-elles point ? Comment avés-vous pû croire qu'Agathocle vous aimât comme moi ? Aimable Idalie, revenés à vous, repentés-vous de votre injustice, retractés un choix qui me donne la mort.

IDALIE.

Je voudrois le pouvoir, mais je n'en suis plus la maîtresse. J'ai cru pouvoir jouir de la liberté que vous m'avez donnée. Je ne puis vous en dire davantage, Seigneur ; au nom des Dieux, ne me suivés point.

ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.**PTOLOMÉE, EUMENE.****PTOLOMÉE.**

EUMENE, je ne puis t'exprimer ce que je souffre. Tout me déplaît, tout m'importune, cet indigne choix d'Idalie m'agite & me tourmente fans cesse. Quel est, injustes Dieux, cet ascendant perpétuel d'Agathocle sur moi ? Après m'avoir enlevé la Royauté dont il ne me laisse qu'une vaine apparence, il m'enleve encore Idalie. Il en est aimé. Agathocle aimé d'Idalie, non, je ne puis m'accoutumer à cette funeste idée, il me semble que c'est un songe, j'ai toujours la même peine à le croire.

EUMENE.

Je vous avoue, Seigneur, que je ne

T R A G E D I E. 41

Peuſſe pas ſoupçonné. Agathocle eſt d'un caractère dur, farouche, incapable de tendreſſe, lors même qu'il eſt amoureux, je ne le croyois point deſtiné à plaire à Idalie ; mais enfin il en faut croire les effets, elle lui ſacrifie un Trône ; & quel amour ne faut-il pas pour un pareil ſacrifice ?

P T O L O M É E.

Voilà ce qui me deſeſpere. Elle eût pû ſans amour épouſer un Roi, mais elle ne peut ſans amour préférer un Sujet à un Roi. Peut-être auſſi eſt-ce que je ne ſuis pas aſſés Roi, elle préfère la Royauté réelle d'Agathocle à cette Royauté imaginaire qui n'eſt pour moi qu'un ornement inutile. Eumene, c'eſt ta faute, c'eſt toi qui me retiens dans mes chaînes, mais tu peux t'attendre que je vais les brifer. L'état où je ſuis eſt la ſource du mépris qu'Idalie a pour moi ; & n'eſt-il pas juſte ? Mais je le ferai finir, elle connoîtra qui elle mépriſoit, & me regretera.

E U M E N E.

Seigneur, il eſt bien certain que ce n'eſt pas - là ce qui vous fait perdre

Idalie ; mais il l'est aussi que sa perte est le plus grand bonheur qui vous pût arriver.

P T O L O M É E .

Un bonheur ! Et je sens que je vais en mourir !

E U M E N E .

Si Idalie eût accepté votre Trône , Agathocle l'eût renversé. Je sai même qu'il n'eût pas souffert son départ ; rien ne pouvoit prévenir sûrement les désordres qui alloient arriver , que le parti qu'elle a pris ; & elle a agi d'une manière si conforme à vos intérêts , que...

P T O L O M É E .

Je fais réflexion à ce que tu me disois tout - à - l'heure , Agathocle n'est point fait pour lui plaire ; car enfin , toute ingrate qu'elle est pour moi , il faut lui rendre justice , je sens dans tous ses discours , dans toutes ses actions une impression de vertu qui ne peut partir que d'un cœur bien fait ; & c'est ce qui m'attache à elle encore plus que sa beauté. Elle ne peut trouver dans le caractère d'Agathocle ce qui lui conviendrait ,

viendroit , elle m'a nié absolument qu'elle l'aimât ; il me semble qu'il y a dans toute sa conduite je ne fais quoi d'enveloppé que nous ne pénétrons point. Non , elle n'a point d'amour pour lui.

EUMENE.

Elle en a , mais elle en rougit , elle est entraînée malgré elle vers Agathocle , & condamne son propre choix.

PTOLOMÉE.

Tu conviens donc que sa raison est pour moi ? O Dieux ! avec quel art je me fais de vaines consolations ! Non , elle aime Agathocle , elle me hait , & je n'ai rien à espérer. Je me serois contenté qu'elle m'eût préféré seulement par ambition. Hélas ! ce bonheur si imparfait étoit encore trop pour moi.

EUMENE.

Son amour pour Agathocle vous a bien servi , Seigneur , voilà à quoi il faut s'en tenir. Dans peu vous rendrés grâces aux Dieux de ce qui vous désespere aujourd'hui. L'Egypte alloit être en feu , une guerre intestine alloit

s'y allumer , & la ravager de concert avec celle de Syrie. Heureusement Agathocle est content , il va jouir de sa conquête , mais il faut qu'il en jouisse sans défiance & sans crainte. Plus vous lui paroîtrez tranquille , plus il vous fera aisé de préparer secretement les moyens d'affoiblir son autorité , & de vous ressaisir de la vôtre.

P T O L O M É E.

Agathocle jouiroit paisiblement de la conquête d'Idalie ? Et quels jours passerois-je , grands Dieux , en la voyant entre les bras d'un Rival ? Non , Eumene , non , je n'essuyerais pas cet affreux supplice.

E U M E N E.

Songés , Seigneur , que le choix d'Idalie donne à Agathocle un droit qu'il n'avoit pas. Avec de pareilles armes , il est plus redoutable que jamais. Que ne fera-t-il pas de cette apparence de justice qui est pour lui ? Combien sa fierté en augmentera-t-elle ?

P T O L O M É E.

Hélas ! il n'aura que trop de raison.

Et qui ne feroit fier d'être aimé d'Idalie ? Mais quelque fier , quelque redoutable qu'il soit , je veux enfin me montrer à lui tel que je suis. Si je paroïs le craindre toujours , il se rendra toujours plus à craindre. Dès que je ne le craindrai plus , il me craindra. Les Puissances usurpées sont timides devant les légitimes. Et combien a-t-on vû de Favoris redoutables à leurs Maîtres mêmes , tomber au premier coup d'œil de ce Maître irrité ? Idalie retournera en Sicile , & Agathocle ne l'épousera point. Je sai quel affreux tourment ce sera pour moi que son absence , mais j'en souffrirai encoire moins que de son indigne mariage , & du moins je la punirai.

EUMENE.

Mais , Seigneur , vous avés laissé une entiere liberté à Idalie , vous avés donné votre parole , c'est la parole d'un Roi , vous ne pouvés plus rien.

PTOLOMÉE.

Cruel Eumene , que me dis-tu ? Pourquoi veux-tu arrêter une si légitime vengeance ?

D ij

SCENE SECONDE.

PTOLOMÉE, EUMENE,
THÉAGENE.

THÉAGENE.

SEIGNEUR, je fai la douleur où vous êtes, & je viens vous demander pardon d'en être la cause, & en même-temps la faire cesser. Il n'est pas juste que pour les intérêts de Théagene un grand Roi soit malheureux, & un Roi à qui ma sœur & moi nous devons tout.

PTOLOMÉE.

Que voulés-vous dire, Théagene? Expliqués-vous.

THÉAGENE.

Ma sœur a choisi Agathocle, c'est moi qui l'ai déterminée à ce triste choix. J'aime Agathoclée, & son frere me la promettoit, si je pouvois porter ma sœur à le choisir. Idalie m'aime avec toute la tendresse dont une sœur

est capable pour un frere ; jamais le sang n'a formé des liens si forts ; elle s'est résolue, pour me rendre heureux, à vous préférer Agathocle, à me sacrifier un Trône : Mais que cet effort lui a coûté ! A peine sortis-vous d'avec elle , Seigneur, que fondant en larmes, & pressée de la douleur la plus vive.....

PTOLOMÉE.

Eumene, Agathocle n'est point aimé, & voilà le mystere que nous ne pénétrions pas. Je commence à respirer de l'accablement où j'étois. Poursuivés, Théagene : Idalie est-elle toujours dans la même douleur ?

THÉAGENE.

Oui, Seigneur, elle est tombée entre les bras des femmes qui l'environtoient. Ses yeux ont perdu plusieurs fois la lumiere, & ils ne la recouvroient que pour la perdre aussi-tôt. J'ai tremblé pour ses jours. Quel barbare pourroit se résoudre à être heureux par les larmes & par les tourmens d'une aussi aimable sœur qu'Idalie ?

PTOLOMÉE.

J'avoue que je suis surpris de ce qu'elle

a fait. Quoi, se sacrifier pour le bonheur d'un frere ? Quelle sœur aima jamais si bien ?

T H É A G E N E .

Seigneur , c'est-là son caractère ; jamais cœur ne fut si tendre , & en même-temps si désintéressé que le sien. Elle ne balance pas un moment entre les intérêts des personnes qui lui sont cheres , & les siens propres ; les siens sont toujours sacrifiés , & je lui ai cent fois oui dire que ce n'étoit pas aimer que de n'être pas dans la disposition de se rendre malheureux pour ce qu'on aime. Elle ajoute encore à cette générosité si rare celle de ne s'en point parer , & d'en négliger le mérite auprès de ceux pour qui elle fait tout. Jamais elle n'a voulu convenir avec moi qu'elle épousât Agathocle pour mes intérêts ; & cependant je l'en avois conjurée avec ardeur ; car , Seigneur , je ne vous dissimule point les fautes que j'ai commises à votre égard , je les répare présentement en renonçant à la superbe Agathoclée ; je suis honteux de ce que mes intérêts ont pû traverser les vôtres , & je vous supplie , Seigneur , de me par-

donner une si audacieuse témérité.

PTOLOMÉE.

Théagene , je pardonnerois beaucoup à l'amour , il ne m'appartient pas d'être sévère à ceux qui aiment ; mais je fais plus , je vous loue de ne vouloir pas être heureux aux dépens d'Idalie.

THÉAGENE.

La générosité n'est pas grande. Agathoclée , malgré les ordres de son frere , m'a traité avec une hauteur & un mépris insupportable : & se pourroit-il qu'aux dépens d'une personne telle qu'Idalie , j'en voulusse épouser une telle qu'Agathoclée ? Non , je vais tâcher à rompre une si triste chaîne , & si je n'en puis venir à bout , du moins je n'envelopperai personne dans mes malheurs.

PTOLOMÉE.

Idalie fait votre résolution : veut-elle encore épouser Agathocle , lorsque vous n'en tirés aucun avantage ?

THÉAGENE.

Oui , Seigneur , parce qu'elle a donné sa parole.

IDALIE,
PTOLOMÉE.

Et vous êtes bien sûr qu'elle ne l'aime pas ?

THEAGENE.

Ah ! Seigneur

PTOLOMÉE.

Et bien , Théagene , allés dire à Agathocle que je lui défends de songer à épouser Idalie jusqu'à nouvel ordre.

SCENE TROISIÈME.

PTOLOMÉE, EUMENE.

EUMENE.

AH ! Seigneur, vous éclatés contre Agathocle ! Que faites-vous ?

PTOLOMÉE.

Je me fais Roi. C'est de ce moment que mon règne commence, Eumene, il sera heureux, mon premier ordre a été en faveur de la justice & d'Idalie. Je connois toute la prudence de tes
conseils,

TRAGÉDIE. 51

conseils , j'y ai déferé quelque temps , & ne m'en repens pas , & tu t'appercevras de la reconnoissance que j'en ai ; mais il est certain que j'avois deux partis à prendre , ou de temporiser encore avec Agathocle , & de travailler sourdement à l'abaisser , ou de me refaisir de mon autorité par un coup d'éclat. Des deux côtés il y avoit du péril , la puissance d'Agathocle se seroit toujours fortifiée par le temps , & sur-tout pendant la guerre où nous allons entrer avec la Syrie. J'ai préféré le péril le plus glorieux , & si tu veux , j'ai été pressé de régner.

EUMENE.

Seigneur , la démarche est faite , il n'est plus question que je la combatte par d'inutiles discours , il ne faut plus que la soutenir.

PTOLOMÉE.

Tu peux t'en fier à moi , je ne reculerai pas. Nous allons regler notre conduite sur celle d'Agathocle ; s'il fait son devoir , s'il m'obéit , il n'est plus à craindre , & je serai toujours Roi de plus en plus ; s'il n'est pas disposé à

m'obéir , il en faudra venir aux dernières extrémités , quelque dangereuses qu'elles soient pour moi. Je ne me déguise pas le péril où je suis ; mais je t'avoue que je suis charmé d'y être , & que rien n'égale la joie que je sens d'avoir enfin agi en Roi. Il s'y mêle encore celle d'avoir appris qu'Agathocle n'est point aimé d'Idalie ; je sai trop que je ne le suis pas non plus , mais la préférence que le cœur d'Idalie lui donnoit m'étoit insupportable ; je me tiens heureux qu'elle soit indifférente , & pour ne te rien cacher , ce transport de joie ne m'a pas permis une longue délibération sur l'ordre que je viens de donner. Je me suis hâté d'affranchir Idalie , à qui j'ai cru devoir beaucoup de ce qu'elle n'aime point Agathocle.

E U M E N E.

Seigneur , je ne sai si nous pénétrons encore tout-à-fait la conduite d'Idalie ; elle me paroît toujours enveloppée. Il est surprenant qu'elle se sacrifie pour son frere.

P T O L O M É E.

Ah ! c'est que tu ne conçois pas jus-

qu'où Idalie est capable de pousser la générosité ; je le conçois. Dans le même temps que le récit de Théagene me charmoit en m'apprenant qu'Agathocle n'étoit point aimé, il me piquoit de jalousie, en me faisant voir jusqu'à quel point un frere l'étoit. Quel cœur ! quelle tendresse ! Et faut-il que je n'aye pû en être digne ? Quel empire seroit d'un aussi grand prix ?

EUMENE.

Mais, Seigneur, si Idalie aime son frere jusqu'à ce point, elle continuera dans la résolution d'épouser Agathocle, & vous en demandera elle-même la permission, du moment qu'Agathocle aura vaincu la répugnance de sa sœur pour Théagene, & il ne fera pas extrêmement difficile à Agathocle de ranger sa sœur à ses volontés, ni à Théagene de renouer avec Agathoclée. Vous sçavez ce que c'est que la colere d'un amant.

PTOLOMÉE.

Non, Eumene, non, il suffit que je sache par quel motif Idalie épouse Agathocle pour empêcher ce triste mariage. Quand j'ai promis d'y consentir,

j'ai entendu qu'Idalie aimât Agathocle, je consentois à son bonheur aux dépens du mien, mais non pas au bonheur d'Agathocle ou de Théagene ; en un mot, je n'ai accordé à Idalie que la liberté de se rendre heureuse, quoi qu'il pût m'en coûter ; mais si elle veut se rendre malheureuse, elle n'est plus libre. Agathocle ne jouira point de ses artifices lorsqu'ils sont découverts, de ces mêmes artifices dont j'ai droit de le punir.

SCENE QUATRIÈME,
PTOLOMÉE, AGATHOCLE,
EUMENE, ALCIME.

AGATHOCLE.

SEIGNEUR, vous avés eu la générosité d'accorder à Idalie une entière liberté, & vous savés le choix qu'elle a fait. Cependant on me dit que vous me défendés de songer à elle jusqu'à nouvel ordre. Je viens vous supplier de me l'accorder, & de souf-

T R A G E D I E. 55

frir qu'Idalie exerce un droit qu'elle tient de vous.

P T O L O M É E.

Il est vrai que j'ai permis à Idalie de vous épouser , parce que je ne veux pas la contraindre ; mais j'apprens qu'elle se feroit une extrême violence en vous épousant , & qu'elle ne s'y est résolue qu'afin que vous donnassiez Agathoclée à Théagene. En ce cas-là , elle ne peut vous donner la main qu'en forçant cruellement ses inclinations ; & comme je ne veux pas les tyranniser , je crois que vous ne le voulés pas non plus.

A G A T H O C L E.

Je n'ai fait nulle violence, Seigneur, aux inclinations d'Idalie. Si elle veut bien en m'épousant avoir égard au bonheur de son frere , & lui procurer la main de ma sœur , cela s'appelle-t-il tyranniser ?

P T O L O M É E.

Oui , puisque son frere lui-même renonce à épouser Agathoclée , parce qu'il en coûte trop à Idalie.

E iij

I D A L I E ,
A G A T H O C L E .

Peut-on croire qu'Idalie s'immole
elle-même au bonheur de son frere ?

P T O L O M É E .

On en peut croire ses larmes & son
désespoir , dont Théagene a été té-
moin.

A G A T H O C L E .

Seigneur , il est bien aisé de voir d'où
partent les difficultés qu'il vous plaît de
me faire. J'aurai peine à obtenir votre
consentement ; mais je vous supplie de
ne pas oublier que je vous l'ai demandé
avec tout le respect qui vous est dû.

P T O L O M É E .

Agathocle , je vous répète moi-même
ce que Théagene vous a dit de ma
part. Attendés une nouvelle permission.

A G A T H O C L E .

Elle feroit peut-être long-temps à
venir.

P T O L O M É E .

Il n'importe , vous l'attendrés.

AGATHOCLE.

Seigneur, je n'aurois pas cru qu'un Ministre qui a servi utilement un grand Royaume, dût attendre long-temps la permission d'épouser une personne qui l'a choisi pour son époux. Puisqu'il faut pour cela un grand effort de crédit & de faveur, je prierai mes amis de s'employer auprès de vous pour obtenir cette grace, ou plutôt pour vous faire agréer que j'use d'une liberté qu'auroit le moindre de vos Sujets.

P T O L O M É E.

Agathocle, employés-les pour obtenir le pardon de votre audace.

SCENE CINQUIÈME.

AGATHOCLE, ALCIME.

ALCIME.

EN doutés-vous encore, Seigneur ?
Le Roi inspiré sans doute par Eumene, qui veut s'emparer de toute l'autorité, est changé à votre égard. Il

vous traite d'une maniere peu conforme à ce que méritoient vos services. Eumene a profité de l'amour du Roi pour l'irriter contre vous, votre perte est résolue entre eux.

A G A T H O C L E .

Ah ! pour ma perte , Alcime , ce ne sera pas l'ouvrage d'un jour , un premier caprice du Roi ne suffira pas pour me détruire. Il est vrai que je suis un peu surpris de la dureté qu'il commence d'affecter à mon égard. Il semble qu'il veuille m'abaisser & me dépouiller de l'autorité que j'ai acquise par tant de travaux. Mais il faudra trouver les moyens de la conserver. Le Roi est mal conseillé , il me trouble dans un droit légitime que j'ai sur Idalie , au lieu de m'attaquer par quelque'autre endroit plus foible pour moi , & plus avantageux pour lui. J'ai tout mon pouvoir , & un droit , je suis bien fort.

A L C I M E .

Seigneur , je crains votre confiance. Je serois d'avis que vous fortifiés du Palais , & qu'avec tous vos amis vous allassiés vous jeter dans la Tour du

T R A G E D I E. 59

Phare, qui est le lieu le plus fort d'Alexandrie, & qui dépend de vous. Ici, le Roi pourroit faire quelque coup d'autorité ; mais quand vous serés dans le Phare, environné de vos amis & de vos créatures, vous obligerés le Roi à recevoir des conditions.

A G A T H O C L E.

Alcime, il ne faut pas avoir de crainte, mais il faut encore moins en marquer ; l'audace est une grande partie de la force. Demeurons dans le Palais, mais assemblons tous nos amis en diligence. Ceci une fois bien soutenu, le Roi est terrassé pour jamais : peut-être même, selon les dispositions que je vais trouver, aurai-je quelque chose de mieux à faire que d'affermir mon autorité, & de conserver le Roi dans la dépendance.

A L C I M E.

Quoi, Seigneur, un si grand dessein.....

A G A T H O C L E.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'y pense. Il est plus près de l'exécution que

tu ne t'imagines. On veut m'ôter Idalie & mon autorité ; je suis trop heureux de recevoir en même-temps ces deux outrages , il en faut profiter.



ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, IDALIE,
ATTIDE.

PTOLOMÉE.

MADAME, vous me revoyés plus tendre & plus passionné que jamais. Le choix que vous avés fait m'a jetté dans une affreuse douleur ; mais quand j'en ai eu appris le motif, toute ma douleur s'est tournée en admiration pour vous. Il s'en faut peu que ce que vous avés fait pour un frere contre moi ne redouble mon amour pour vous, & que charmé de votre générosité je ne vous tienne compte de m'avoir voulu donner la mort. Mais enfin cette générosité si héroïque n'aura, grace au Ciel, aucun effet funeste ; Théagène n'en veut pas jouir, il renonce à Aga-

thoclée, & je vous ai affranchie de la triste nécessité d'épouser Agathocle.

I D A L I E .

Seigneur, le changement de Théagène ne me fait point changer. Trouvés bon que je persiste dans ma première résolution, & que je vous demande très-instamment la grace de la pouvoir exécuter.

P T O L O M E E .

Que me dites-vous ? Pourquoi vous donner à Agathocle, puisque Théagène lui-même vous dispense de cet effort ?

I D A L I E .

Je n'ai pas pris un dessein pour ne le pas suivre jusqu'au bout.

P T O L O M E E .

Ah ! ingrate, vous aimés Agathocle. Je ne lis que trop dans votre perfide cœur.

I D A L I E .

A quoi bon chercher à lire dans mon cœur ? Mes motifs, Seigneur, ne vous font rien. Je ne puis être à vous ; que

TRAGÉDIE. 63

vous importe par quel motif je sois à Agathocle ?

PTOLOMÉE.

Qu'importe, ingrate ? Il est vrai qu'il ne devrait pas m'importer ; il est vrai que je devrois entièrement renoncer à vous ; Théagène a bien la force de renoncer à Agathoclée dont il est moins maltraité ; mais enfin j'ai la honteuse foiblesse de ne pouvoir m'arracher à vous ; j'ai celle de vouloir que quand vous vous résolvés à épouser mon Rival, ce soit du moins sans amour. Au nom de toute ma tendresse, pour toute récompense de la plus vive passion du monde, découvrez-moi le fond de votre cœur, dites-moi si vous aimez Agathocle. Quel prix de mon amour d'apprendre seulement si mon Rival est aimé !

IDALIE.

J'avoue, Seigneur, qu'il méritoit un autre prix ; & c'est faire bien peu pour vous, de vous redire seulement ce que je vous ai déjà dit cent fois. Je n'aime point Agathocle, il le fait lui-même ; & si je vous l'ai préféré, ç'a été par

d'autres raisons très-fortes , très-puissantes , mais que je ne puis jamais vous dire. En vain vous me les demanderîés , en vain vous employerîés toute votre autorité , & , ce qui est encore plus fort , une tendresse dont je suis infiniment honorée ; il faut que je sois bien engagée à les tenir secrettes , puisque l'extrême reconnoissance que je vous dois , & que je sens très-vivement , ne peut me les faire déclarer. Contentés-vous , Seigneur , qu'Agathocle n'est point aimé de moi , & pour vous dire encore plus , que vous n'avez aucun Rival qui vous soit préféré.

P T O L O M É E.

Quelle foiblesse est la mienne ! Je me crois heureux en ce moment d'apprendre que personne n'est aimé d'elle. Je vous dirai même , Madame , que j'ai encore une raison pour en avoir de la joie. Quelque desir de vengeance qui m'eût animé contre un Rival aimé , j'aurois été fâché de vous donner du chagrin dans la personne de celui qui eût touché votre cœur ; & je puis vous annoncer présentement sans vous affliger que j'ai donné ordre qu'on arrêtât Agathocle.

IDALIE.

Ah ! Seigneur , qu'avez - vous fait ?
Que je suis malheureuse !

PTOLOMEE.

Qu'entends - je ? Quoi ! dans le moment que vous me protestés que vous n'aimés pas Agathocle , l'idée de son péril vous trouble jusqu'à ce point , & vous êtes si peu maîtresse de vous-même , que vous ne pouvés pas seulement feindre un peu plus de tranquillité ?

IDALIE.

Au nom des Dieux , Seigneur , révoqués cet ordre , s'il est possible : c'est pour votre propre intérêt que je vous en conjure. Ne prévoyés - vous point les maux qui en peuvent arriver ?

PTOLOMEE.

Perfide , oses-tu bien couvrir du prétexte de mes intérêts ton indigne amour pour Agathocle ? Va , n'espère plus rien , l'ordre est donné , & au moment que je parle on l'exécute. Ton amant va être dans les fers , & je vais régner ,

& j'aurai tout le pouvoir que demande
ma vengeance.

SCENE SECONDE.

PTOLOMÉE, IDALIE,
EUMENE, ATTIDE.

E U M E N E.

SEIGNEUR, quel malheur je viens
vous annoncer ! Agathocle n'est
point arrêté, il est échappé hors de ce
Palais.

PTOLOMEE.

Ah ! Dieux !

I D A L I E.

Hélas ! quel malheur !

E U M E N E.

J'ai pris toutes les précautions possi-
bles pour exécuter votre ordre ; j'ai
choisi un endroit détourné pour y arrê-
ter Agathocle ; mais aussi-tôt qu'il m'a
vû venir à lui , accompagné de quel-
ques-uns

ques-uns des miens dont j'étois sûr, il a compris mon dessein, & a gagné aussitôt la salle des Gardes, où il a mis l'épée à la main, & a demandé du secours. Quelques-uns de vos Gardes se sont rangés sous moi pour exécuter vos ordres; mais la plupart ont pris son parti. Pendant le combat, il est sorti du Palais, & ses amis en sortent en foule pour l'aller joindre.

PTOLOMÉE.

Ah! Eumene, allons y donner ordre. Perfide, vous triomphés.

SCÈNE TROISIÈME.

IDALIE, ATTIDE.

IDALIE.

ATTIDE, rends-moi grâces de ne pas savoir mon secret. Si tu connoissois tous mes maux, si tu voyois le triste enchaînement de ma destinée, ton amitié pour moi te rendroit trop malheureuse.

ATTIDE.

Hélas! Madame, que m'épargnés-

Tome VII.

F

vous ? Un mot qui m'apprendroit la source de vos maux , & qui me mettroit peut-être en état de les soulager. Mais ce spectacle perpétuel de vos douleurs que l'ame la plus insensible partageroit , votre mort qui n'est pas éloignée , si vous ne faites quelque effort sur vous-même , ne me font-ils pas passer des jours aussi malheureux qu'à vous ? Je vous vois mourir ; ai-je besoin d'en savoir la cause pour vous suivre ?

I D A L I E.

O Ciel ! pourquoi attaches-tu un si funeste succès à mes plus courageuses résolutions ? Pourquoi te plais-tu à en tourner les effets contre moi ? Est-ce que les motifs en étoient trop peu nobles & trop peu vertueux ? Hélas ! j'ai cru qu'ils l'étoient assés pour mériter ton secours & ta protection ; du moins ils ne méritoient pas d'être si cruellement traités.

SCENE QUATRIÈME.

I D A L I E , A T T I D E ,
A L C I M E .

A L C I M E .

M A D A M E , vous sçavez ce qui est arrivé, & le traitement qu'on a fait à Agathocle. Il s'est jetté dans la Tour du Phare, pour être à couvert des persécutions de ses ennemis; & en se retirant, son plus grand soin a été de donner ordre à ce qui vous regarde. Il m'a chargé de venir ici pour vous prier de le suivre dans la Tour; je vous conduirai; & puisque vous l'avez choisi pour votre époux, vous n'en devés faire aucune difficulté, c'est même un devoir pour vous. Sortons, Madame, il n'y a pas un moment à perdre, nous le pouvons encore dans la confusion où est tout le Palais; mais dans peu de temps nous ne le pourrons peut-être plus. Il y va de ma vie d'être vû en

F ij

ITALIE,
ces lieux; sortons, ne tardons pas.

ITALIE.

Ah! Dieux! suivre Agathocle! me dé-
vouer pour jamais J'en frissonne
d'horreur.

ALCIME.

Il n'y a point à délibérer, Madame,
c'est votre époux, le temps presse.

ITALIE.

Achevons, achevons ce que nous
avons commencé. Allons, Alcime,
conduis-moi vers Agathocle.

SCENE CINQUIÈME.

PTOLOMÉE, IDALIE,
ALCIME, ATTIDE.

PTOLOMÉE.

QUE vois-je? Qu'entens-je? Gar-
des, que l'on me réponde d'Al-
cime. Quoi! si-tôt que j'ai donné mes
ordres pour attaquer le traître Aga-

thocle dans sa Tour, je reviens près
d'une ingrante, entraîné par la violence
de ma passion, & je la trouve qui fuit,
qui va joindre un rébelle, elle qui m'a
juré qu'elle étoit sans amour pour lui.
Je vois la plupart de mes Sujets, de
ceux dont ma Cour étoit composée,
qui m'abandonnent, qui vont se ranger
du parti d'un traître; Idalie fuit leur
exemple, elle m'abandonne aussi; Ida-
lie que je préférois à tout l'Univers,
qui est elle-même la cause de tous mes
malheurs, qui m'a précipité dans le fu-
neste état où je suis, qui ne me peut
reprocher que de l'avoir trop aimée?
Quel monstre es-tu donc, barbare
Idalie?

IDALIE.

Seigneur, je succombe sous la haine
toute puissante des Dieux. Je me vois
tombée dans un abîme de maux d'où
rien ne me peut tirer. Accablés-moi
des plus sanglans reproches, joignés-y
les plus cruels supplices, je souffrirai
tout sans murmurer; mais je suis inno-
cente.

P T O L O M É E.

Vous êtes innocente, & vous allés

animer un rebelle contre moi , & vous allés honteusement l'accompagner dans sa fuite & dans sa révolte , après m'avoir juré que vous ne l'aimiés pas ?

I D A L I E.

Je ne vous ai point trompé. Je vous le jure encore.

P T O L O M É E.

Et bien , oui , je crois que vous ne l'aimez pas , & je découvre enfin le secret de votre conduite. Sans doute il tramoit quelque chose contre moi ; c'est peut-être lui qui excite la guerre de Syrie ; il aspireroit à me déposséder de mon Trône ; il vous a mise dans cette indigne confidence ; & vous , persuadée que son dessein réussiroit , vous avés préféré un rebelle qui alloit être Roi , à un Roi qui ne le devoit pas être encore long-temps. Voilà , voilà ce que vous cachiés avec tant de soin : ce n'étoit point l'amour qui vous lioit , Agathocle & vous ; c'étoit une funeste ambition , c'étoit la société du même crime , c'étoit le desir de ma mort.

I D A L I E.

Quelle injustice vous me faites , Sei-

gneur, & que vous êtes éloigné....

PTOLOMÉE.

Ne croyés plus me tromper par de vains discours. Assés & trop long-temps vous avés abusé de ma crédulité ; c'en est fait, je ne vous regarde plus qu'avec horreur & avec mépris.

IDALIE.

Non, je n'y puis plus résister, vous me forcés à parler. Aussi-bien je vois que les raisons que j'avois de me taire, ne subsistent plus, & ma malheureuse destinée a rendu inutile un mystere qui m'a tant coûté. Vous allés apprendre...

PTOLOMÉE.

Et bien, quoi ? Allés-vous encore par de nouveaux artifices....

IDALIE.

Non, Seigneur, vous allés apprendre mon innocence, & quelque chose de plus. Mais promettés-moi, Seigneur, que si après que j'aurai parlé, il arrivoit encore, quoiqu'il y ait peu d'apparence, que je pusse exécuter le dessein que je vous découvrirai, vous m'en laissez-

rés la liberté, comme si je ne vous avois rien dit.

PTOLOMEE.

Parlés, je vous le promets.

IDALIE.

Trouvés bon, Seigneur, que je vous demande encore plus de sûreté ; je fai l'importance de ce que je vous demande. Daignés me jurer par tous les Dieux, qu'après avoir appris mon secret, vous ne m'en laisserez pas moins maîtresse de ma conduite.

PTOLOMÉE.

J'y consens, j'en jure tous les Dieux que l'Egypte adore. Parlés promptement.

IDALIE.

Sachés donc, Seigneur, que cette coupable Idalie qui a si mal répondu à toutes vos bontés. Elle...

SCENE

SCÈNE SIXIÈME.

PTOLOMÉE, IDALIE,
THEAGÈNE, ATTIDE.

THEAGÈNE.

Seigneur, un Hérault arrive de la part d'Agathocle, qui vous mande que si vous lui voulés bien rendre Idalie, il est prêt à mettre les armes bas, & à rentrer dans le devoir; mais que si vous persistés à la retenir, il soutiendra son droit.

IDALIE.

Ah! Seigneur, prenés le parti qu'Agathocle vous présente.

PTOLOMÉE.

Achevés ce que vous commenciés à me dire. Je prendrai ensuite ma résolution.

IDALIE.

Non, Seigneur, je n'ai plus rien à

Tome VII.

G

dire, renvoyés-moi vers Agathocle:

P T O L O M É E.

Qu'est donc devenu cet important secret que vous m'alliés réveler?

I D A L I E.

Je vous en conjure à genoux, Seigneur, souffrés que j'aïlle terminer tant de maux, & prévenir ceux qui peuvent encore naître. C'est pour vos intérêts que je suis prosternée à vos pieds.

P T O L O M É E.

Perfide, tu me joueras donc sans cesse? Tu voulois parler, & si-tôt que tu vois quelque jour à rejoindre ton cher Agathocle, ce secret qui alloit éclater devient impénétrable? Je ne daigne plus te faire de reproches, je t'abandonne à toi-même.

I D A L I E.

Je me reconnois digne de vos mépris, Seigneur, je les mérite; mais tirés-en vous-même quelque profit. Ne vous obstinés pas à allumer une guerre

TRAGÉDIE. 77

civile pour la méprisable Idalie, renvoyés-la vers Agathocle.

PTOLOMÉE.

Non, je ne vous y renvoyerais pas ;
mais ne vous flattés pas que je fasse la
guerre pour vous, je la fais pour ven-
ger l'honneur de mon Diadème.

SCÈNE SEPTIÈME.

PTOLOMÉE, IDALIE,
EUMÈNE, THEAGÈNE,
ATTIDE.

EUMÈNE.

Seigneur, le parti d'Agathocle grossit de moment en moment ; si nous devons l'attaquer dans le Phare, il n'y a point de temps à perdre, vos fidèles Sujets sont prêts.

IDALIE.

Encore une fois, Seigneur. . . .

G ij

IDALIE;
PTOLOMÉE.

Je ne vous écoute plus. Allons, Eumene, allons punir un perfide.

IDALIE.

Ciel ! quelles horreurs ! quel désespoir !



ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PTOLOMÉE, EUMÈNE.

PTOLOMÉE.

PUISQUE tous les ordres sont donnés pour demain, & qu'il ne reste aucun soin auquel nous n'ayons satisfait, retirons-nous ici, cher Eumène. Laissons les autres s'abandonner au repos de la nuit, il n'est pas fait pour nous dans la triste situation où nous sommes; trop de pensées différentes m'occupent, & j'ai besoin de toi. Quelle honte, cher Eumène, que ma première entreprise ait si peu réussi! Nous avons été repoussés de devant la Tour, & jusqu'ici c'est Agathocle qui triomphe.

EUMÈNE.

Ce que vous appellés une honte,

G iij

Seigneur, sera pour vous une gloire immortelle. Malgré le nombre des rebelles fort supérieur, vous avés fait des actions d'une valeur si héroïque.....

P T O L O M E E.

Il ne te convient pas de me flatter, Eumene, & il n'en est pas temps ; je suis vaincu.

E U M E N E.

Seigneur, un poste tel que le Phare ne s'emporte pas en une première attaque ; & pour en avoir été repoussé une fois...

P T O L O M E E.

Ah ! j'en conviens, aussi j'en suis affligé, mais non pas abattu. Au contraire, je sens mon courage d'autant plus animé, que j'ai à réparer la honte d'aujourd'hui, que l'insolence & la rebellion victorieuses m'irritent, & qu'il faut leur arracher un avantage qui ne leur est pas dû. J'attens avec impatience que le soleil reparoisse, & que je puisse me revoir au pied de cette Tour d'où j'ai été repoussé.

E U M E N E.

La guerre avec Agathocle peut être

TRAGÉDIE. 81

longue ; & si dans toutes les occasions vous ménagés aussi peu votre vie , que je crains que vous ne fassiez triompher Agathocle ! Lui-même il ne s'expose pas tant.

PTOLOMÉE.

Il est Roi , & moi je veux l'être ; il faut que je m'en montre digne ; & enfin il vaut mieux que je meure en faisant de légitimes efforts pour régner , que si j'eusse vécu en consentant lâchement à ne régner pas.

EUMÈNE.

De si nobles sentimens

PTOLOMÉE.

Hélas ! Eumene , s'ils sont nobles , il y en a d'autres bien foibles & bien peu glorieux dans le fond de mon cœur. Je ne me détache point d'Idalie. Dans ce temps où il faut combattre pour mon Trône , où je le vois ébranlé , & peut-être prêt à cheoir , Idalie est toujours présente à mon esprit. Je suis vivement irrité contre elle , & je ne veux jamais la revoir ; non , je ne veux la revoir de ma vie ; mais ce qui m'irrite le plus ne

me guérit pas. Ses artifices, ses trahisons, tout m'est inutile. Croiras-tu ce que je te vais avouer? Je la convains de ces artifices, je la surprends dans ces trahisons; & cependant mon cœur me dit quelquefois qu'elle en est incapable. Il ne me fournit aucune raison qui la justifie; il sait que tout est contre elle, & il ne laisse pas de me la vouloir justifier sans aucune raison. Ce caractère de vertu que tu fais que je sentoie en elle, & qui me touchoit tant, peu s'en faut que je ne l'y sente encore au milieu de ses artifices. Quelles illusions de mon amour, & que je la dois haïr de m'avoir jetté dans un si honteux aveuglement!

SCENE SECONDE.

PTOLOMÉE, EUMENE,
THEAGENE.

THEAGENE.

IDalie demande, Seigneur, si vous voulés bien lui permettre de venir vous parler.

TRAGÉDIE. 83

PTOLOMÉE.

Idalie ! Ah ! qu'elle entre. Mais non, je ne veux point la voir. Qu'auroit-elle à me dire ?

THEAGÈNE.

Elle demande cette grâce, Seigneur, avec la dernière instance.

PTOLOMÉE.

Eumène, je ne puis m'en dispenser. Qu'elle entre.

SCÈNE TROISIÈME.

PTOLOMÉE, IDALIE,
EUMÈNE, ATTIDE.

IDALIE.

Vous avés bien de la peine, Seigneur, à vous résoudre à me voir.

PTOLOMÉE.

J'aurois dû ne vous voir jamais. Et

que venés-vous faire ici ? Venés-vous jouir de l'agréable spectacle de me voir vaincu, & peut-être prêt à perdre ma Couronne ? Venés-vous, cruelle, goûter la douceur de m'avoir précipité dans les malheurs les plus affreux ?

I D A L I E.

Seigneur, la fortune n'a pas secondé aujourd'hui la justice de votre entreprise, ni les prodiges de valeur que vous avés faits ; je vous vois trahi, abandonné : c'est ce moment que je choisis, Seigneur, pour vous apprendre enfin que je vous aime avec toute la tendresse dont un cœur est capable.

P T O L O M E E.

Qu'entens-je ? Et que pourroit penser....

I D A L I E.

Daignés m'écouter, Seigneur. Dès que vous eutes touché mon cœur par votre amour, & encore plus par vos vertus, je ne m'attachai qu'à vous le dissimuler, de peur d'aigrir contre vous Agathocle, dont je connoissois & le pouvoir & les mauvaises intentions.

Jeus la foiblesse de ne pas vous demander assés tôt à partir ; je laissai fortifier & votre amour & celui d'Agathocle, voilà tout mon crime ; mais l'amour me retenoit dans un lieu où vous étiez. Lorsqu'enfin je fus trop frappée des malheurs que pouvoit produire cette rivalité, & que je vous demandai à retourner en Sicile, les Dieux savent quelle violence je me faisois en me résolvant à ne plus vous voir ; mais du moins j'aurois passé le reste de ma vie à penser à vous, à pleurer votre absence, & avec le seul plaisir de ne point nuire à votre repos ni à celui de votre Etat. Quand vous me laissâtes la liberté de partir, Agathocle me lascia assés entendre, & j'appris encore d'ailleurs que si je partoais & ne l'épousois pas, la rupture étoit infaillible entre vous & lui, qu'il se révolteroit ; qu'enfin vous étiez en péril. J'ai pour lui toute l'horreur qu'il mérite, & je me résolus à l'épouser pour prévenir des maux si terribles, & pour être toujours en état de retenir dans le devoir ce dangereux Ministre toujours prêt à en sortir. Heureuse si j'avois pû du moins tirer ce fruit du fatal amour qu'il a pour moi ! Théa-

gene qui ignoroit lui-même ce qui se passoit dans mon cœur , crut que je faisois pour lui ce que je ne faisois que pour vous , & j'étois obligée à le laisser malgré moi dans cette erreur. Voilà ce secret que je cachois avec tant de soin , & qu'il m'étoit si important de bien cacher ; car si vous l'eussiez pû découvrir , votre amour se fût opposé à vos intérêts , & je n'eusse plus été en état de rien faire pour vous. Hélas ! tous les maux que j'ai voulu prévenir sont arrivés ; je n'ai plus rien à cacher , & ce même secret que je renfermois si étroitement dans mon cœur , je viens vous l'apprendre lorsque vous ne le voulés plus savoir ; & il est maintenant de l'intérêt de ma gloire qu'il devienne public.

P T O L O M É E .

Charmante Idalie , laissés-moi mourir de joie à vos genoux. Par quels transports puis-je jamais vous marquer tout ce que je sens ? Quoi , vous vous sacrifiés pour moi ? Et comment reconnoître dignement un si cruel sacrifice ?

I D A L I E .

Ce n'est pas ce qui m'a le plus coûté ;

je vous le devois puisque je vous aime.
 Ce qui m'a coûté, ç'a été de vous ca-
 cher ce que je sentoís pour vous ; ce
 qui m'a coûté, ç'a été de voir couler
 vos larmes, & de retenir les miennes ;
 de renoncer à avoir auprès de vous le
 mérite d'une action produite par un si
 tendre amour ; de perdre votre recon-
 noissance dont j'eusse pû me flatter, &
 qui m'eût payée de tout ; de vous jurer
 que j'étois indifférente, lorsque mon
 cœur suffisoit à peine à toute ma ten-
 dresse pour vous ; de soutenir vos re-
 proches, lorsque ma conduite vous fai-
 soit croire que je vous trompois, &
 que j'aimois Agathocle ; enfin, de voir
 celui que j'adorois prendre pour moi
 un mépris bien fondé. Je vous sacri-
 fis tout le bonheur de ma vie avec
 bien moins de peine, que l'opinion
 que j'ose dire que vous devés avoir de
 moi.

PTOLOMÉE.

Oui, je l'avoue, je ne suis pas digne
 de vivre, après les emportemens que
 je vous ai laissé voir. Ah ! Ciel ! pour
 prix de la plus héroïque générosité
 qui fut jamais, Idalie, l'aimable Ida-

lie ne reçoit que des outrages !

I D A L I E.

Je ne m'en plains pas , Seigneur , ils me prouvoient votre amour ; mais ils mettoient le mien à une difficile épreuve. Et concevés-vous bien , Seigneur , jusqu'à quel point il falloit vous aimer pour vouloir suivre Agathocle dans la Tour , & pour vous en demander la liberté au hasard de vous faire croire que j'aimois cet infâme rebelle ? Je craignois quelquefois que la bisarrerie apparente de ma conduite , mon antipathie visible pour Agathocle , la conformité que je me flatte qui est entre votre cœur & le mien , ne vous fît deviner mon secret ; quelquefois aussi j'en avois envie malgré moi.

P T O L O M É E.

Ce qui m'a empêché de deviner que je fusse aimé , c'est que je l'étois trop. Peut-on croire qu'il y ait un amour si parfait & si noble , & est-il permis à un mortel de s'en croire l'objet ? Quand je vous demandois votre cœur avec des empressements si passionnés , je savois bien que je vous demandois le plus

TRAGÉDIE. 89

grand bien du monde : mais que j'étois encore éloigné de le croire aussi précieux qu'il l'est ! Non , je ne puis jamais l'acheter assés ; j'accepte tous mes malheurs avec joie , puisqu'ils sont des suites de mon amour , & j'aurois trop de honte de ne rien souffrir pour vous , après tout ce que vous avés souffert pour moi.

IDALIE.

Ah ! c'est-là ce qui me désespere , je suis coupable de tout ce que vous souffrés. Que n'ai-je achevé mon triste sacrifice ? Que n'ai-je épousé Agathocle ? J'aurois eu le plaisir de faire à mes dépens le bonheur , ou du moins le repos de ce que j'aime , & j'ai la douleur mortelle d'en faire tous les malheurs.

PTOLOMÉE.

Au contraire , belle Idalie , vous mettés ma destinée au-dessus de tous les événemens. Si je dompte les rebelles , c'est vous qui me faites Roi ; si je péris , je ne puis mourir que le plus heureux de tous les hommes.

IDALIE.

Je me flatte , Seigneur , qu'après ce

que j'ai fait, vous me croyés assés d'amour pour vous , & assés de courage pour ne vous pas survivre un instant. Mourons , s'il le faut , & ensevelissons-nous sous les ruines de ce Palais ; je n'aurai point de regret à la vie, je n'y ai plus rien à faire, vous savés que je vous aime.

SCENE QUATRIÈME.

PTOLOMÉE, IDALIE,
THEAGENE, ATTIDE,
EUMENE.

THEAGENE.

SEigneur , le détestable Agathocle n'est pas content d'avoir osé vous résister dans le Phare , il vient à la faveur de l'obscurité de la nuit vous attaquer jusque dans ce Palais.

I D A L I E.

Justes Dieux !

P T O L O M E E.

Allons Théagene , allons Eumene ,
nous

nous triompherons , ma fortune est changée. Adieu, Madame, vous m'avez rendu invincible.

SCENE CINQUIÈME.

IDALIE, ATTIDE.

ATTIDE.

M Adame , voilà donc enfin ce grand secret découvert. Je ne me plains plus de la réserve dont vous avés usé avec moi ; j'avoue que le sujet en étoit digne , & enfin je ne puis plus que vous admirer. Quelle doit être aussi l'admiration du Roi , & combien doit-elle fortifier son amour ! Une semblable conduite vaincroit l'aversion la plus violente : à quel point augmentera-t-elle une vive tendresse ?

IDALIE.

Attide, il vient de partir, il va s'exposer à cent périls ; peut-être un nouveau desir de gloire , & l'envie de se remontrer à mes yeux vainqueur, le

rendra-t-elle plus audacieux. Il voudra répondre par de plus brillans exploits à l'aveu que je viens de lui faire. Hélas ! se pourroit-il que de cette manière encore je contribuasse à sa perte ? Agathocle n'est point venu attaquer le Palais sans de nombreuses troupes ; on n'entreprend point de semblables crimes sur de legeres apparences de succès ; tout s'accorde à me porter dans l'ame une mortelle frayeur.

A T T I D E.

Madame, une puissance légitime est bien forte contre la rebellion ; des Peuples armés contre leur Souverain ont peine à en soutenir la vûe : il y a des Dieux, & je ne puis douter que votre vertu & tout ce que vous venés de faire ne les engage puissamment à vous secourir.

I D A L I E.

Hélas ! combien de fois le plus juste parti a-t-il succombé ? Je t'avouerai pourtant qu'au milieu de l'horrible agitation où je suis, j'espere aussi-bien que toi. Dans ces cruels momens je ne laisse pas de me sentir soulagée d'avoir dit

TRAGÉDIE. 93

au Roi qu'il est aimé; cet horrible poids ne m'accable plus; & délivrée de ce mal insupportable, j'en ai plus de disposition à croire que mes autres maux vont finir. Quelles foibles espérances! Hélas! peut-être qu'à l'instant que je parle, un trait ennemi.....

ATTIDE.

Ah! Madame, éloignés une si funeste idée. Pourquoi vous faire sans nécessité de si cruels tourmens?

IDALIE.

Ce n'est que la fin d'une si précieuse vie que je crains; car pour ce qui me regarde, ma chere Attide, croi-moi, je saurai rendre ma douleur assés courte. J'étois bien plus à plaindre quand je me devois au long supplice de vivre pour Agathocle.

SCENE DERNIERE.

IDALIE, EUMENE,
ATTIDE.

EUMENE.

M Adame, nous triomphons. Le Roi, quoiqu'avec des forces inférieures, n'a pas seulement repoussé les rebelles, il a percé de sa propre main le cœur du coupable Agathocle; il a paru plus qu'un homme. Un juste effroi s'est emparé des mutins; ils fuient tous, & cherchent des asiles qui les garantissent d'une punition trop légitime.

IDALIE.

Eumene, quel bonheur!... Quoi, Eumene.... Non, je ne puis parler.

EUMENE.

Le Roi va venir près de vous.

IDALIE.

Ah! ne l'attendons pas, chere Eumene, allons au devant du Vainqueur.

MACATE,
COMÉDIE.

SUJET DE MACATE.

PHLEGON, affranchi de l'Empereur Adrien, a fait en Grec un Livre intitulé des Choses étonnantes. C'est un Recueil de différens faits distribués en autant d'articles différens.

Au premier de ces articles qui est assés étendu, il manque le commencement ; mais cela ne cause aucune incertitude ni aucune obscurité dans l'Histoire. J'en donne ici non une traduction littérale qui auroit été, trop longue, mais un extrait, où j'ose assurer que rien d'important ne sera omis.

Une vieille Nourrice alla regarder de nuit dans l'appartement des Hôtes. Elle y vit, à la lumière d'une lampe, Philinnion avec Macate, Etranger qui logeoit là par le droit d'hospitalité. La Nourrice fut extrêmement effrayée ; car Philinnion, qui étoit la fille de cette maison-là, étoit morte & enterrée depuis près de six mois. La vieille, toute hors d'elle, alla remplir la maison de ses cris. La mere de Philinnion n'en voulut d'abord rien croire, & ne se résolut qu'un peu tard à s'aller éclaircir sur les lieux. Quand elle y arriva, il s'étoit fait quelque change-

ment dans la Scène ; les deux Personnages étoient plus tranquilles que la Nourrice ne les avoit vûs , & la mere ne vit que quelque legere apparence de la figure & de l'habillement de sa fille : elle remit l'entier éclaircissement à la nuit suivante ; mais elle manqua Philinnion , qui étoit venue , & déjà repar- tie ; du moins cela fut réparé par Macate lui-même , qui vivement pressé avoua tout. Philinnion se déroboit à ses parens pour venir le trouver la nuit ; ils mangeoient , ils bu- voient ensemble ; il lui avoit donné un anneau de fer & une coupe dorée ; il en avoit reçu une bague d'or & un mouchoir de cou qu'il montra ; enfin , après tout ce qu'il avoit vû , il ne lui étoit pas possible de la croire morte. A ce discours la mere se désespéroit , & étoit prête à expirer elle-même. Pour la calmer en quelque sorte , Macate lui promit que si sa fille revenoit encore , elle & son mari en se- roient avertis dans le moment ; ce qui fut exé- cuté la nuit suivante. Quand Philinnion vit arriver dans la chambre de Macate son pere & sa mere surpris & effrayés au dernier point de l'y trouver , elle leur dit : Vous êtes bien cruels de me troubler dans l'usage que je faisois de la permission que les Dieux m'avoient donnée de venir ici passer trois nuits avec cet Hôte , sans y faire

aucun désordre. Vous vous repentirés de votre curiosité. Je retourne au lieu qui m'a été marqué. *A* ces mots elle fut véritablement morte, & il n'y eut plus qu'un cadavre étendu sur le lit de *Macate*. Il est aisé d'imaginer quel trouble s'empara aussitôt de toute la maison, & avec quelle rapidité il se communiqua à toute la *Ville*. On alla ouvrir un caveau où étoient tous les morts de la famille de *Philinnion* : ils s'y trouverent tous dans l'état où ils devoient être, il n'y manquoit que *Philinnion* qui étoit sur le lit de *Macate* ; mais en sa place étoient les présens qu'elle avoit reçus de lui. Un si terrible prodige demandoit des expiations extraordinaires, & ce fut là que l'habileté d'un célèbre *Augure* & *Devin* brilla beaucoup ; mais tout cela n'appartient presque plus à la petite *Comédie* dont il s'agit.

Je ne puis cependant m'empêcher de remarquer que cette *Relation* est faite par quelqu'un qui y parle en première personne, & comme témoin oculaire ; le commencement y manque par malheur, & si nous l'avions, nous saurions qui est celui qui parle, ou du moins à qui il s'adresse.

Il dit dans un endroit, qu'on lui vint annoncer le prodige, qu'il craignit que le *Peuple* qui s'attroupoit ne fît quelque désordre, & qu'il

qu'il le contint ; c'étoit donc un homme de grande autorité dans la Ville, quelque premier Magistrat. Il finit par dire en propres termes : Si vous jugés à propos d'en informer l'Empereur , mandés-le-moi , afin que je vous envoie quelques-uns de ceux qui ont examiné de plus près les particularités du fait.

Voilà un homme en quelque dignité certainement qui écrit à son Supérieur , qui ne craint pas de lui paroître bien persuadé , ni d'être cité comme tel à l'Empereur même.





NOMS DES PERSONNAGES.

DEMONSTRATE, Citoyen d'Hypate,
Ville de Theffalie.

SELENE, Fille de Demostrate.

MIRTALE, Nièce de Demostrate.

MACATE, Hôte de Demostrate.

ORONTE, jeune Citoyen d'Hypate.

PHORMION, Esclave de Macate.

CEPHISE, Esclave de Mirtale.

*La Scène est à Hypate, sous l'Empire
d'Adrien.*



MACATE, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
PHORMION, CEPHISE.

CEPHISE.



PHORMION, il me semble
que pour le peu de temps qu'il
y a que nous nous connois-
sons, je n'en use pas mal avec
toi ; je te viens trouver jusque dans
l'appartement de ton Maître pour jouir
de ta conversation, qui n'en vaut peut-
être pas trop la peine.

I ij

Ma belle Cephise, tu fais une bonne action, il ne faut point t'en repentir. Jupiter l'Hospitalier veut qu'on ait soin des Etrangers, comme mon Maître & moi, & qu'on fasse de son mieux pour les bien traiter : il doit y avoir aussi, si je ne me trompe, une Vénus Hospitaliere, & je serois bien aise qu'elle m'eût recommandé à toi ; elle doit même l'avoir fait ; car dans le moment que je te vis il y a cinq ou six jours, ton minois me fit une certaine impression, qui n'a fait que croître & embellir. Avoue que tu t'en es bien apperçue.

C E P H I S E .

J'en ai eu, si tu veux, quelque léger soupçon ; mais je t'avoue aussi que je n'en ai pas été fort enflée de gloire. Est-ce un si grand honneur que de te plaire ?

P H O R M I O N .

Comment donc ! Nous revenons vainqueurs des jeux Olympiques, où nous avons eu le prix de la course des Chariots ; on nous fait de grands honneurs

C O M E D I E. 103

dans toutes les Villes où nous passons ;
on nous.

C E P H I S E.

Que tu es ridicule avec ton *Nous* !
C'est ton Maître Macate qui a eu le
prix ; ce n'est pas toi , qui n'es que
son Esclave favori.

P H O R M I O N.

Tu n'entens pas ces matières-là , ma
pauvre Cephise. Tu dirois de même
que la gloire du prix appartient aux
chevaux de mon Maître , & non pas
à lui ; mais apprends que cette gloire-
là rejaillit des chevaux sur mon Maî-
tre , & de mon Maître sur moi.

C E P H I S E.

Voilà bien des ricochets qu'elle fait
pour arriver à toi. Mais n'importe , je
veux bien te prendre pour un vain-
queur des jeux Olympiques. Et bien ,
grand & illustre Phormion , dis-moi
un peu quel homme c'est que ton Maî-
tre , qui a gagné le prix avec toi.

P H O R M I O N.

C'est un garçon bien fait , comme
I iij

tu as vû, fort brave , fort adroit à tous les exercices , témoins nos jeux Olympiques, fort galant homme , & tu peux t'en fier à moi ; car comme j'ai pour toi ce que tu fais , je te parle en confiance ; & s'il avoit quelque vice considérable , il y a long-temps que je le saurois , & je te le dirois de bonne foi.

C E P H I S E.

Et que vient-il faire ici ?

P H O R M I O N.

Rien ; il voyage pour son plaisir , & peut-être pour se faire voir à plus de gens après sa victoire des jeux Olympiques. Votre Ville d'Hypate méritoit bien qu'il y passât ; & comme Demostrate est l'ancien Hôte de sa famille , nous sommes venus loger chés lui , de même que Demostrate ou les siens auroient logé chés nous , s'ils étoient venus à Sicione , d'où nous sommes : cela est tout simple.

C E P H I S E.

Affurément.

P H O R M I O N.

Tout ce qui m'en fâche , c'est que

nous avons mal pris notre temps. Toute cette maison-ci est dans l'affliction, & on ne songe guère à nous divertir.

C E P H I S E.

Il est vrai que vous êtes arrivés justement deux jours après que Demostrate a perdu sa fille unique qu'il aimoit tendrement, & vous ne devés pas trouver étrange qu'il ne soit pas bien joyeux.

P H O R M I O N.

Je le comprends ; mais ce qui m'étonne, c'est que toute la maison est aussi affligée que lui. Tous les Esclaves pleurent cette Selene qui vient de mourir, presque aussi amèrement que Demostrate. Il falloit donc que ce fût une merveille que cette fille-là ?

C E P H I S E.

Ils le disent tous : pour moi je ne l'ai vûe que mourante ; car comme elle étoit tombée dans une maladie de langueur, Demostrate s'avisa peut-être quinze jours avant qu'elle mourût, de faire venir ici Mirtale sa nièce, afin qu'elle tâchât de divertir la malade. Mirtale y fit de son mieux, à ce que je

crois , & ne fit rien. Je vis Selene languissante , & pourtant fort belle ; certainement c'est grand dommage.

P H O R M I O N .

Et bien , Demostrate qui est vieux , & n'a point de femme , ne sauroit mieux faire que d'épouser Mirtale ta Maîtresse ; & je crois que vous comptés bien de vous établir toutes deux dans cette maison-ci , qui est bonne & bien étoffée.

C E P H I S E .

Nous verrons.

P H O R M I O N .

Je vais te confier un grand dessein que je forme. Je m'apperçois que mon Maître a assés d'inclination pour Mirtale ; elle est jolie , avenante ; elle est la seule qui le réjouisse un peu dans ce lugubre séjour , quoiqu'elle n'ose le faire qu'avec beaucoup de précaution , à cause de la tristesse dominante ; il la voit avec plaisir , il la cherche : s'il l'épousoit , au lieu de continuer à courir par le monde , cela ne feroit-il pas bien ?

CEPHISE.

Pas trop mal.

PHORMION.

Tu conçois bien d'où me vient ce projet. Je voudrois t'avoir , ma chere Cephise , car tu me plais beaucoup ; je dis beaucoup , & par ce moyen-là mon affaire seroit faite ; je t'épouserois aussi , n'est-il pas vrai ?

CEPHISE.

Nous en parlerions après cela.

PHORMION.

Oh ! non , non. Si tu ne me promets de m'épouser , point de Macate pour Mirtale ; en donnant , donnant. Mais à propos , voici une difficulté. N'y a-t-il pas un Oronte qui en veut à Mirtale ?

CEPHISE.

Oui , mais je t'assure que Mirtale n'en veut point à Oronte. Il est amoureux d'elle comme un fou , mais il n'est qu'amoureux ; il n'est point aimable , nul agrément dans l'esprit , nulle ga-

108 M A C A T E,
lanterie, de la dureté, de la férocité;
bref, il ne nous plaît point.

P H O R M I O N.

Et moi je te plais donc ?

C E P H I S E.

Voilà une belle conséquence.

P H O R M I O N.

Oui, car je suis tout le contraire
d'Oronte.

C E P H I S E.

C'est-à-dire, guère amoureux.

P H O R M I O N.

Oh ! que tu as l'esprit mal fait ! Je
suis très-amoureux, entends-tu ? Et tu
le verras par les soins que je vais me
donner pour le grand projet. Mais j'en-
tens du bruit ; c'est mon Maître qui
rentre.

SCENE SECONDE.MACATE, PHORMION,
CEPHISE.

MACATE.

CEphise, je suis bien aise de te trouver ici ; je viens de voir ton aimable Maîtresse, dont je suis charmé.

CEPHISE.

Monfieur, je fuis ravie qu'elle fe foit trouvée dans la maifon de Demoftrate, pour vous en faire les honneurs mieux que Demoftrate ne les pouvoit faire lui-même dans l'état où il eft. Je fuis perfuadée qu'il en fera bon gré à fa nièce, & je la vais affurer qu'elle lui a bien fait fa cour.

SCENE TROISIÈME.**MACATE, PHORMION.****PHORMION.**

S Eigneur, vous voilà donc amant de Mirtale? Vous ne pouviés jamais mieux faire. J'ai une bonne nouvelle à vous donner, & qui va vous transporter de joie. Oronte, qui assiége Mirtale depuis long-temps, & qui en perd l'esprit, ne lui plaît point du tout. J'ai tiré adroitement ce secret de Cephise, avec qui, sans vanité, je ne suis point trop mal. Je veille sans cesse à vos intérêts, comme vous voyés. Qu'avez-vous donc? Vous recevés ma bonne nouvelle bien froidement.

MACATE.

Je t'avoue qu'elle ne me touche en aucune maniere.

PHORMION.

Comment! le malheur d'un Rival n'est-il pas votre bonheur?

COMEDIE. III

MACATE.

Oronte n'est point mon Rival.

PHORMION.

Il n'est point amoureux de Mirtale ?
Il est bien certain qu'il l'est.

MACATE.

Oui , mais c'est moi qui ne le suis
point.

PHORMION.

Et que diable êtes-vous donc ? Car
à la fin vous me mettez en colere ; je
vous en demande pardon.

MACATE.

Mirtale est aimable de sa figure ; sa
conversation est vive & amusante ; je me
plais avec elle ; je lui dis volontiers des
choses obligeantes, des galanteries.

PHORMION.

Et bien, c'est être amoureux que tout
cela.

MACATE.

Oh ! que non. Sa figure me paroît

aimable sans me transporter ; sa conversation m'amuse sans me causer d'émotion : je suis bien aise de la voir ; mais si j'en manque l'occasion , je remets sans peine à une autre fois ; je lui dis des galanteries qui ne sont que des agrémens de conversation , des choses flatteuses qui , quoique vraies pour la plus grande partie , n'ont pourtant d'autre dessein que de lui prouver que je puis avoir un peu d'esprit : je voudrois lui paroître aimable , mais sans aucun desir sérieux d'en être aimé.

P H O R M I O N.

Tout cela est subtil. Il y a donc bien de la façon à être amoureux ? Je ne croyois pas qu'il y en eût la moitié tant.

M A C A T E.

Il y en a tant , que je ne l'ai jamais été. Tu m'as vû vivre comme les gens de mon âge , être dans des commerces de femmes , prendre les plaisirs de l'amour ; mais je n'ai point eu d'amour.

P H O R M I O N.

Vous en avés bien pris le meilleur ; puisque vous en avés pris les plaisirs.

COMEDIE. 113

A quoi diable serviroit le reste ?

MACATE.

Il serviroit à me remplir le cœur , à me ravir , à m'élever au-dessus de moi-même. Je me sens un vuide dans l'ame qui commence à m'être insupportable. Il me manque d'aimer.

PHORMION.

J'ai oui dire qu'en certaines occasions il faut un peu s'aider : aidés - vous , Seigneur ; courage , & vous deviendrés amoureux de Mirtale.

MACATE.

Je ne le ferois pas d'assés bonne foi. Crois-tu que dans une maison où je suis reçu à la faveur des droits de l'hospitalité , je voulusse devenir le héros d'une aventure désagréable pour Mirtale & pour son oncle ? Je ne suis pas assés vain pour croire qu'il ne tînt qu'à moi d'engager Mirtale dans une passion plus sérieuse que la mienne ; mais quand j'en serois le maître , je ne le ferois pas , & je serois bien fâché de lui faire croire que j'eusse pour elle des sentimens d'une certaine nature.

MACATE;
PHORMION.

(*bas.*) O mon grand projet, que deviens-tu ? (*haut.*) J'entens que l'on vient ici. C'est Demostrate.

SCENE QUATRIÈME.

MACATE, DEMOSTRATE,
PHORMION.

DEMOSTRATE.

JE viens, Monsieur, vous renouveler encore les excuses de la mauvaise réception que je vous fais. Il me semble que je ne vous ai point assez prié de me la pardonner ; mais en vérité je suis plongé dans une douleur que le temps ne fait qu'aigrir. Je crois ne pouvoir mieux faire mon devoir envers vous qu'en vous la cachant , & en me déroband moi-même à votre vûe. Je vous ferois insupportable. Vous êtes le maître chés moi ; j'ai chargé ma nièce de vous en faire les honneurs ; après cela

cela je ne puis que pleurer & me désespérer.

MACATE.

Ah! Monsieur, je fais combien votre douleur est juste. Je ne vous dirai pas que je la sents comme vous; mais je la conçois si bien, que c'est presque la sentir. Au lieu que vous voudriez songer à me divertir dans Hypate, si je pouvois servir à vous consoler, je me tiendrois trop heureux.

DEMONSTRATE.

Me consoler! Vous ne savez pas ce que j'ai perdu. Je pourrois soupçonner que l'amour paternel me séduit; mais informés-vous de ma fille à tous les Citoyens d'Hypate: les Esclaves ne sont pas ordinairement fort charmés de leurs Maîtres; tous les miens pleurent ma fille comme moi. Hélas! je l'avois menée à ces derniers jeux Olympiques où vous avez été vainqueur; elle vous y vit: ne la remarquâtes-vous pas?

MACATE.

Je vous avoue que non; j'étois trop occupé de ce qui m'y conduisoit; &

puis comment démêler quelqu'un dans une si horrible foule ? Il est vrai seulement que j'entendis dire qu'il étoit venu d'Hypate une jeune personne d'une rare beauté ; mais d'autres soins....

D E M O S T R A T E .

C'étoit elle sans doute , dont on vous parloit ; c'étoit elle , & elle est morte. Elle est morte , juste Ciel !

M A C A T E .

En vérité , vous me pénétrés l'ame par une si violente douleur.

D E M O S T R A T E .

Accordés-moi une grace. Elle avoit fait faire son portrait pour une de ses amies , je l'emprunterai ; je vous prie que je vous le fasse voir , vous jugerés si mon affliction est légitime.

M A C A T E .

Je vous proteste , Monsieur , que j'en suis bien persuadé.

D E M O S T R A T E .

Mais ne croyés pas que sa figure soit la seule cause de mes regrets. Le

caractère de son esprit & de son ame auroit embelli la figure la plus désagréable. Et tout le monde la regretteroit-il tant, si elle n'avoit été que belle?

M A C A T E.

Vous savés comme moi que la mort n'épargne rien ; mais du moins les Dieux vous laissent une consolation dans la personne de Mirtale.

DEMONSTRATE.

Ah ! Mirtale n'est pas Selene ; je ne prétens pas faire tort à Mirtale, elle a son mérite, ses agrémens, je les connois ; mais enfin je vous en parle à cœur ouvert ; Mirtale n'est pas Selene : & savés-vous encore une circonstance cruelle qui aggrave ma douleur ? Je me reproche en partie la mort de ma fille.

M A C A T E.

Seroit-il possible ? Vous me surprenez étrangement.

DEMONSTRATE.

Glaucias, le Gouverneur de la Province, & qui est fort bien à la Cour

d'Adrien, avoit pris pour elle une violente passion, & elle avoit pour lui une aversion invincible. Non-seulement c'étoit un établissement pour Selene plus avantageux que je ne pouvois jamais le souhaiter; mais il y avoit un péril extrême à le refuser; Glaucias pouvoit nous perdre. Je n'étois pas capable de faire violence à ma fille; mais je lui representois avec force toutes les raisons qui la devoient porter à ce mariage; elle eût voulu m'obéir, & elle ne pouvoit. Elle sentoit cependant qu'elle m'exposoit à une ruine totale; elle en tomba dans une mélancolie qui ne se termina que par sa mort. Malheureux pere! Ne valoit-il pas cent fois mieux que Glaucias exerçât sur toi sa plus cruelle vengeance? Selene vivroit, & tu ne serois pas à plaindre. Mais, Monsieur, je ne m'apperçois pas que je ne vous entretiens que de ma douleur; je vous en demande pardon: puissiez-vous n'en éprouver jamais de pareille. Adieu.

SCENE CINQUIÉME.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

JE gage qu'il vous a bien ennuyé
avec ses lamentations éternelles.

M A C A T E.

Point du tout. Je voudrois de tout
mon cœur pouvoir le soulager. Il fau-
droit être bien dur pour n'entrer pas
dans les sentimens de ce bon vieillard.
Mais voici la nuit qui vient, je ne for-
tirai plus ; allume - moi de la bougie ;
va-t-en, & ferme ma chambre ; je lirai
un peu, & me coucherai quand il me
plaira.

SCENE SIXIÉME.

M A C A T E , S E L E N E .

S E L E N E .

M Acate ?

M A C A T E .

Qui est-ce qui m'appelle ? Peut-il y
avoir ici quelqu'un ?

S E L E N E .

Macate ?

M A C A T E .

Ah ! quelle figure extraordinaire ,
toute blanche & voilée !

S E L E N E .

Macate , je fors du tombeau , pour
venir vous parler.

M A C A T E .

Oh ! oh ! Le stile est aussi extraordi-
naire que la figure ; c'est quelque pièce
qu'on me joue : comment êtes - vous
entrée ici, prétendue habitante du tom-
beau ?

S E L E N E.

J'y suis entrée comme il m'a plu.

M A C A T E.

Premierement, ne croyés pas me faire peur. Je ne tâte point de votre tombeau ; vous venés me jouer ici une apparition de l'Ombre de Selene pour vous moquer de moi ; mais par tous les Dieux vous ne vous en moquerés point. Vous êtes une personne bien vivante.

S E L E N E.

Non, je ne suis plus au nombre des vivans.

M A C A T E.

Oh bien, je vous y remettrai. Voyons un peu ce que cache ce grand voile.

S E L E N E.

Arrête, téméraire, tu en serois puni sur le champ.

M A C A T E.

Je vois que vous avés la plus belle taille du monde , & un son de voix fort aimable. J'en saurai davantage ;

il ne fera point dit que je sois sorti
comme un sot d'un tête-à-tête avec
une jolie Ombre.

S E L E N E .

Arrête , encore une fois , je ne suis
pas ce que tu penses.

M A C A T E .

Au nom des Dieux , finissons tout ce
vain badinage ; en venant ici , vous
vous êtes bien doutée qu'on ne vous
laisseroit pas toujours ce voile sur le
nés , & que si par hasard on n'étoit
pas mort de peur , on vous prouveroit
qu'on ne l'étoit pas. Abrégeons , s'il
vous plaît , ce prélude ennuyeux , &
venons à quelque chose de raisonnable.

S E L E N E .

Et bien , je vous épargnerai la peine
de lever mon voile ; voyés-moi....

M A C A T E .

Ah ! Ciel !

S E L E N E .

Qu'avés-vous , Macate ?

MACATE.

MACATE.

Je demeure interdit ; je n'ai jamais vû tant de beauté. Vous avés bien raison de ne point craindre l'audace ni la témérité d'un jeune homme ; je suis frappé d'un respect que je n'avois point encore senti. La présence d'une Divinité ne m'en inspireroit pas un plus grand.

SELENE.

J'en suis ravie, Macate. Me voilà en état de vous parler ; mais je ne parlerai point , que vous ne m'ayés promis pour un certain temps , qui sera court, une obéissance entiere & aveugle : me la promettés-vous ?

MACATE.

Je ne me sens pas seulement le maître d'un moment de réflexion pour en délibérer ; je vous promets tout , je ne suis né que pour vous obéir.

SELENE.

Ne me demandés point qui je suis , ni comment je suis ici. Mais vous, répondez-moi exactement à toutes les

124 M A C A T E,
questions que je vais vous faire. Etes-
vous amoureux?

M A C A T E.

Non.

S E L E N E.

Et Mirtale?

M A C A T E.

Non, je n'ai point d'amour pour elle;

S E L E N E.

Et n'en avés - vous jamais eu pour
personne?

M A C A T E.

Non, jamais rien qui méritât le nom
d'amour.

S E L E N E.

Adieu, Macate.

M A C A T E.

Quoi! vous me quittés si-tôt? Je ne
puis plus vivre sans vous voir.

S E L E N E.

Je reviendrai. Ne fuivés point mes
pas, demeurés-là, ne me regardés pas

seulement partir ; songés qu'il y va de tout à m'obéir fidèlement ; sur-tout ne parlés de ceci à qui que ce puisse être. J'ai peur qu'il ne fût inutile de comprendre dans cette défense votre Esclave favori ; mais voyés si vous êtes bien sûr de sa discrétion. Adieu , Macate , vous me reverrés. Adieu , demeurez-là , & ne tournés pas la tête.

SCENE SEPTIÉME.

M A C A T E.

DAns quel trouble je demeure !
 Qu'ai-je vû , que suis-je devenu ?
 Certainement ce n'est point une Om-
 bre qui vient de paroître ; ce n'est point
 non plus quelqu'un qui se joue de moi ;
 c'est la plus belle personne du monde ,
 qui a laissé dans mon cœur une agita-
 tion que je ne connoissois point. Ah !
 c'est donc là cet amour que je me plai-
 gnois de ne point ressentir ? Dieux ! quel
 désordre il jette dans une ame ! Car ce
 n'est point l'extraordinaire de l'aven-
 ture qui m'agite si vivement. Il n'y a

rien là d'effrayant , & je me flatte que je soutiendrois bien des choses qui le seroient davantage. Je ne le sens que trop ; les charmes que je viens de voir m'ont fait la plus profonde impression. Divine Inconnue , quand vous reverrai-je ? Hélas ! je ne me suis pas assés possédé pour l'en conjurer avec toute la passion qu'elle m'a inspirée. Elle ne m'a pas défendu de visiter cet appartement pour voir par où elle peut être entrée , & par où elle reviendra. Allons , & tâchons à découvrir quelque chose sur tout ceci : peut-être mon amour en tirera-t-il quelque avantage.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MIRTALE , CEPHISE.

CEPHISE.

M Adame , nos affaires vont bien. J'ai vû Phormion mon adorateur ; il a imaginé de lui-même ce que je voulois lui insinuer finement , d'arrêter son Maître ici en l'unissant à vous ; outre que par rapport à moi il a intérêt à ce projet , il l'exécutera d'autant mieux que c'est lui qui l'a pensé. De plus , il m'a bien dit que Macate vous trouve fort aimable.

MIRTALE.

Je le voudrois , Cephise ; car pour lui , il est tout-à-fait à mon gré.

CEPHISE.

Il y a bien plus. J'ai vû Macate lui-

L iij

même, qui m'a dit en propres termes qu'il fortoit d'avec vous, & qu'il étoit charmé de vous. En propres termes, Madame, cela est fort.

M I R T A L E.

Ma chere Cephise, tu me transportes de joie. Je veux pourtant éprouver encore la passion de Macate : elle n'en deviendra que plus forte. Que je serai heureuse de la voir augmenter chaque jour!

C E P H I S E.

Oronte s'appercevra de ce bonheur-là, & fera beau bruit.

M I R T A L E.

Oh! qu'il fasse, je ne m'en mets guère en peine, il ne m'a jamais plû; il est si brutal....

C E P H I S E.

Le voilà justement qui vient sur la louange que vous lui donnés.

SCENE SECONDE.

MIRTALE, ORONTE,
CEPHISE.

ORONTE.

M Adame, j'ai deux mots à vous dire. Il y a ici un petit Joven-
ceau d'Etranger qui vous fait les yeux
doux, qui vous dit des fadeurs ; &
vous, de votre côté, vous lui faites
des coquetteries. Savés-vous que tout
cela ne m'accommode point ?

MIRTALE.

Monseigneur, rien de tout cela n'est
vrai ; mais quand il le seroit, de quoi
vous mêlés-vous ? Quel droit avés-
vous de m'en venir faire des reproches
si insolens ?

ORONTE.

Le droit d'un homme qui vous aime
passionnément, qui a toujours songé à
unir sa destinée à la vôtre, & à qui

L iij

vous n'en avés pas ôté l'espérance.

M I R T A L E.

Et bien, je vous l'ôte, afin qu'il n'en soit plus parlé. Allés, & ne paroissés jamais devant mes yeux.

O R O N T E.

Non, non, cela ne se terminera pas ainsi. Je n'aurai pas perdu deux années entières de soins les plus assidus ; votre Macate ne m'en enleva pas le fruit par deux ou trois fleurettes qu'il vous aura débitées comme à cent autres, par deux ou trois œillades affectées & apprises par cœur. Je suis trop engagé dans l'affaire pour en sortir si peu à mon honneur.

M I R T A L E.

Et que ferés-vous ?

O R O N T E.

Ce que je ferai ? Vous le saurés, Madame, vous le saurés ; mais souvenés-vous que votre vainqueur des jeux Olympiques peut trouver à qui parler.

SCENE TROISIÉME.

MIRTALE, CEPHISE.

CEPHISE.

AH ! Madame , il me glace de
peur , il va tuer Macate.

MIRTALE.

J'ai peur aussi-bien que toi ; mais
Macate ne se laissera pas tuer si aisé-
ment ; il est bien aussi brave qu'Oronte.

CEPHISE.

Et bien , ils se tueront tous deux ;
& mon pauvre Phormion , que devien-
dra-t-il ?

MIRTALE.

Ceci n'est que trop sérieux. Que je
suis malheureuse ! J'ai souhaité d'être
aimée de Macate ; & à peine ai-je quel-
que espérance de l'être , que je le crois
en péril pour moi. T'avouerai-je ce-
pendant un sentiment qui me cause

malgré moi quelque plaisir ? La jalousie d'Oronte assurera Macate de mes dispositions pour lui ; rien n'enflamme davantage l'amour naissant , que la certitude d'être aimé. De plus , si l'on me dispute à Macate , je lui en deviendrai plus chère ; si je lui coûte quelque péril , je serai plus sûre de son cœur.

C E P H I S E .

Tout cela est bon ; mais un combat entre deux hommes ne vaut rien. C'est tout au moins un scandale fâcheux pour notre honneur. Il faut que vous adoucissiez Oronte ; cela vous fera bien aisé.

M I R T A L E .

Pas tant que tu penses.

C E P H I S E .

Il le faut ; & que Macate ne sache point qu'on a voulu se battre avec lui ; mais il vient.

SCENE QUATRIÈME.

MIRTALE, MACATE,
CEPHISE, PHORMION.

MIRTALE.

M Acate, n'avez-vous point rencontré Oronte qui sort d'ici?

MACATE.

Non, Madame.

MIRTALE.

Il vient de me quereller fort insollemment sur votre sujet ; il est jaloux de vous.

MACATE.

De moi ? Et où prend-il cette jalousie ?

MIRTALE.

Il croit que vous lui nuisez auprès de moi.

MACATE.

Hélas ! Madame, il n'y a personne

qui sache mieux que vous qu'il n'en est rien.

M I R T A L E.

Peut-être se fera-t-il apperçu de quelque préférence, de quelques distinctions : que sai-je moi ? Je ne voudrois pas assurer qu'il eût tout-à-fait tort.

M A C A T E.

Eh ! Madame, vous le pouvés sans scrupule. Vous savés bien que si vous avés eu quelques manieres obligeantes pour moi, c'est que vous étiez chargée de faire les honneurs de la maison de Demostrate ; & moi je sai bien que je n'ai dû vos politesses qu'à ma qualité d'Etranger.

M I R T A L E.

J'assurerais donc bien Oronte qu'il n'a nul sujet de vous craindre. Adieu, Monsieur. (*bas*) Je meurs de honte & de dépit.

SCENE CINQUIÈME.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

IL faut, Seigneur, que vous me permettiés de parler, aussi-bien je crois que vous me le défendriés inutilement, car je creve. Est-il possible que vous renvoyiés cette pauvre créature comme vous la renvoyés ? Elle enrage, & je viens de l'entendre qui en sortant d'avec vous murmuroit entre ses dents, je ne sai quoi, qui n'étoit assurément pas un discours de contentement. Est-il possible que vous ne voyiés pas qu'elle veut qu'Oronte ait sujet d'être jaloux de vous ? Oronte n'y songe peut-être pas ; & ce pourroit bien être elle qui l'auroit inventé pour vous faire parler & vous mettre un peu sur la voie ; mais cela n'en feroit que plus obligeant ; & vous, vous demeurés-là immobile comme un Dieu Terme ; vous ne répondés pas, ou ce

n'est que par monosyllabes. Et quels monosyllabes ? Des monosyllabes à faire perdre patience aux gens , à désespérer une pauvre jeune & jolie personne qui a de bonnes intentions pour vous. À présent même encore vous ne daignés pas me répondre , à moi qui ne vous parle point d'amour.

M A C A T E.

Que diable , Phormion , tu m'impatientes ; après ce que je t'ai confié , ne fais-tu pas bien la cause de mon procédé pour Mirtale ?

P H O R M I O N.

Bon ! Ce songe que vous avés fait cette nuit ?

M A C A T E.

Ce n'est rien moins qu'un songe ; & c'en est si peu un , que si tu manquois le moins du monde au secret , écoute , je te le répète , il y va de ta liberté ; je ne t'affranchirois jamais , & je te punirois bien sévèrement.

P H O R M I O N.

Oh ! ne craignés rien de ce côté-là ; mais je m'y ferois tuer , c'est un songe.

Vous n'aviés pas soupé, votre cerveau étoit creux. Le bon-homme Demostre ne vous avoit parlé que de la mort de sa fille, vous avoit noirci l'imagination d'idées lugubres; vous avés rêvé des Ombres qui sortent du tombeau: il ne faut pas être grand Philosophe pour voir que cela est dans l'ordre.

M A C A T E.

Tu es fou.

P H O R M I O N.

Et bien, si ce n'est pas un songe, voulés-vous bien que je vous dise ce que c'est?

M A C A T E.

Oui, dis.

P H O R M I O N.

C'est une Aventuriere qui avoit quelque dessein galant sur votre personne, & avec qui vous avés eu un procédé respectueux très-mal placé; & pour preuve de cela, prenés bien garde à ce que je vais vous prédire; elle ne revien-
dra pas.

M A C A T E.

Je ne la reverrois plus?

Non , vous ne la reverrés plus , elle a été attrapée.

M A C A T E.

Ah ! Phormion , je suis bien sûr que ce n'est pas une Aventuriere ; je l'ai vûe , les phisionomies ne sont point trompeuses à un certain point. La sienne annonce si fortement la modestie , la noblesse , la vertu , que tout cela est prouvé du premier coup d'œil. Vénus n'a pas plus de graces , ni Minerve plus d'air de dignité.

P H O R M I O N.

C'est un songe , j'y reviens.

M A C A T E.

Ni l'un ni l'autre , certainement.

P H O R M I O N.

Mais , Seigneur , comment voulés-vous que Vénus & Minerve , fondues en une seule personne , soient venues cette nuit trouver un jeune homme seul dans sa chambre , à moins que dans
ce

C O M E D I E. 139

ce composé Vénus ne l'ait furieusement emporté sur Minerve ?

M A C A T E.

Je ne le comprends pas, je te l'avoue ; mais compte sur ma parole que c'est la plus aimable personne du monde ; j'ai trouvé en elle tout ce qui manquoit aux autres femmes pour me donner véritablement de l'amour. Elles inspirent des desirs, & c'est le mieux qui leur puisse arriver ; aussi s'en contentent-elles ; mais celle-ci vous frappe d'un sentiment d'admiration plus profond , & même plus agréable que les desirs. Il ne les empêche pas de naître, mais il est toujours fort au-dessus.

P H O R M I O N.

Ces phrases-là me paroissent bien tournées ; mais il en faut venir au fait. La démarche de cette merveille nocturne est un peu hardie.

M A C A T E.

Je te dis encore une fois que je n'y comprends rien.

P H O R M I O N.

De plus , elle vous a tenu certains

Tome VII.

M

140 M A C A T E ,

discours qui , avec le respect que je vous dois , & à elle aussi , font un peu extravagans. Je fors du tombeau , je ne suis plus au nombre des vivans ; car vous la tenés pour vivante , n'est-ce pas ?

M A C A T E .

Sans doute. J'ai même été visiter l'appartement que Demostrate m'a donné chés lui , & que je n'avois pas examiné bien curieusement. Au-delà du petit cabinet qui est après ma chambre à coucher , il y a une assez longue galerie étroite & obscure , & au fond une porte dont je n'ai point la clef , & qui va je ne sais où. C'est par-là qu'on fera entré , certainement.

P H O R M I O N .

Eh ! que n'avez-vous demandé la clef de cette porte pour voir où elle va , & suivre la piste de la Vénus Minerve ?

M A C A T E .

Je n'ai garde , elle ne feroit pas revenue , & je lui aurois défobéi. Je meurs d'impatience de la revoir ; sa figure est

COMEDIE. 141

sans cesse présente à mes yeux, j'entends encore tous ses discours.

PHORMION.

Peu sensés & fort suspects.

MACATE.

Tais-toi , malheureux , respecte le plus tendre & le plus ardent amour du monde ; je reconnois à cet amour qu'elle m'inspire tout ce qu'elle est.

PHORMION.

A la bonne heure , Seigneur ; cependant il me semble que Mirtale , qui n'est pas si équivoque , auroit mieux valu.

MACATE.

Ne me parles plus de Mirtale , je ne la puis plus souffrir.

SCENE SIXIÉME.

DEMOSTRATE, MACATE,
PHORMION.

DEMOSTRATE.

M Onsieur, j'ai ce portrait de ma fille que vous avés bien voulu que je vous montrasse ; sa vûe vous justifiera mon excessive douleur : pour moi je ne l'ose presque pas regarder, je l'effacerois avec mes larmes ; tenés, voyés.

M A C A T E.

Ah ! Ciel ! juste Ciel !

DEMOSTRATE.

Pourquoi cés cris ? Pourquoi ce trouble ? Je ne m'attendois point que ce portrait vous fît un effet si extraordinaire : vous pâlisrés.

M A C A T E.

Je vous prie , que je le revoye encore. Ah ! je n'en puis plus.

SCENE SEPTIÉME.

DEMONSTRATE.

IL fuit , & me laisse dans un étonnement extrême : est-ce un mal soudain dont il a été attaqué ? Non, il n'y a nulle apparence ; c'est ce portrait qui l'a frappé d'un autre sentiment que l'admiration à laquelle je m'attendois. Quelle part ma fille pourroit-elle avoir à cela ? Je la connoissois trop pour appréhender rien de toute la conduite de sa vie. Hélas ! je n'ai que sa perte à pleurer : cependant je me sens je ne sais quelle inquiétude que je veux éclaircir. Allons retrouver Macate.



ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

DEMONSTRATE, PHORMION.

PHORMION.

S Eigneur, mon Maître vous supplie de vouloir bien attendre ici un moment ; il va venir. Il a été si troublé, qu'il a besoin d'un peu de temps pour se remettre.

DEMONSTRATE.

Mais je ne comprends pas pourquoi cela. Ne te l'a-t-il point dit ?

PHORMION.

Non, Seigneur, il ne m'a pas ouvert la bouche depuis qu'il est sorti si brusquement d'avec vous. Il s'est enfermé dans sa chambre, où il est encore, &

COMEDIE. 145

je ne lui ai parlé qu'au travers de la porte pour vous annoncer.

DEMONSTRATE.

Phormion , écoute-moi bien , je te prie. Macate a été frappé du portrait de ma fille , comme s'il l'eût connue , qu'il l'eût même aimée parfaitement , qu'il eût ignoré jusque-là qu'elle étoit ma fille , & qu'elle étoit morte. M'entends-tu bien ?

PHORMION.

Oui , Seigneur.

DEMONSTRATE.

Il se pourroit faire , quoique je ne le croye pourtant pas , qu'elle se fût dérobée de moi à ces jeux Olympiques ; qu'elle l'eût été trouver sans se faire connoître à lui ; qu'elle Mais non , je ne le crois pas ; cela ne ressemble nullement à ma chere fille , qui étoit la plus vertueuse personne du monde.

PHORMION.

Cela n'est pas vrai aussi ; il n'eût

aucune aventure de cette espèce aux jeux Olympiques.

DEMOSTRATE.

Et t'a-t-il dit toutes ses aventures?

PHORMION.

Oh ! oui. Je crois volontiers qu'il m'a plutôt dit plus que moins.

DEMOSTRATE.

Il étoit brillant à ces jeux. Que sai-je ? Une jeune tête peut tourner.

PHORMION.

Non, Seigneur, sûrement il n'en est rien ; mais voici Macate.

SCENE SECONDE.

DEMOSTRATE, MACATE,
PHORMION.

M A C A T E.

JE vous demande mille fois pardon, Monsieur , j'étois dans une trop grande agitation pour vous recevoir

voir si-tôt ; ce n'est pas que j'en sois revenu , il s'en faut beaucoup ; mais je ne pouvois pas vous faire attendre plus long-temps. Je conçois votre inquiétude , & j'en devine à peu près la cause. Je vous dirai naturellement le sujet de ce qui s'est passé à vos yeux ; je ne vois que trop qu'il seroit inutile de garder un secret auquel je m'étois engagé. Cette nuit , étant seul dans cette même chambre-ci , j'ai vû paroître tout d'un coup à mes yeux une figure de femme d'une beauté surprenante. Elle m'a parlé , & m'a promis de revenir. Je n'ai pas douté un moment que ce ne fût une personne vivante , & j'ai même découvert au fond d'une petite galerie une porte par où elle pouvoit être entrée. Vous m'êtes venu montrer ce portrait de Selene , & j'ai vû que c'étoit celui de cette personne que je croyois vivante. Je n'ai vû que l'Ombre de Selene.

D E M O S T R A T I E.

Ma fille a paru à vos yeux !

M A C A T E.

Oui , Monsieur.

Tome VII.

N

D E M O S T R A T E .

Eh ! que ne venoit-elle me trouver ?
Quel plaisir elle m'eût fait !

P H O R M I O N *à part.*

Ah ! je respire ; nous n'aurons plus
à faire qu'à une morte , nous en vien-
drons bien à bout.

M A C A T E .

Vous avés bien raison de me vanter
la beauté de Selene. Son Ombre est un
prodige de beauté ; il est vrai qu'en y
faisant réflexion , je me souviens de lui
avoir trouvé un peu de pâleur , l'air un
peu abattu , mais des yeux si charmans ,
si parfaits

D E M O S T R A T E .

Ah ! si vous l'aviés vûe vivante !

M A C A T E .

Je ne l'ai que trop vûe ; elle a porté
dans mon ame des sentimens que je ne
connoissois point , un amour qui n'aura
point d'objet , & qui ne servira qu'à
faire mon supplice. Il faudroit pour
toucher mon cœur qu'on lui ressem-

blât, & rien ne lui ressemblera. Je crois l'avoir perdue aussi-bien que vous, & je la regrette aussi tendrement.

D E M O S T R A T E.

Que vous m'êtes cher, Macaté ! Au nom des Dieux, ne nous séparons jamais, nous pleurerons Selene ensemble. Je vous adopterai pour mon fils. Que j'aurois été heureux de vous avoir pour gendre !

M A C A T E.

Monsieur, vous me frapés de la plus vive douleur. Quoi ! il étoit possible qu'il y eût sur la terre une personne aussi accomplie que Selene, dont j'ai vû la figure, & dont tout le monde atteste le caractère charmant ! Il étoit possible que je fusse uni à elle pour toujours, & la mort me l'a enlevée !

D E M O S T R A T E.

Je vous conterai cent particularités de sa vie qui vous la feront bien regretter. Ce ne sont pas des choses bien considérables : que voudroit-on qu'il y eût dans la vie d'une fille de dix-sept ans ? Hélas ! elle n'a pas vécu davan-

150 M A C A T E,

tage ; mais ce sont des petits traits bien marqués , où vous reconnoîtrés ce caractère dont on vous a parlé.

M A C A T E.

J'oubliois à vous faire une priere ; c'est de ne point parler de tout ceci.

D E M O S T R A T E.

Mais promettés-moi aussi que si ma fille revient encore , vous m'avertirés : & ne pourriés-vous point aussi me la faire voir ?

M A C A T E.

Hélas ! quelle apparence que je la revoie !

D E M O S T R A T E.

Je ne le croyois guère , non plus que vous ; nous ne ferons que la regretter , mon cher Macate , & nous ne la verrons jamais.

SCENE TROISIÉME.

MACATE, PHORMION.

MACATE.

TU ne me dis rien, Phormion?

PHORMION.

Seigneur, que voulés - vous que je vous dise ? Je vous dirois bien quelque chose de raisonnable, mais il ne seroit pas de votre goût ; je vous dirois bien quelque chose de votre goût, mais il ne seroit pas raisonnable.

MACATE.

Et quel est le discours qui seroit de mon goût ?

PHORMION.

C'est qu'il faut regretter sans cesse la perte d'une personne que vous n'avez jamais vûe ; vous attacher bien fidèlement aux charmes & aux perfections d'une Ombre ; vous bien garder d'être

amoureux d'une femme vivante qui en seroit certainement indigne ; vous remplir la tête d'un romanesque que vous n'oserez confier qu'à moi, & dont vous seriez honteux qu'on vous convainquît.

M A C A T E.

Et le raisonnable ?

P H O R M I O N.

Il est bien aisé à trouver ; il n'est pas alembiqué comme l'autre. C'est de laisser là la morte, toute merveilleuse qu'elle étoit, puisqu'enfin elle est morte ; sauf cependant à être fâché, si vous en avés bien envie, qu'une personne fort aimable, que vous auriez pû épouser, ne soit plus ; c'est de vous rabattre sur quelqu'autre qui aura le défaut de vivre ; Mirtale, par exemple.

M A C A T E.

Je ne puis disconvenir de ce que tu dis. Cependant il me reste toujours dans l'ame une impression que je ne comprends pas. L'idée de cette figure ravissante que j'ai vûe m'occupe incessamment ; il est vrai que ce n'étoit qu'une Ombre ; ce n'étoit pourtant pas une

COMEDIE. 153

figure que la nature ne pût produire, puisque le portrait de Selene est parfaitement la même chose : tout le bien qu'on dit de Selene m'enflamme encore, ou du moins me donne de l'éloignement pour tout ce que je connois : Je conviens que mon cœur n'est pas d'un assés haut prix pour ne devoir se donner qu'à des mérites rares ; mais que veux-tu que j'y fasse ? C'est un malheur pour lui. Je sens qu'il ne peut se donner qu'à ce qui sera en droit de le mépriser. Mais écoutons, j'entens du bruit.

SELENE.

Macate ?

MACATE.

C'est la voix de l'Ombre, je la reconnois.

SELENE.

Macate, n'êtes-vous pas seul ?

PHORMION.

Répondés qu'oui ; car pour moi je m'en irai volontiers.

MACATE.

Va-t-en donc. Je suis seul.

N iij

SCENE QUATRIÉME.**MACATE, SELENE.****SELENE.**

Vous me paroissés un peu troublé ;
Macate ; je crois même que vous
changés de visage.

M A C A T E.

J'avoue que j'ai quelque émotion.
On n'est point accoutumé au commerce
des Ombres.

SELENE.

Vous devés y être plus accoutumé
que vous ne l'étiés la premiere fois que
vous m'avés vûe , & vous n'aviés aucune
peur de moi , vous n'en étiés
même d'abord que trop éloigné.

M A C A T E.

Je ne croyois pas alors que vous fus-
siés une Ombre ; mais je sai présente-

COMEDIE. 155

ment que vous en êtes une ; vous êtes
Selene, la fille de Demoftrate.

SELENE.

Et comment le savés-vous ?

MACATE.

J'ai vû le portrait de Selene ; c'est
vous-même. Mais je puis vous assurer
que le trouble que j'ai eu d'abord de
voir une Ombre, est dissipé.

SELENE.

Cela ne me paroît pourtant pas trop.
Macate, vous n'êtes point dans un état
tranquile.

MACATE.

Non, je n'y fuis pas ; mais je n'y fe-
rois pas non plus, quand vous seriez
vivante. Peut-être y ferois-je encore
moins.

SELENE.

Comment donc ?

MACATE.

Vos traits, le son de votre voix,
votre air, tout ce que je vois en vous

156 M A C A T E ,

me frappe d'une surprise , me jette dans une agitation que je ne puis vous exprimer. Si vous étiez vivante , j'aurois pour vous une passion qu'aucune autre n'auroit égalée , une tendresse si vive & si respectueuse , une soumission si entière & si constante , qu'une Déesse n'en eût pas attendu davantage de son amant.

S E L E N E .

Macate , la figure vous transporte trop , elle n'est pas digne de causer de si grands mouvemens dans une ame : & que garderiez-vous pour un mérite plus solide & plus essentiel ?

M A C A T E .

Ah ! si vous viviez , vous feriez Selene ; & Selene étoit d'un caractère accompli.

S E L E N E .

Qui vous l'a dit ?

M A C A T E .

Tout le monde.

S E L E N E .

Défiés - vous des louanges qu'on donne aux morts.

MACATE.

Non, non, j'entends dire de Selene tout ce que j'avois imaginé à plaisir dans une personne que je voudrois aimer, tout ce que je ne croyois point qu'il fût possible de trouver ensemble dans une femme, tout ce qui me paroissoit chimérique en perfection, & que je souhaitois pourtant.

SELENE.

Vous l'auriés donc aimée?

MACATE.

J'en serois mort d'amour. Et présentement je sens que la vûe de son Ombre, son portrait, les récits qu'on m'a fait d'elle, fermeront mon cœur pour jamais à toute autre passion. Quelle cruauté de ma destinée, de ne m'avoir fait connoître l'unique objet que j'eusse pû aimer, que quand il n'est plus, de ne me le montrer que quand il m'est enlevé!

SELENE.

Macate, avés-vous jamais entendu dire que quand les morts reviennent à

la lumière, ils y séjournent long-temps ?

M A C A T E.

Est-ce que vous allés disparoître ?

S E L E N E.

Ce n'est pas-là ce que je dis. Mais, encore une fois, arrive-t-il quelquefois que les morts séjournent long-temps ici-haut ? N'y font-ils pas toujours des apparitions affés courtes ?

M A C A T E.

Que fai-je ? Je ne croyois seulement pas trop qu'ils y revinssent jamais.

S E L E N E.

Ne vous appercevés-vous point qu'il y a long-temps que je suis avec vous ?

M A C A T E.

Il n'y a qu'un instant.

S E L E N E.

Cet instant seroit long pour une Ombre. Mais ne vous appercevés-vous pas du moins que j'ai avec vous une conversation suivie ; que mes discours sont tout à l'ordinaire ; qu'ils nont rien

COMEDIE. 159

de bisarre ni qui sente l'autre monde ;
en un mot , Macate , ne voyés-vous pas
que je ne suis point une Ombre ?

MACATE.

Vous êtes Selene.

SELENE.

Oui , je la suis ; approchés , Macate.

MACATE.

Ah ! je sens à mes transports que
vous êtes Selene. Je suis dans un trou-
ble , dans un ravissement Je ne puis
vous parler.

SELENE.

Laiſſés-moi parler , je vous prie. J'ai
fait pour vous une action extraordi-
naire ; mais

MACATE.

Quoi ! cet unique objet que je pou-
vois aimer , je le trouve !

SELENE.

Laiſſés-moi parler , je vous prie. J'ai
fait pour vous une action extraordi-
naire ; je suis venue vous trouver ,

mais ma situation singulière m'y obligeoit. Vous saurez.....

M A C A T E.

Ah ! vous avés fait tout le bonheur de ma vie en vous montrant à moi. Que ne vous dois-je point pour cette seule faveur !

S E L E N E.

Je veux bien que vous n'y foyés pas insensible ; mais je veux aussi vous la justifier à vous-même.

M A C A T E.

Me la justifier ! Vous justifier à moi de ce que vous me comblés de joie, charmante Selene !

S E L E N E.

Je ne veux pas que vous puissiez avoir le plus léger soupçon...

M A C A T E.

Eh ! je vous adore , je vous regarde comme une Divinité.

S E L E N E.

Encore une fois, écoutez-moi, je vous

COMEDIE. 161

en supplie. Quand je vins ici avec ce voile sur le visage.

MACATE.

Ah ! je suis coupable , je l'avoue ; j'eus des pensées folles & téméraires : il est vrai que je ne vous connoissois pas ; mais il n'importe , vous étiez Selene , je ne prétends pas m'excuser. Mais vous vous souvenez bien aussi de quel respect je fus frappé quand je vous vis : ne répara-t-il point un peu ma premiere insolence ?

SELENE.

N'entens-je pas que l'on frappe à votre porte ?

MACATE.

Oui , j'en suis étonné. Phormion sait bien que je suis enfermé , & que je ne veux pas qu'on m'interrompe. On frappe encore plus fort.

SELENE.

Adieu , Macate , vous n'avez pas voulu me laisser parler. Je parlerai une autre fois ; j'ai des choses importantes à vous dire.

MACATE.

Vous fortés ? Vous me mettés au désespoir ; retirés-vous dans ce Cabinet , où j'irai vous retrouver.

SELENE.

Non , je ne veux pas risquer qu'on me voye ici. Adieu.

MACATE.

Que diable ! Phormion est-il enragé de venir présentement ? Il redouble de fraper. Le maudit Esclave ! Voyons ce que c'est.

SCENE CINQUIÈME.

MACATE , PHORMION.

PHORMION.

Estes-vous seul , Seigneur ?

MACATE.

Oui , & je vais te rouer de coups.
Que

COMEDIE. 163

Que viens-tu faire ici , malheureux !

PHORMION.

Est-il bien sûr que vous soyés seul ?

MACATE.

Eh oui , que trop ! Que diable veux-tu ?

PHORMION.

Oronte veut vous parler.

MACATE.

Maudit Phormion ! Tu me fais tout ce vacarme-là pour me faire parler à Oronte. Que ne lui disois-tu que je reposois , & qu'il étoit absolument défendu de me faire parler à personne ?

PHORMION.

Il m'a menacé de me tuer.

MACATE.

Poltron ! Va le faire entrer.

SCENE SIXIÈME.

M A C A T E , O R O N T E .

O R O N T E .

M Onsieur, faites, s'il vous plaît, retirer cet Esclave. Je ne suis pas homme à grands discours. Je n'ai pû venir ici que de nuit, parce que je n'ai pas voulu qu'on me vît entrer chés vous, où je ne suis jamais venu. Vous êtes amoureux de Mirtale, ou vous le faites, il ne m'importe; demain au lever du Soleil vous me trouverez derriere le Temple de Junon.

M A C A T E .

Je m'y rendrai, quoique je ne songe nullement à Mirtale.

O R O N T E .

Oh! ce sont-là des discours. Adieu, jusqu'au revoir.

SCENE SEPTIÈME.

MACATE, PHORMION.

MACATE.

REviens, Phormion.

PHORMION.

Eh bien, qu'est-ce qu'Oronte avoit de si pressé à vous dire?

MACATE.

Je songe bien à Oronte. Phormion, tu vois l'homme du monde le plus transporté. Selene n'est point morte.

PHORMION.

Voici bien autre chose. Cette Selene-là prend bien des formes.

MACATE.

Elle n'est point morte, & j'aimerai, & j'aime avec toute la vivacité imaginable.

O ij

P H O R M I O N .

Grand bien vous fasse , Seigneur ,
mais je n'entens point toute cette
aventure-ci. Il y a au fond quelque ma-
nége , quelque diablerie sourde dont
mon bon sens ne s'accommode point.

M A C A T E .

Ton bon sens n'est qu'une bête. Tu
n'es pas digne que je te parle de ce qui
m'occupe.

S C E N E H U I T I È M E .

P H O R M I O N .

ELle est morte , elle ne l'est plus ;
je m'y perds. Il me semble que de
tout ceci le cerveau de mon Maître
est un peu endommagé ; ces sortes de
commerces extraordinaires ne lui font
pas de bien. Le plus fâcheux encore ,
c'est que mes amours prennent un fort
mauvais train. Je veux aller voir Ce-
phise pour me consoler avec elle , &
lui dire ce qu'il m'est permis de lui
dire.

ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.**PHORMION, CEPHISE.****PHORMION.**

MA chere Cephise , je suis au désespoir. Nous ne nous établirons point ici. Ce diable d'homme ne veut absolument point être amoureux de Mirtale ; j'y perds toute mon adresse , toutes mes insinuations , & si je puis t'assurer qu'elles étoient délicates.

CEPHISE.

Ma Maîtresse est pourtant aimable , & de plus ce sera assurément un bon parti. Je ne doute point que Demostrate ne l'adopte , Selene étant morte.

PHORMION.

Selene est morte ?

Et d'où viens-tu ? Vraiment oui elle est morte.

P H O R M I O N.

C'est une distraction qui m'a pris , mon pauvre esprit est en écharpe.

C E P H I S E.

Remets-toi donc , & dis-moi ce qu'a ton Maître , pour être si dégoûté ?

P H O R M I O N.

Je n'en fai ma foi rien. Je croyois avoir plus d'autorité sur lui , & que dès que je le poufferois du côté de Mirtale , il iroit beau train. Point du tout , il est furieusement rétif.

C E P H I S E.

Mais encore , qu'est-ce qu'il a dans la tête ?

P H O R M I O N.

Mille fantaisies que je ne lui connoissois point.

C E P H I S E.

Quelles sont ces fantaisies ?

PHORMION.

Cela n'est pas aisé à dire. Aujourd'hui je vois un petit bout d'une fantaisie, demain un autre bout, un petit coin d'une autre. Quand je veux rassembler tous ces morceaux épars, le tout est si bizarre, que je ne sais ce que c'est.

CEPHISE.

Phormion, tu me trompes, ou tu es fou.

PHORMION.

C'est plutôt le dernier; je crois que mon Maître est attaqué du mal que tu dis, & cela se gagne aisément.

CEPHISE.

Si tu ne finis ton maudit galimatias, si tu ne me dis quelque chose d'intelligible.

PHORMION.

Tout à l'heure, je vais te parler clairement. Ne pouvons-nous pas faire notre petite affaire, indépendamment de Mirtale & de Macate? Qu'ils s'é-

poussent s'ils veulent , mais nous pouvons prendre notre parti. J'ai de grandes espérances que Macate me donnera la liberté après cela

CEPHISE.

'Voilà un discours clair , mais fort inutile à présent. Que vient faire ici ma Maîtresse ?

SCENE SECONDE.

MIRTALE , CEPHISE,
PHORMION.

MIRTALE.

CEphise , j'apprens une nouvelle que je veux bien te dire devant Phormion. Un des gens d'Orontem'est venu dire en secret , que son Maître étant parti de chés lui ce matin seul , il y est revenu blessé , mais non pas dangereusement.

CEPHISE.

Madame , vous verrez qu'il s'est battu
avec

COMEDIE. 171

avec Macate , comme il vous en avoit
menacée tantôt.

PHORMION.

Justement , il vint hier au soir trou-
ver mon Maître à heure indue , & il ne
lui dit que quatre paroles. Et, Madame,
ne vous a-t-on rien dit de Macate ?

MIRTALE.

Non.

PHORMION.

Ah ! je vais donc tâcher d'en appren-
dre quelque chose.

SCENE TROISIÉME.

MIRTALE , CEPHISE.

MIRTALE.

CEphise , Macate s'est battu pour
moi.

CÉPHISE.

Ah ! Madame , ne nous flattons point ,
cela ne signifie rien. Il s'est battu par

Tome VII.

P

engagement d'honneur , & non point par amour. Ce brutal d'Oronte l'a été quereller ; il falloit bien qu'il répondît.

M I R T A L E.

S'il étoit blessé , je ne laisserois pas d'en être fâchée.

C E P H I S E.

Et moi aussi , mais ce seroit à cause de Phormion ; car pour lui je ne m'en soucie guère. J'aime quasi mieux Oronte que lui à l'heure qu'il est. Cet Oronte là est bien amoureux , & au bout du compte voilà de quoi il s'agit. Mais n'est-ce pas Macate que j'apperçois ? Oui , c'est lui , n'ayés point de peur , il se porte bien. Il a vû que nous le voyions , & n'ose nous éviter.

SCENE QUATRIÈME.

**MIRTALE , MACATE ,
CEPHISE.**

MIRTALE.

Monsieur , je suis bien fâchée qu'on vous ait donné la peine de vous battre pour moi , & de disputer une chose à laquelle vous ne prétendés point.

MACATE.

Madame , je n'étois pas assés vain pour y prétendre , mais j'ai été assés heureux pour faire voir que je pouvois soutenir une prétention aussi présomptueuse.

SCENE CINQUIÈME.

M A C A T E.

Que je suis importuné de tout ce qui n'est point Selene ! Pourquoi me parle-t-on d'autre chose que d'elle ? Qu'avois-je à faire d'un combat où il n'étoit point question d'elle ? Et s'il m'en revient quelque gloire, que m'importe ? Selene n'en étoit pas l'objet. Divine Selene, je vous reverrai. Ah ! que je ne vous parlerai pas foiblement de mon amour, comme j'ai fait. J'étois faisi, troublé de vous voir vivante après vous avoir crue une Ombre. Dans cette surprise, dans cette agitation, je me suis mal exprimé, & vous ne connoissés point encore ce que je sens pour vous. Mais vous le connoîtrés, je m'exprimerai, & j'aurai le plaisir de vous convaincre qu'on n'a jamais aimé comme j'aime. Ah ! quand viendront ces heureux momens ? Je me flatte qu'ils ne sont pas éloignés ; je mériterois qu'ils durassent toujours.

SCENE SIXIÉME.

MACATE, PHORMION.

PHORMION.

ENfin, Seigneur, je vous trouve,
vous n'êtes point blessé, j'en loue
le Ciel de tout mon cœur. Voici un
Billet, qu'on dit qui est important,
qu'un inconnu m'a donné pour vous.

MACATE.

Lisons. Ah Ciel ! je suis perdu.

PHORMION.

Comment ! Que peut-il y avoir de
si funeste dans ce Billet ?

MACATE.

Malheureux combat ! Pourquoi l'ai-
je accepté, ou du moins que n'y ai-je
été tué !

M A C A T E,
P H O R M I O N.

Il me semble qu'il en auroit été plus malheureux.

M A C A T E.

Non , je n'éprouverois pas l'insupportable douleur où je suis plongé. Tiens , Phormion , lis toi-même ce cruel Billet.

P H O R M I O N.

Vous vous êtes battu pour Mirtale. Voilà tout. Eh bien , qu'y a-t-il là ?

M A C A T E.

Ne vois-tu pas bien que c'est Selene.....

P H O R M I O N.

Ah Selene ! Est-elle morte ou vivante ?

M A C A T E.

Que diable ! je t'ai dit qu'elle étoit vivante.

P H O R M I O N.

Vous ne m'avez pas trop bien mis

au fait ; & puis elle pourroit être re-
devenue morte , car elle change bien
souvent.

M A C A T E.

Sais-tu bien que je n'aime pas cette
mauvaise bouffonnerie-là ?

P H O R M I O N.

Pardon , Seigneur , je vous parlois
pourtant assés sérieusement ; mais j'y
aurai encore plus d'attention.

M A C A T E.

Selene est donc jalouse

P H O R M I O N *à part.*

Elle est vivante ; voilà un bon signe
de vie.

M A C A T E.

Que dis-tu ?

P H O R M I O N.

Rien.

M A C A T E.

Selene est jalouse de ce que je me
suis battu pour Mirtale.

P iiij

P H O R M I O N .

Il fera bien aisé de lui faire entendre raison. Vous vous êtes battu avec Oronte, mais non pas pour Mirtale.

M A C A T E .

Oui , mais je ne reverrai point Se-lene. Comment me justifier ?

P H O R M I O N .

Pourquoi ne la reverrés-vous point ?

M A C A T E .

Ne vois-tu pas qu'elle me représente mon crime en quatre mots , & qu'elle m'en laisse à tirer les conséquences ? Je ne les tire que trop bien , grands Dieux ! Elle me croit touché d'une autre , & elle rompt pour jamais avec moi. Elle ne reviendra point.

P H O R M I O N .

J'entens présentement. Elle revint hier au soir , elle devoit revenir , elle ne reviendra point. Mais moi je ne suis pas de cet avis-là ; je tiens que

puisqu'elle est revenue, elle reviendra encore.

M A C A T E.

Ah ! que je serois heureux , si tu disois vrai ! Mais non , il n'y a pas moyen de s'en flatter. Pourquoi m'auroit-elle écrit ce Billet ? Elle seroit venue me faire elle-même ses reproches ; elle ne m'écrit que pour m'apprendre le sujet qui l'empêche de revenir jamais.

P H O R M I O N.

Eh bien , si elle ne revient pas , vous irés la trouver ; car puisqu'elle est vivante , ce n'est plus comme une Ombre , qui ne se laisse voir que quand il lui plaît.

M A C A T E.

Et où la trouver ? Je suis sûr qu'elle est bien cachée.

P H O R M I O N.

Oh ! c'est une grande avance , une grande commodité pour trouver quelqu'un , que ce quelqu'un-là soit vivant. Mais attendés , il me vient une pensée ;

êtes-vous bien sûr que ce soit-là de l'écriture de Selene ?

M A C A T E.

Tu peux bien croire que je n'en ai jamais vû ; mais de qui feroit-ce ?

P H O R M I O N.

Je n'en fai rien. C'est peut-être quelque femme d'Hypate à qui vous aviés donné des espérances. Vous êtes si coquet ! Examinés un peu votre conscience , supposé qu'elle ne soit pas trop endurcie.

M A C A T E.

Je ne crois pas en avoir assés dit à personne pour fonder ce Billet ; cependant on ne fait ce qui peut arriver , ta réflexion est bonne ; je serois trop heureux que ce Billet ne fût point de Selene. Sachons de Demostrate ce qui en est. Il vient heureusement.

SCENE SEPTIÈME.

DEMOSTRATE, MACATE,
PHORMION.

DEMOSTRATE.

JE viens, Monsieur, sur la nouvelle
qui se répand de votre combat. ...

MACATE.

Je vous suis bien obligé, Monsieur;
mais il s'agit présentement d'une chose
plus importante. Est-ce là le caractère
de Selene?

DEMOSTRATE.

Oui, ce l'est, sans doute; il est bien
reconnoissable.

MACATE.

Ah ! je perds toute espérance.

DEMOSTRATE.

Je frissonne à la vûe de ce Billet;
& d'où vient-il ? Il n'a rapport qu'à

votre combat ; & comment Selene peut-elle l'avoir écrit ? Elle vous a apparu , cela se peut ; mais je n'ai jamais ouï dire que les morts écrivissent.

M A C A T E.

Je ne puis vous en dire davantage. Je suis encore plus agité que vous. Seulement , Monsieur , je vous demande un secret inviolable sur ce Billet. Je puis vous assurer que vos intérêts & les miens sont les mêmes ; laissez-moi faire , reposez-vous sur moi ; j'aurai recours à vous , s'il le faut ; mais enfin je vous rendrai bon compte de tout , quand il en fera temps.

D E M O S T R A T E.

Que veut dire tout ce discours ? Il sembleroit , à vous entendre , que ma fille pourroit être vivante ; car sans cela , qu'y auroit-il à faire ? Et de plus , ce Billet Ah ! s'il étoit possible Mais quelle vaine espérance ! Mon cher Macate , je sens qu'il y a quelque chose que vous me cachés. Par tout ce que vous avés de plus cher , ne me déguisez rien.

M A C A T E.

Ah! par quel nom me conjurés-vous!
Mais gardés un profond silence, & laissez-moi dans le mien. Fiés-vous à moi; j'ai pour vous tous les sentimens d'un fils pour un pere; vous ne savés pas vous-même à quel point ils sont fortement imprimés dans mon cœur. Vos intérêts ne peuvent être en de meilleures mains que les miennes. Je vous demande un jour ou deux pour vous parler. Adieu.

D E M O S T R A T E.

Arrête un moment, Phormion.

P H O R M I O N.

Non, Seigneur. Je vous en demande pardon, il n'est pas possible.

D E M O S T R A T E.

Hélas! dans quel trouble ils me laissent!



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.**M A C A T E, S E L E N E.****S E L E N E.**

ME voici revenue, après avoir cru
que je n'en ferois rien.

M A C A T E.

Et pourquoi preniés - vous cette
cruelle résolution ?

S E L E N E.

Mon Billet vous l'a dit. Ce combat,
dont j'entendis parler dans le fond de
mon tombeau , ou de ma retraite,
m'apprit que vous aimiés Mirtale.

M A C A T E.

Non, je ne l'aimois point.

COMEDIE. 185

SELENE.

Et vous vous battés pour elle ?

MACATE.

Pouvois-je refuser Oronte , qui s'étoit mis une fantaisie dans la tête ?

SELENE.

Vous y aviés donné occasion ?

MACATE.

Nulle occasion véritable. Il est vrai que je disois quelques légères galanteries à Mirtale , je lui parlois comme les hommes ont accoutumé de parler à toutes les femmes un peu jolies. Peut-être , pour vous dire tout , avois-je l'agrément de la nouveauté pour Mirtale ; Oronte , qui est emporté , en a pris de l'ombrage , & m'a querellé. Voilà l'histoire au vrai.

SELENE.

Vous êtes coquet naturellement.

MACATE.

Je l'étois , je l'avoue , & je l'étois faute d'être amoureux. Je parlois

d'amour à toutes les femmes, parce que je n'en sentoís pour aucune ; cent fois je me suis plaint à Phormion de n'être point amoureux ; il vous l'attestera. Ah ! que je savois bien qu'il me manquoit un véritable sentiment, & que vous me l'aviés bien fait connoître ! Que j'expie bien présentement mes frivoles coquetteries ! Je ne prétens pourtant pas vous les justifier ; je suis coupable de les avoir lues , puisque j'étois destiné à vous adorer. Je ne devois jamais prononcer pour nulle autre le mot d'amour.

S E L E N E.

Macate, je ne suis point dans une situation à vous éprouver aussi longtemps que je le voudrois , & que mon caractère naturel m'y porteroit. Je ne crois pas aisément être aimée.

M A C A T E.

Et qui le croira donc ?

S E L E N E.

Quand je le croirois, je craindrois encore de ne l'être pas toujours.

MACATE:

MACATE.

Que pourroit-on aimer après vous avoir vûe ?

SELENE.

Vous me parlés avec trop de passion ; ce n'est pas que je n'en sois bien aise en un sens ; mais d'un autre côté, tant de passion me fait un peu de peur.

MACATE.

Ah ! quelle injustice ! Quoi ! parce que je vous adore , parce que mon cœur

SELENE.

Il nous faut pour quelques momens un peu de tranquillité. Réprimés l'ardeur de vos sentimens, n'en suivés point la premiere impétuosité, & répondez-moi en ne consultant que votre raison. Vous me voyés, & vous avés beaucoup entendu parler de moi. Vous m'avés dit qu'on donne de grandes louanges à mon caractère ; rabattés-en quelque chose. Mon pere m'aime passionnément, les autres n'ont pas d'intérêt à le contredire ; mais voyés en vous-même si

le total à peu près de ce qu'on vous a dit vous plairoit assés pour vous engager constamment à moi.

M A C A T E .

Vous me désespérés par une semblable question. Est-il possible?....

S E L E N E .

Ne voilà-t-il pas que vous vous transportés?

M A C A T E .

Je vous dirai donc , le plus froidement que je pourrai , qu'ayant vû votre figure , vous croyant une Ombre , & entendant vanter de toutes parts vos rares qualités , j'avois pris de la passion pour vous , qui n'étiés plus , & que la seule idée que j'avois de vous me gâtoit tout , & m'auroit empêché d'aimer jamais rien. Phormion vous le dira ; il prenoit même la liberté de m'en faire des plaisanteries. Que sera-ce donc , grands Dieux ! quand vous êtes vivante ? Que sera-ce , quand je vois la réalité de ce qui n'étoit qu'une idée ? Que sera-ce , quand je verrai chaque jour la réalité l'emporter sur cette idée même ?

SELENE.

Macate, vous avés bien de la peine à vous posséder ; mais répondés-moi encore. Si une personne que vous aimeriés sincèrement s'étoit confiée à vous , auriés-vous l'ame affés généreuse pour regarder comme un grand crime de lui manquer jamais ? Vous en feriés-vous à vous-même des reproches qui vous tourmentassent ? Auriés-vous beaucoup de peine à soutenir les siens ?

MACATE.

Non, je ne les mériterois pas. Je puis vous assurer que je refuserois une confiance à laquelle je ne me sentirois pas disposé à bien répondre.

SELENE.

Il faut donc enfin que mon secret m'échape ; je n'ai plus de précautions à prendre , & les circonstances où je suis me pressent. Je vous aime, Macate.

MACATE.

Ah ! quelle félicité est la mienne !
Quel mortel

Q ij

S E L E N E.

Ne croyés pas que mes sentimens pour vous soient nés depuis que je vous vois ici. Je vous vis aux jeux Olympiques ; votre vûe , votre gloire, votre réputation , car je m'informai fort de vous , tout me frapa.

M A C A T E.

Heureuse victoire Olimpique , & mille fois plus heureuse que je n'eusse cru !

S E L E N E.

J'en remportai votre image dans mon cœur , & la pensée qu'il n'y avoit que vous avec qui j'eusse pû être heureuse. Inutile & cruelle pensée ! Mon pere , qui ne vous connoissoit point , n'avoit garde de songer à vous ; & vous jugés bien qu'il ne me convenoit pas de l'y faire songer. Je tombai dans une mélancolie profonde.

M A C A T E.

Vous avés souffert pour moi, divine Selene !

S E L E N E.

Je ne vous le reproche pas.

MACATE.

Mais moi , je me le reproche. Suis-je digne de vivre après cela ?

SELENE.

Glaucias prit une violente passion pour moi ; mon pere que j'aime tendrement avoit envie que je l'épousasse , sans vouloir pourtant m'y forcer. Combattue entre le desir d'obéir à mon pere , & ce que j'avois dans le cœur , ma mélancolie devint une maladie qui augmenta toujours ; enfin un jour on me crut morte , & on me porta au tombeau.

MACATE.

Je frémis du péril que j'ai couru. Selene seroit morte , & j'en aurois été la cause ! Je n'eusse jamais vû Selene ! Que j'eusse été malheureux & coupable en même-temps ! Que n'eusse-je pas mérité de la colere des Dieux !

SELENE.

Macate , vous ne songés qu'à ce qui vous intéresse. Mais mon pere est dans l'affliction , il faut l'en tirer. J'ai voulu.

vous voir, & vous voir assés pour m'assurer de vous avant qu'il fût que je suis vivante. J'ai craint que sa joie, qu'il n'eût pû contenir, ne renversât mes desseins ; il faut que toute la Ville, & sur-tout Glaucias, me croye toujours morte. Allés chercher Demostrate, & l'amenés ici. Ne lui dites point qu'il m'y trouvera.

M A C A T E.

Je ne vous ai pas encore dit mille & mille choses dont je suis plein ; je ne vous ai pas dit.....

S E L E N E.

Allés, & revenés le plutôt qu'il se pourra.

SCENE SECONDE.

S E L E N E.

Que je sens mon cœur possédé d'une douce joie ! Tout m'assure de l'amour de Macate ; ma défiance naturelle n'y trouve rien à soupçonner, ma

tendresse rien à souhaiter , & pour comble de bonheur , Macate fait ce que je sens pour lui ; il fait tout ce qu'il m'a coûté. Ah ! c'est de ce moment que je recommence véritablement à vivre , & que je fors du tombeau. Qu'ai-je fait jusqu'ici ? J'ai languï dans une vie malheureuse , & dont je voyois la fin sans regret. Il s'ouvre pour moi une nouvelle carrière heureuse & charmante. Non , grands Dieux ! vous ne m'avez pas rappelée à la vie pour ne pas soutenir ce bienfait par d'autres ; vous n'avez pas ménagé des circonstances si singulieres ; vous n'avez pas fait venir ici Macate pour ne me pas préparer une destinée favorable. Je sens trop que nous sommes faits l'un pour l'autre ; je sens que je suis aimée , & que j'aime pour toujours.

SCENE DERNIERE.

DEMONSTRATE, MACATE,
SELENE.

MACATE.

JE n'ai rien à vous dire, Monsieur,
voyés.

SELENE.

Ah ! mon pere.

DEMONSTRATE.

Je demeure immobile d'étonnement !
Ma fille entre mes bras ! Quoi ! ma fille ,
c'est toi ?

SELENE.

Oui, mon pere, c'est Selene vivante,
c'est votre Selene.

DEMONSTRATE.

Ma fille, que je t'embrasse encore : &
par quel bonheur es-tu vivante ?

SELENE.

Mon pere , la grande Prêtresse de
Cérès vous en racontera l'histoire. Je
suis pressée de vous dire qu'ayant vû
Macate

COMEDIE. 195

Macate aux jeux Olympiques, où il me plut, sa réputation fortifia l'impression que sa victoire avoit faite sur mon cœur ; que quand il vint à Hypate, peu de jours après ma fausse mort, & que je fus par la Prêtresse qu'il logeoit chés vous, j'en fus émue ; que je n'osois me découvrir à cause de Glaucias, & que je ne savois quel parti prendre ; que je pensai que si Macate pouvoit m'aimer, je fuïrois avec lui des lieux de la domination de Glaucias, après en avoir pris votre aveu ; que je ne voulus point me découvrir d'abord à vous, de peur que votre joie ne trahît le secret nécessaire ; que je suis venue ici par une route que je vais vous montrer ; que j'ai fondé le cœur de Macate, que j'en suis satisfaite ; qu'enfin il ne me manque plus que votre aveu.

DEMONSTRATE.

Et que devenés-vous, ma chere fille ?

MACATE.

Je m'unis à elle pour toute ma vie ; & je conçois qu'il faut fuir ensemble. Nous aurons dans Sicione un asile sûr contre les fureurs de Glaucias.

Tome VII.

R

196 MACATE, COMEDIE.

DEMONSTRATE.

Je te perdrois encore une fois, Selene ?

SELENE.

Je ne me sépare pas d'un pere tel que vous sans une douleur infinie, mais il le faut. Profitons de ma fausse mort, je me déroberai aisément avec Macate.

DEMONSTRATE.

Venés donc, mes enfans, donnés-vous la main en ma présence. Je serai le Prêtre ; vous n'en trouveriés jamais un qui s'intéressât autant à votre union. J'en pleure de joie & de douleur. Soyés heureux autant que je le desire ; mais je ne vous verrai plus.

SELENE.

Mon pere, vous troublés mon bonheur.

MACATE.

Nous vous reverrons, mon pere, car il m'est permis aussi de vous donner ce nom. Les temps changeront.

DEMONSTRATE.

Allons, mes enfans, allons tout préparer pour votre fuite ; il n'est pas le temps de vous attendrir sur moi.

R É F L É X I O N S

SUR LA COMÉDIE

DE MACATE.

LE fond de cette Pièce est si singulier & si bisarre, qu'il n'appartient presque pas au bon sens d'en juger ; si elle valoit quelque chose, ce seroit tout au plus une extravagance heureuse. Quoique je demande grace sur le tout, j'en ai encore besoin sur deux points en particulier, que l'extravagance générale peut ne pas justifier suffisamment.

Le duel de Macate & d'Oronte a l'air bien François, & bien peu Grec. Je dirois bien, si je voulois, que quoique les duels ne fussent pas si communs chés les Grecs, & réduits à une forme si régulière qu'ils l'ont été chés nous, il n'est guère possible qu'il ne s'en soit fait quelques-uns chés eux tout naturellement, & sans aucune mode préétablie. Il se fait souvent des apologies plus foibles que celle-ci.

Il n'est point dit dans toute la Pièce comment, par quel chemin Selene pénéroit de sa

retraite jusque dans la chambre de Macate:
C'est pourtant là le fondement de tout l'édifice, & il méritoit bien qu'on prît la peine de le poser. Mais il est vrai qu'il eût fallu entrer dans un détail qui n'eût pû être suffisant sans être fort long & ennuyeux. D'ailleurs, ce détail n'eût pû absolument être que dans la dernière Scène, & y être tout entier. Or il auroit été là encore plus insupportable que jamais. Aussi ne m'a-t-il point paru dans les lectures de cette Pièce que ce défaut, quoique très-réel, se soit presque fait sentir à personne. On s' imagine aisément en gros ce que ç'eût été que ces faits supprimés; on n'auroit eu aucun plaisir à les entendre, & on sait en quelque sorte bon gré à l'Auteur de les avoir passés sous silence.



LE TYRAN,
COMÉDIE.



NOMS DES PERSONNAGES.

ARGALEON , Tyran de Messene.

TELESILLE , Fille d'Argaleon.

DARÉS , Confident & Ministre d'Argaleon.

HERMOCRATE , Citoyen de Corinthe.

LISIPPE , Bourgeois de Messene.

ERINNE , Bourgeoise de Messene.

*La Scène est à Messene , dans le Palais
d'Argaleon.*



LE TYRAN, *COMÉDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIPPE, ERINNE.

LISIPPE.



E suivras-tu toujours, & viendras-tu sur mes talons jusque dans ce Palais ?

ERINNE.

C'est justement ce qui fait ma peur,
que de te voir prendre le chemin de ce

R iijj

202 L E T Y R A N ,
maudit Palais, & y entrer, ce qui est
bien pis.

L I S I P P E.

Tais-toi, malheureuse, regarde bien
ces murs , ils ont plus d'oreilles que
nous n'en avons à nous deux , & que
dix autres encore avec nous.

E R I N N E.

Je me moque de leurs oreilles , je
n'ai rien dit.

L I S I P P E.

Tu as dit une parole que je me gar-
derai bien de répéter , & qui te feroit
mettre dans un cul de basse-fosse.

E R I N N E.

Et bien , que veux-tu donc faire ici ?
puisque'il y a tant de péril ?

L I S I P P E.

J'y viens faire ma fortune.

E R I N N E.

Ah ! traître , tu m'abandonnes donc ?
Quoi ! après tant de sermens que tu
m'as faits , après trois ans

LISIPPE.

Non , non , ne t'emporte point. Je viens ici faire ma fortune & la tienne. Tu fais bien que je t'aime , je veux t'épouser ; mais nous n'avons rien , ni toi ni moi , ou du moins si peu de chose , que ce n'est pas la peine d'en parler. Nous sommes du plus petit peuple de Messene , n'est-il pas vrai ? Mais approche pour m'écouter , je ne puis te dire cela qu'à l'oreille. N'est-il pas vrai que si je pouvois avoir une somme , comme de 500000 francs , par exemple , cela nous viendrait bien à propos pour nous mettre dans notre petit ménage.

ERINNE.

Rapproche-toi de moi , que je te parle avec la même circonspection. Mon pauvre Lisippe , tu as entièrement perdu l'esprit.

LISIPPE.

Non , ma chere Erinne , je ne l'ai point perdu ; tu fais que nos Citoyens m'en trouvent assés , & sans vanité je brille un peu par-là. Toi-même tu m'as

204 L E T Y R A N ,

dit cent fois que je te plaisois tant par mon esprit, quoique ce ne fût pas pourtant uniquement par l'esprit, à ce qu'il m'a semblé.

ERINNE.

Il est vrai ; mais on dit que nos Savans tiennent que les plus grands esprits sont les plus voisins de la folie ; je crois que tu es devenu fou pour faire le grand esprit. 500000 francs ? Et où les prendras-tu ?

LISIPPE.

Je les prendrai ici.

ERINNE.

Ah ! je t'entens bien , scélérat ; tu prends pour prétexte de différer notre mariage, que tu veux t'enrichir à la Cour d'Argaleon ; mais Argaleon, qui est vieux.....

LISIPPE.

Parle bas.

ERINNE.

Est-ce que le Tyran cache son âge, & nous défend de le savoir ?

LISIPPE.

Parle encore plus bas , ou plutôt va-t-en , je te prie , tu me fais mourir de frayeur.

ERINNE.

Je ne m'en irai point , & je t'arracherai les yeux ; je vois bien que tu as quelque mauvais dessein. Quand même Argaleon , qui est vieux , car il l'est , dusses-tu en enrager & lui aussi , te prendroit à son service , tu n'aurois jamais le loisir de passer chés lui le grade de Palefrenier , & ce seroit là une belle fortune que tu aurois faite.

LISIPPE.

Je ne serai point son Palefrenier , je n'entrerais point à son service , & j'aurai les 500000 francs.

ERINNE.

Je fais ce que c'est ; tu viens lui révéler quelque conjuration que tu as découverte , car il en pleut contre cet homme-là , tu vois que je parle prudemment.

LISIPPE.

Nè laisse pas de parler bas avec ta prudence, il ne s'accommoderoit pas de tes louanges.

ERINNE.

Tu vas donc faire périr de pauvres Citoyens, qui n'auront eu que le tort de vouloir se défaire d'un diable, d'un enragé, à qui je voudrois que les trois Euménides eussent tordu le col? M'entens-tu? Je t'ai peut-être parlé trop bas.

LISIPPE.

Je ne ferai périr personne, je ne révélerai point de conjuration, & j'aurai 500000 francs.

ERINNE.

Encore une fois, où les prendras-tu? Tu me fais enrager.

LISIPPE.

Argaleon me les comptera aujourd'hui de sa main blanche, sur le bout d'une table.

ERINNE.

Lui! Quand tu lui aurois sauvé la vie,

il ne te les donneroit pas. Il est avare comme un chien ; & ce n'est pas qu'il n'ait de l'argent , puisqu'il a tout le nôtre. On dit même que les Espions, dont il a une très-nombreuse brigade , se plaignent de n'être pas payés.

L I S I P P E.

Mon Dieu , Erinne , il n'y a que façon de prendre les gens ; mais voilà bien des discours inutiles , il m'est impossible de te dire de quoi il s'agit , & tu me tuerois que je ne te le dirois pas. Mets-toi bien seulement deux choses dans la tête ; la première , que j'aurai aujourd'hui 500000 francs ; la seconde , que je t'épouserai demain. La preuve de la première proposition , c'est que je ne suis pas une bête ; la preuve de la seconde , c'est que je t'aime. Cela dit , va-t-en , je t'en conjure.

E R I N N E.

Je ne fai ce que tu m'as fait. J'ai une chienne de foiblesse pour toi dont je ne suis pas la maîtresse. Ecoute , mon cher Lisippe , au moins tu ne me trompes pas ?

LISIPPE.

Non, ma chere Erinne, non, par
tous les Dieux de l'Olimpe.

ERINNE.

Il y a encore, pour te dire le vrai,
une chose qui me rassure bien autant
qu'eux; c'est que je te connois pour un
peu poltron, ou prudent, comme tu
voudras, & je crois volontiers que tu
ne viendrois pas te fourrer ici, si tu ne
savois bien par où en sortir.

LISIPPE.

Cen'étoit pas la peine de différer ton
départ pour me régaler de cet éloge;
mais n'importe, va-t-en, aussi-bien voilà
justement Darés qui vient, & c'est lui
à qui je veux parler.

SCENE SECONDE.

LISIPPE, DARÉS.

LISIPPE.

SEigneur Darés, souffrés que je vous
sarrête un moment. Je ne sai si j'ai
encore l'honneur d'être connu de vous.
Je m'appelle Lisippe ; & quoique je ne
fois qu'un petit Compagnon, je suis de
la même Tribu que vous.

DARÉS.

Finissés, je vous en prie, car je suis
extrêmement pressé.

LISIPPE.

J'ai tant joué avec vous dans notre
enfance, mais toujours avec respect.
Vous vous en attirés déjà de ma part ;
vous étiez si joli, tant d'esprit, de pe-
tites façons si agréables ; & moi, il sem-
bloit que je prévisse votre élévation
future.

D A R É S.

J'ai bien quelque idée de ce que vous me dites-là.

L I S I P P E.

Vous ne sauriés manquer de l'avoir ; mais pour ne vous point faire perdre votre temps, qui est précieux & utile à l'Etat, dans le poste où vous êtes auprès d'Argaleon notre Maître, je vous dirai que j'ai une petite affaire, ,

D A R É S.

Nous en parlerons quand vous voudrés, ma porte vous sera ouverte à toutes les heures du jour, je serai ravi de vous voir ; mais à présent. . . .

L I S I P P E.

Je vous arrêteroïs bien si je voulois. Je n'aurois qu'à vous dire, à vous qui êtes le plus officieux de tous les hommes, qu'il s'agit de me rendre un service, & je suis sûr que vous m'écouteriés tant qu'il me plairoit. Mais je vous avoue franchement que ce n'est point cela, ou du moins, si c'est cela, ce l'est si peu que rien. C'est une affaire où
Argaleon

COMEDIE. 211

Argaleon a un très-grand intérêt, & par conséquent vous aussi, qui jouissés de toute sa faveur.

DARÉS.

Et bien, qu'est-ce donc ? Tâchons de finir.

LISIPPE.

C'est une chose qu'il faut que je dise à Argaleon, je suis bien persuadé qu'il vous la redira dans le moment ; mais il est nécessaire qu'il la sache le premier.

DARÉS.

C'est la découverte de quelque conjuration dont vous voulés avoir le mérite. Il est juste que vous l'ayés, mais vous ne l'en aurés pas moins, quand ce sera moi qui porterai la chose au Prince. Je vous répons que je vous ferai bien valoir. Il m'a déjà passé plusieurs affaires de cette nature par les mains, & trop, de par tous les Dieux, on s'est toujours adressé à moi, & on ne s'en est pas mal trouvé.

LISIPPE.

Ce que j'ai à dire au Prince vaut
Tome VII. S

mieux pour lui que la découverte de dix conjurations. Vous avés bien de l'esprit , Seigneur Darés , & vous ne sauriez pourtant le deviner ; mais j'avoue aussi que ce n'est pas votre faute.

D A R É S.

Si je ne puis le deviner , vous pouvés me le dire.

L I S I P P E.

Oh ! si je le pouvois , je fai trop le respect que je vous dois , je vous le dirais dans le moment. C'est une chose d'une certaine nature particuliere , à devoir passer immédiatement de ma bouche dans l'oreille du Prince , après quoi il en fera ce qu'il voudra. Mais je puis vous assurer qu'il en fera très-content , & que vous le verrés dans la plus grande satisfaction , dans la plus grande joie où il ait été de sa vie. Et ce ne sera pas une satisfaction , une joie de quelques momens , ce sera un état durable d'un homme bien à son aise de toutes les façons.

D A R É S.

Hélas ! il mériteroit bien d'y être. Il est si aimable , quand on le connoît

bien comme je fais ! Mais le pauvre Prince a bien des traverses à essuyer de la part de ces enragés de Messéniens , qui ne veulent point s'accoutumer à lui être fidèles , & qui ont toujours dans la tête la chimere de leur liberté. On ne peut pas venir à bout de les mettre à la raison ; & sans cela , que pouvés-vous faire pour rendre le Prince heureux ? Vous ne le délivrerez pas de ses inquiétudes perpétuelles qui ne sont que trop justes.

L I S I P P E.

Je ferai ce que je ferai. Si je ne fais rien , il n'y aura rien de perdu que deux ou trois paroles que j'aurai dites à Argaleon. Mais je suis sûr qu'elles ne le feront pas , & même pour vous ouvrir entierement mon cœur , qu'elles seront bien récompensées. En ce cas-là je saurai bien à qui j'aurai eu l'obligation d'avoir pû parler au Prince.

D A R É S.

Oh ! quand deux honnêtes gens traitent l'un avec l'autre , ils n'ont pas d'inquiétude.

LISIPPE.

Il y a honnêtes gens , & honnêtes gens. Ceux qui le font parfaitement , qui sont dans la grande délicatesse d'honneur , sont des billets , & moi j'en ferai un.

DARÉS.

Il est vrai que cela ne gâte rien. Allez m'attendre chés moi , je vous ferai parler tantôt au Prince. A propos , vous savés bien qu'avant qu'on vous laisse parler à lui , on vous fouillera. C'est un respect qu'il veut qu'on lui rende ; il ne suffit pas de n'avoir point de poignards sur soi , il est plus respectueux de n'avoir ni couteaux , ni ciseaux.

LISIPPE.

Je vuiderai volontiers toutes mes poches.

DARÉS.

Il ne faut point non plus présenter au Prince de Mémoires à lire ; il peut y avoir sur des papiers de certaines odeurs , il ne les aime point.

LISIPPE.

Je renonce à tous papiers ; quatre mots , & rien plus.

DARES.

Allés donc , nous nous reverrons bientôt.

SCENE TROISIÉME.

DARÉS.

SI j'avois quelque chose à craindre auprès d'Argaleon , certainement je ne lui ferois pas parler ce drôle-là ; je soupçonnerois que ce grand mystere qu'il me fait seroit quelque chose qu'il voudroit dire contre moi. Mais, graces aux Dieux , je suis bien net. J'ai toujours été si absolument dévoué à Argaleon , depuis qu'il a la domination de Messene ; non-seulement toutes mes actions , mais mes moindres paroles ont été si mesurées , qu'il n'y a pas moyen d'y mordre. Mais voici Hermocrate ; que me veut-il ? Tout le monde a affaire à moi.

SCENE QUATRIÈME.

HERMOCRATE, DARÈS.

HERMOCRATE.

DArès, j'attendois, pour venir vous parler, que vous eussiez congédié cet homme qui étoit avec vous. Vous lui avés donné une assés longue audience, j'espère que vous voudrés bien aussi m'en accorder une; & pour venir promptement au fait, dites-moi avec franchise, je vous prie, s'il vous est permis de me parler sur les vûes qu'Argaleon peut avoir pour marier la Princesse sa fille?

DARÈS.

Seigneur, je vous répondrai en un mot, qui sera la pure vérité. Argaleon ne pense point à marier Telefille, il a bien d'autres soins. Ces maudits Messeniens, qui ne songent qu'à conjurer contre lui, le tiennent dans des inquiétudes continuelles, & il ne songe qu'à

se précautionner contre eux. D'ailleurs ils sont tous si prévenus par la haine qu'ils lui portent , que quoique Telefille soit la plus charmante personne du monde , ils sont aveugles sur son extrême beauté , & il n'y en a pas un seul jusqu'à présent qui se soit avisé de s'attacher à elle. Du reste, je ne doute pas qu'Argaleon ne la mariât volontiers.

H E R M O C R A T E.

~ Tout va donc le mieux du monde. Je ne suis point Messénien , je suis de Corinthe , & je ne suis venu ici que pour recueillir une succession très-considérable. Je n'ai point vû Telefille avec des yeux de Messénien , j'ai senti tout son mérite , & je vous prie de disposer Argaleon à me la donner.

D A R E S.

Seigneur , je serai ravi de vous y servir. Ah ! que vous faites bien de vous attacher à Argaleon ! Laissés dire les Messéniens , c'est un grand homme que cet homme-là. Si ce n'étoient les canailles à qui il a affaire , son mérite paroîtroit bien davantage.

LE TYRAN,
HERMOCRATE.

Je le crois.

D A R E S.

Malheureusement il a quelques années, & s'il venoit à manquer, comme il n'a point d'autres enfans que Telefille, vous vous trouveriés maître d'un joli Etat, & avec le caractère ferme & vigoureux dont je vois que vous êtes, vous feriés chanter Messieurs les Messeniens. Cela me fait songer à vous dire qu'apparemment vous ne demandés pas d'autre dot que l'espérance....

HERMOCRATE.

Je n'ai que faire de dot, je suis assés riche, & je l'étois déjà assés sans cette nouvelle succession qui m'est venue.

D A R E S.

Tant mieux, Seigneur, cela ne laissera pas de faciliter l'affaire. Argaleon pourroit bien marier noblement sa fille; mais, entre nous, il a besoin de son argent à tant de choses différentes

HERM.

HERMOCRATE.

Oh qu'oui. Parlés-lui donc le plutôt qu'il se pourra.

D A R E S.

Dès aujourd'hui. Je le verrai dans une heure, & au sortir d'avec lui je vous rendrai compte du succès de ma négociation.

HERMOCRATE.

Je vous ai dit que j'étois riche, je ferois inexcusable si j'étois ingrat.

D A R E S.

Seigneur, voilà justement la Princesse qui vient, je vous laisse avec elle, je me flatte que c'est lui faire bien ma cour.

SCENE CINQUIÈME.

HERMOCRATE, TELESILLE.

HERMOCRATE.

M Adame, vous voyés que je viens de parler à Darés, je vous en demande pardon. Je n'ai pas attendu que vous m'en eussies donné une permission aussi positive que je la pouvois desirer. Mais l'Amour est impatient; vos scrupules étoient trop légers, ils retardoient trop mon bonheur, je me suis résolu de les forcer. Me désavoués-vous de ce que j'ai fait, divine Princesse?

TELESILLE.

Commencés par ne me point donner ce nom, je vous en ai déjà prié. Je ne suis point Princesse, mon pere n'est que d'une naissance très-commune, & je vous avoue qu'il n'y paroît que trop par ses discours & ses manieres. Il n'est

point né Prince légitime , & je ne fai que trop de quel nom on l'appelle lui & tous ses pareils qui ont usurpé la domination dans des Etats libres de la Grèce. Je le fai , & j'en gémiss sans cesse dans le fond de mon cœur.

H E R M O C R A T E.

Si vous n'êtes pas Princesse pour moi ; vous serés donc une Déesse. Quel nom voulés-vous que je donne à une personne qui avec une beauté si rare a une ame si noble ?

T E L E S I L L E.

Hélas ! Hermocrate , je ne sens rien de merveilleux dans la maniere dont je pense. Tout ne me fait-il pas rentrer en moi-même ? tout ne me fait-il pas sentir la misere , & même la bassesse de ma condition ? Je suis la fille d'un homme haï , détesté de tout un Peuple , & il n'est pas possible que cette horreur générale qu'on a pour lui ne rejaillisse sur moi. Vous me donnés des louanges sur ma figure ; je ne crois pas seulement que cette figure , qui devoit donc assés fraper le commun

des hommes, m'ait reconciliée le moins du monde avec les Messeniens ; la fille d'Argaleon est toujours un monstre à leurs yeux. Et pourquoi ne le ferois-je pas ? Ils jugent de mes sentimens par ceux de mon pere, & il faut convenir qu'ils ont raison. Ils ne savent pas ce que je pense, & loin qu'ils le puissent savoir, je suis obligée à le cacher avec grand soin, par respect pour mon pere. Je ne vous parle point des périls continuels où je suis exposée ; tous ceux qui menacent mon pere, me menacent aussi ; à tout moment ce Palais peut être en feu ; on y passera tout au fil de l'épée sans aucune distinction : tout cela n'est rien, il n'y va que de la vie ; mais je vous parle de la honte, de l'ignominie dont je me sens couverte, & à laquelle je ne m'accoutume point. Hermocrate, croyés-vous que dans une pareille situation on soit bien tentée d'être orgueilleuse ?

HERMOCRATE.

Plus je vous entens, plus mon admiration augmente ; car l'amour, quelque ardent qu'il puisse être, est trop au-dessous de ce qui vous est dû.

TELESILLE.

Et bien , si vous approuvés ces façons-là de penser , ce sont elles qui fondent ces mêmes scrupules que vous trouvez si légers. Dois-je vous exposer à être enveloppé dans les malheurs qui menacent mon pere & moi ? Faut-il qu'un homme aussi vertueux qu'Hermocrate s'unisse à la fille d'Argaleon ?

HERMOCRATE.

Ah ! il n'y a point de Héros qui soit assés vertueux pour cette fille d'Argaleon. On la connoîtra , & on trouvera bien qu'elle a fait grace à Hermocrate.

TELESILLE.

Peut-être me connoîtra-t-on à la fin , mais en attendant votre gloire en souffrira. Que fai-je si je ne vous en deviendrai pas moins chere ? Ah ! si ce malheur s'ajoutoit à tous les autres , je sai bien que je ne ferois presque pas en droit de m'en plaindre , mais j'en mourrois. Je ne vous dissimule rien , & je ne me pare point avec vous d'une fausse & mauvaise fierté ; je vous dois

beaucoup de ce que vous avés bien voulu vous attacher à moi , & surmonter tout ce qui devoit d'abord vous en détourner ; mais je crains que vous n'ayés trop fait pour moi : je suis bien sûre que ma reconnoissance ne se démentira pas ; mais je crains que votre générosité ne se soutienne pas toujours , elle sera peut-être attaquée par la gloire même ; je sai combien vous êtes sensible à la gloire , & je ne voudrois pas que vous le fussiés moins.

H E R M O C R A T E.

Je n'ai plus d'expressions pour vous répondre. Vous vous abaissés presque devant moi , qui ne dois être qu'à vos pieds ; vous me parlés de reconnoissance à moi , qui vous dois tout d'avoir reçu mes soins & souffert mon amour , à moi que mon sang répandu pour vous n'acquitteroit pas. Ah ! si j'ai quelque vertu , que j'en suis bien payé par vos sentimens ! Vous me la rendés beaucoup plus précieuse encore qu'elle ne l'étoit par elle-même.

T E L E S I L L E.

Conservés-la bien , mon cher Her-

mocrate, elle seule m'assure de votre amour. Vous m'êtes devenu absolument nécessaire. Je n'avois jamais vû de vertu, j'en ai trouvé en vous tout ce que j'imaginois, tout ce que je desirois inutilement; je n'avois jamais été aimée, vous m'en avés fait connoître le plaisir; il ne m'est plus désormais possible de vivre sans vous estimer toujours, sans être toujours aimée de vous.

HERMOCRATE.

Vous n'ajoutés rien de plus?

TELESILLE.

Vous le suppléés de reste, & j'y consens de tout mon cœur.

HERMOCRATE.

Je suis si heureux, si transporté de joie, que je commence à craindre que mon bonheur ne soit pas assés sûr. Il n'y a qu'un moment que je parlois à Darés, & ni la maniere dont il est entré dans ce que je lui disois, ni toutes les circonstances de la chose, ne me permettent pas de douter le moins du monde qu'Argaleon ne doive vous accorder à moi. Cependant j'en doute

à l'heure qu'il est , parce que vous me faites trop sentir quelle seroit ma félicité. Mais il n'est pourtant pas possible qu'il me vienne un refus ; ne le croyés-vous pas ?

TELESILLE.

Non, il n'y a rien à craindre. Mon pere ne m'aime point du tout ; j'ai eu beau vivre avec lui comme je devois , je crois qu'il a senti dans le fond de mon cœur quelque improbation secrète de sa conduite. Il m'auroit donnée au premier venu , si quelqu'un m'eût demandée , & il sera ravi de se défaire de moi. Son consentement ne vous fera pas glorieux , mais vous l'aurez. Que nous serons heureux , si nous sommes jamais en état de rendre la liberté aux Messeniens , comme nous l'avons imaginé ensemble !

HERMOCRATE.

Je serois encore plus heureux que vous par cette action qui nous seroit commune ; j'apprendrois aux Messeniens que c'est vous qui en avés eu la premiere idée.

TELESILLE.

Je n'ai fait que vous prévenir ; j'avois vû plus long-temps que vous les maux de ma Patrie , & j'en devois être plus touchée. Vous êtes témoin de la vie que mène mon pere , de ses frayeurs , de ses allarmes éternelles ; il n'est pas besoin d'être Hermocrate pour ne pas aspirer à une pareille situation. Argaleon n'a jamais rendu les Messeniens aussi malheureux qu'il l'est lui-même.

HERMOCRATE.

Cependant Darés m'a complimenté tantôt , & aîlés adroitement sur ce que je serois son successeur , & que je soutiendrois bien l'autorité qu'il m'auroit laissée. Vous jugés aisément que je n'ai rien dit ; il ne faut pas que l'on puisse soupçonner nos intentions ; Argaleon ne nous les pardonneroit jamais , & nous mettroit hors d'état de les exécuter.

TELESILLE.

Voilà ce qui me désespere. Il faudra paroître approuver , il faudra même peut-être appuyer une domination illé-

gitime , dans le temps que nous aurons le cœur plein du desir de l'abolir. Il faudra être odieux à tout un Peuple , dont nous mériterions l'amour. Quel supplice pour la vertu, de se revêtir des apparences qui lui font les plus contraires, & de se priver de sa plus douce récompense !

HERMOCRATE.

Adorable Telefille , ne nous faisons point des malheurs avant le temps ; pour moi je ne les puis envisager , quand je touche au moment d'être le plus heureux de tous les hommes ; les Dieux connoissent nos cœurs, ils favoriseront des intentions qui doivent leur plaire. Je vais me tenir à portée de voir Darés dès qu'il sortira d'avec Argaleon ; & quoique je sois plein d'espérance , je vous avoue cependant que plus l'instant de la décision approche , plus je me sens d'émotion & de trouble.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARGALEON , DARÉS.

D A R É S.

O Ui , Seigneur , les bons Citoyens qui veillent à votre sûreté , viennent de me dire qu'ils soupçonnent une nouvelle conjuration.

A R G A L E O N.

Ces Messeniens ont le diable au corps. J'ai beau les matter de toutes les manieres , ils se rebequent toujours. Qu'est-ce qu'il y auroit donc à faire ?

D A R É S.

Rien , Seigneur , que de continuer comme vous avés fait ; toute votre conduite est excellente. Ces Messieurs ,

230 L E T Y R A N ;
dont j'ai l'honneur de vous parler ;
disent qu'ils auroient besoin d'argent.

A R G A L E O N .

Ces gens-là me ruinent. Mais leur
conjuraton n'est peut-être pas vraie ?

D A R E S .

Peut-être ; mais pour savoir si elle
est vraie ou non , il faut qu'ils aillent ,
qu'ils viennent, qu'ils s'intriguent, qu'ils
gagnent des Esclaves , & quelquefois
aussi d'honnêtes gens qui sont plus
chers, tout cela coûte.

A R G A L E O N .

La conjuration sera vraie apparem-
ment , & je payerai nos gens sur les
confiscations des conjurés.

D A R E S .

Cela est bon ; mais encore une fois ;
si cette conjuration n'est rien ?

A R G A L E O N .

Et bien, avance-leur de l'argent. Mais
au moins qu'ils nous servent bien ; &
s'ils s'avisent de se plaindre si souvent,
j'y mettrai bon ordre , je les enverrai

tous dans un cachot. Ils devroient me servir pour rien ; & ce ne feroit pas pour rien ; car ne sont-ils pas trop heureux d'avoir ma protection, & de pouvoir vexer qui ils veulent ?

D A R E S.

Les hommes sont si déraisonnables. Pour moi j'en suis toujours surpris ; mais il faut s'accommoder à eux, & ceux qui gouvernent y sont encore plus obligés que les autres.

A R G A L E O N.

Parlons d'autres choses. J'ai fait réflexion que mes vingt Lits dans autant de Chambres séparées pourroient bien ne pas suffire. En chassant de ce Palais quelques amis dont je ne me soucie guère, il me reviendra dix Chambres assés éloignées les unes des autres ; je mettrai dans chacune un Lit, & j'en aurai trente ; moyennant quoi j'espère que je dormirai un peu mieux.

D A R E S.

Seigneur, rien n'est si précieux que votre sommeil, ni si nécessaire à votre

fanté, & par conséquent à l'Etat. Effectivement vous ne dormés pas assés.

A R G A L E O N.

J'y fais ce que je puis ; mais quoique je sache bien que quand on entreroit la nuit dans mon Palais avec de mauvaises intentions, il seroit difficile de me trouver , parce qu'on ne fait jamais dans lequel de mes vingt Lits je suis couché, je ne ferme pourtant presque pas l'œil , le moindre bruit me réveille en sursaut, & même lorsque tout est le plus calme du monde, je ne dors pas encore. Assurément trente Lits valent mieux que vingt, & dépayseront mieux d'abominables assassins. J'en ferai plus tranquile, ne le crois-tu pas?

D A R E S.

Sans doute, Seigneur , il n'y a qu'à donner les ordres pour chasser vos amis.

A R G A L E O N.

En voici la liste. Tu leur signifieras de sortir. J'ai encore une inquiétude ; mon Barbier n'a point une trop bonne physionomie.

D A R E S.

Ah! Seigneur, il me semble que si ;
c'est moi qui vous l'ai donné, j'en ré-
pons.

A R G A L E O N.

Je t'assure , Darés , qu'il n'est point
agréable d'être là un gros quart d'heure
sous un rasoir bien affilé, dont on ne
connoît point les intentions. J'y souffre
cruellement ; j'observe avec attention
mon Barbier, qui me paroît quelque-
fois pensif, l'esprit occupé ; cela ne me
plaît point.

D A R E S.

C'est qu'il pense à vous bien faire la
barbe, & qu'il veut primer dans cette
opération-là pour vous bien faire sa
cour. Il espere que cela le menera loin.

A R G A L E O N.

Quoi qu'il en soit , Darés , j'ai trop
d'inquiétude , je veux m'en délivrer.

D A R E S.

Je n'y vois plus d'autre moyen que
de vous laisser croître la barbe. Vous

234 L E T Y R A N ,

en amenerés la mode, Messene se conformera à vous, & peut-être le reste de la Grèce.

A R G A L E O N.

Je ne devois pas trop m'attendre à tant de complaisance ; mais j'ai trouvé un meilleur expédient. Que ma fille apprenne à faire la barbe.

D A R E S.

La Princesse ?

A R G A L E O N.

Pourquoi non ? Je voudrois bien voir que sa Principauté l'empêchât d'apprendre un métier honnête qui peut m'être utile. Je voudrois bien qu'elle fît là-dessus la dédaigneuse & la mignonne. Oh ! que je la rangerois bien vite à son devoir ! Elle ne me plaît déjà pas trop, son caractère ne m'accommode point. Aussi tu vois que dans Messene personne n'en veut ; il n'y a pas un seul de nos jeunes gens qui lui dise une parole, & ce n'est pas assurément qu'elle ne soit belle & bien faite.

D A R E S.

Seigneur, vous avés sur elle des vûes

fi

si différentes de ce que j'eusse cru, que
je n'ose plus vous faire une proposition,
qui cependant vous auroit pû convenir,
même selon ce que vous venés de
me dire.

A R G A L E O N.

Et quelle est cette proposition?

D A R E S.

Oh! Seigneur, il n'en est plus question,
puisque vous voulés que la Princesse
vous fasse la barbe. Je ne dis pas
que votre dessein ne soit fort raisonnable
& fort bien pensé; mais enfin....

A R G A L E O N.

Ne laisses pas de dire ce que tu vou-
lois.

D A R E S.

Il s'agissoit de marier la Princesse.

A R G A L E O N.

Mon cher Darés, tu ne m'as jamais
fait tant de plaisir. J'aime encore mieux
qu'elle se marie que de me raser. Je
serai trop heureux d'en être défait; &
à qui la maries-tu?

Tome VII.

V.

DARÉS.

A Hermocrate.

ARGALEON.

A ce Corinthien ?

DARÉS.

Oui, vous savés qu'il est prodigieusement riche.

ARGALEON.

Il n'est que trop bon pour elle ; la difficulté n'est pas de la bien marier, mais de la marier. Puisqu'Hermocrate est si riche, je ne lui donnerai pas une grosse dot.

DARÉS.

J'ai si bien tourné la chose, si bien ménagé l'esprit d'Hermocrate, qu'il ne vous demande rien du tout.

ARGALEON.

Il épouse ma fille pour ses beaux yeux ! Il est donc fou ? Je soupçonnois bien qu'il en étoit un peu amoureux ; mais je n'imaginois pas une si haute extravagance : tant mieux pour nous,

Darés, il aura Telefille, & grand bien leur fasse à tous deux. Sans doute il te l'a demandée ?

D A R É S.

Oui, Seigneur, & il m'attend pour apprendre votre réponse.

A R G A L E O N.

Va vite la lui porter. Employe pourtant la prudence ordinaire. Tu juges bien qu'il ne lui faut pas dire combien il me fait de plaisir. Sur-tout dis-lui que je ne me suis résolu qu'avec beaucoup de peine à marier ma fille sans lui rien donner, mais que l'état présent de mes affaires m'a forcé à lui céder en générosité.

D A R É S.

J'entens, reposez-vous sur moi. Il ne me reste plus qu'un mot qu'il faut que j'aye l'honneur de vous dire. Il y a dans votre antichambre un Messenien nommé Lisippe, qui voudroit bien vous parler ; c'est, dit-il, pour une affaire de la dernière importance, & qui vous regarde.

A R G A L E O N.

Il ne te l'a donc pas dite ?

V ij

DARÉS.

Il n'a jamais voulu. Cela ne se peut absolument, à ce qu'il dit.

ARGALEON.

Fais-le entrer, & demeure-là.

DARÉS.

Il veut vous parler sans témoins.

ARGALEON.

Je n'aime point ces misteres-là, qu'il s'en aille.

DARÉS.

Seigneur, il a été bien fouillé, & je l'ai fait garder depuis qu'il l'a été; il n'a aucun papier à vous faire lire, je suis sûr qu'il n'y a rien à craindre.

ARGALEON.

Je fai bien par-dessus cela que j'ai sous mes habits une bonne cuirasse de fer, de bons brassarts, de bons cuissarts; mais n'importe, les tête-à-tête avec des visages nouveaux ne me plaisent point. Connois-tu cet homme-là?

D A R É S.

Un peu , & je m'en fuis encore informé. C'est un homme de basse condition , mais qui passe pour avoir bien de l'esprit , pour être un drôle intelligent & alerte. Il a peut-être quelque chose à vous apprendre sur cette conjuration que vous craignés. Rien n'est à négliger dans ces sortes de conjonctures.

A R G A L E O N.

Qu'il entre donc , & ne t'éloigne pas trop. Que mes Gardes se rapprochent de la porte de ma chambre.

S C E N E S E C O N D E.

A R G A L E O N , L I S I P P E.

L I S I P P E.

S Eigneur , sans prétendre entrer dans le secret de vos pensées , je vous crois bien fatigué de conjurations ; je viens vous apporter un secret infail-

ble pour empêcher qu'il ne s'en fasse jamais contre vous.

ARGALEON.

Va, mon ami, tu es fou, retire-toi. Naturellement je crains les fous.

LISIPPE.

Il est bien vrai que ce que j'ai l'honneur de vous proposer est singulier & extraordinaire ; mais sur ma tête il n'est nullement extravagant. Ne connois-je pas bien le grand génie du Seigneur Argaleon, & voudrois-je lui proposer des chimères ? Mon secret.....

ARGALEON.

Ne t'approche pas de moi, je fais ton secret aussi-bien que toi-même ; c'est que je renonce à la domination ; mais par tous les Dieux je n'y renoncerai pas, & je vous ferai bien tous soutenir.

LISIPPE.

Mon secret n'est point ce que vous pensés, vous conserverés votre domination. Tout ce qu'il faut faire.....

ARGALEON.

Encore un coup ne t'approche pas de moi ; il a quelque chose d'égaré dans les yeux.

LISIPPE.

Je vous dirai donc , Seigneur , d'aussi loin que vous voudrés , que vous n'avez qu'à me faire compter tout-à-l'heure par votre Trésorier 600000 francs

ARGALEON.

600000 francs ! Voilà une plaisante folie ! Elle ne peut aller qu'à faire rire.

LISIPPE.

Oui , Seigneur , 600000 francs. Vous dirés que je vous aurai appris un secret pour découvrir toutes les conjurations , on le croira , & on n'osera plus en faire.

ARGALEON.

Attens , attens que je débrouille ce galimatias-là. Il me semble que j'y entrevois quelque chose.

LISIPPE.

Seigneur , il est impossible que vous

ne voyiés le tout du premier coup d'œil. Vous aurés la bonté de dire : Lisippe m'a donné un secret pour découvrir toutes les conjurations , & je lui ai donné pour récompense 600000 francs. Moi je montrerai les 600000 francs , & tout Messene dira : Ce secret est donc admirable ; car Argaleon est trop habile & trop sage pour jeter inutilement 600000 francs , même pour les hasarder. Argaleon nous découvrira donc dès que nous songerons à conjurer contre lui ; & alors , ma foi , je ne crois pas qu'on ait envie de s'y jouer.

A R G A L E O N .

Il y a quelque chose de bon à ce que tu dis ; mais dans le fond tu ne me donnes pourtant rien.

L I S I P P E .

Quoi ! Seigneur , n'est-ce rien qu'une opinion que tout Messene prendra à la fois ? Tous ceux qui gouvernent les Etats seroient trop heureux s'ils avoient chacun leur Lisippe qui leur apprît l'art d'établir des opinions à leur gré.

A R G A L E O N .

Ces Lisippes-là les ruineroient bien vite.

COMEDIE. 243

vite. Ils font de trop grande dépense. Que diable ! Donner 600000 francs pour rien, car enfin ce n'est rien ; je ne tiens rien, cela me paroît ridicule, & tu ferois le premier à te moquer de moi, si je le faisois.

LISIPPE.

Seigneur, je n'ai plus rien à vous dire, j'ai tout dit, mon secret est fort simple, & c'en est le beau.

ARGALEON.

Il n'est point du tout simple de donner 600000 francs, à moins que simple ne veuille dire sot. 600000 francs ! Je ne les ai pas premierement, il s'en faut bien : où les aurois-je pris ?

LISIPPE.

Si vous voulés bien me le permettre, je vous donnerai un expédient. Vous les amasserés de vos épargnes ; pendant ce temps-là vous aurés la bonté de ne point parler de mon secret ; de mon côté je ne dirai rien, je me tiendrai clos & couvert ; & quand vous aurés la somme, ou plutôt quand je l'aurai, vous ferés éclater le secret.

Mais pendant ce temps-là on conjurera.

LISIPPE.

Ce ne fera pas ma faute.

ARGALEON.

Ce sera ta faute, & je m'en prendrai à toi afin que tu le saches ; car tu n'aurois eu qu'à m'en quitter à meilleur marché. Tu fais bien qu'il ne fait pas bon tomber sous ma patte. Mais ton secret a je ne sai quoi d'ingénieux, je veux l'essayer. Je te donnerai d'abord quelque chose, & nous verrons comment cela fera.

LISIPPE.

Cela ne fera rien du tout. Mon secret est indivisible. Il faut un grand coup pour n'y plus revenir.

ARGALEON.

Et bien, frappons le grand coup. Je te donne 50000 francs.

LISIPPE.

J'ai trop de conscience pour les pren-

dre , vous perdriés votre argent.

ARGALEON.

Est-ce qu'on ne seroit pas assés étonné
que je t'eusse donné 50000 francs ?

LISIPPE.

Non ; qu'est-ce qu'on peut avoir pour
50000 francs ? Ils diroient tous que le
secret ne seroit rien qui vaille , & il ne
leur seroit point de peur.

ARGALEON.

Mais ils disent que je suis si avare ;
car je fai tous vos discours à vous
autres.

LISIPPE.

Ils ne le disent pas tant que vous pen-
sés ; & puis quand il s'agit d'assurer vo-
tre domination , ils vous croient assés
habile pour ne rien épargner. Après
tout , de quoi s'agit-il pour vous ? N'est-
ce pas de gouverner en paix ? Combien
l'argent que vous me donnerés ne vous
en sauvera-t-il pas ?

ARGALEON.

Je me rends à tes raisons , je ne bar-

guigne plus ; va, je te donne 100000 francs.

LISIPPE.

Tout ce que vous voudrés, Seigneur ; je ne suis point intéressé. Je ne songe qu'à votre sûreté & à votre conservation. Si je pouvois vous donner mon secret pour rien , oh ! que je le ferois volontiers ! Mais il est d'une certaine nature bizarre & particuliere qui ne me le permet pas ; il est d'autant meilleur qu'il est mieux payé. Gratis, ou à peu près gratis, il ne vaut rien. Moi je n'en puis mais,

ARGALEON.

Voilà un impertinent secret : où diable l'as-tu pêché ?

LISIPPE.

Je l'ai trouvé en me tourmentant l'esprit pour tâcher de vous être utile. Il m'est bien venu quelques autres idées , mais qui manquoient toutes par des endroits essentiels , il n'y a eu que celle-là qui m'ait satisfait ; je l'ai tournée & retournée de tous les sens , je n'y puis trouver rien à dire.

ARGALEON.

Or ça finissons. 200000 francs.

LISIPPE.

Encore une fois, Seigneur, tout ce qu'il vous plaira. Vous jugés bien que 200000 francs font une fortune exorbitante à un homme comme moi. Je m'en contente de reste, je n'aurois pas imaginé même en songe de pouvoir jamais être si riche. C'est à vous à voir si le secret fera son effet pour 200000 francs. Comme c'est peu de chose pour vous, le succès fera peut-être médiocre; & en ce cas-là votre argent seroit perdu, dont je serois très-fâché. Enfin il est certain que plus vous en mettrés, moins vous hasarderés de le perdre.

ARGALEON.

Tu es bien butté à tes 600000 francs! Et pourquoi cette somme-là plutôt qu'une moindre?

LISIPPE.

Je vous dirai en honneur que je ne songeois d'abord qu'à 500000; car je faisois l'estimation sur le plus bas pied

qu'il fût possible, j'en avois du scrupule; mais je disois en moi-même, le Seigneur Argaleon y saura bien ajouter ce qu'il jugera à propos, c'est son intérêt, & il est sans comparaison plus habile que moi. Depuis cela il m'est survenu un petit besoin de 100000 francs, je les ai ajoutés, & j'ai cru bien faire pour vous-même.

ARGALEON.

Je ne tâte point de tous les tours que tu prens-là, je ne suis point ta dupe. Malheureux, tu me rançonnes, tu me tiens le pied sur la gorge.

LISIPPE.

Hélas! Seigneur, point du tout, il n'en sera que ce que vous voudrés. Renvoyés-moi, il y a assés d'autres Seigneurs dans la Grèce, j'en trouverai bien quelqu'un qui s'accommodera de mon secret; mais j'ai cru vous devoir la préférence. Je vous demande seulement une grace qui ne vous coûtera rien; c'est de ne point parler de mon secret, vous me nuiriés inutilement. Je me retire, Seigneur, en vous souhaitant toutes sortes de prospérités.

A R G A L E O N.

Demeure , il me vient une pensée.
Je te donnerai plus que tes 600000
francs ; mais je dis beaucoup plus , &
je te ferai une fortune beaucoup au-
dessus de ce que tu espérois : je m'ex-
pliquerai bien-tôt davantage ; ne fors
pas de mon Palais , sur ta tête ne parle
de ce qui s'est passé entre nous à qui
que ce soit , pas même à Darés. Va ,
tu seras bien content de moi.

L I S I P P E.

Seigneur, l'argent comptant.....

A R G A L E O N.

Va , te dis-je , & ne replique pas.

L I S I P P E *en s'en allant.*

Que diable est-ce que ceci ? Auroit-il
trouvé quelque moyen de m'attraper ?

SCENE TROISIÉME.

ARGALEON.

O Ui, mon expédient est très-bon, il me tire de tout embarras. Il n'y a qu'une petite difficulté à applanir qui ne m'arrêtera guère. L'idée de cet homme-ci est excellente, & il faut absolument en profiter. Cela vaut bien mieux que mes Espions & mes vingt lits, & mes habillemens de fer. Je vais être le plus heureux homme du monde, & je dormirai.

SCENE QUATRIÉME.

ARGALEON, HERMOCRATE.

HERMOCRATE.

S Eigneur, je viens vous marquer ma vive reconnoissance de la grace que vous me faites, & de la maniere dont

COMEDIE 251

vous l'affaifonnés. Vous m'accordés la
Princesse , & Darés m'a dit.....

ARGALEON.

Darés ne fait ce qu'il dit , je ne l'ai
point accordée. Où a-t-il pris cela ? Je
lui ai seulement dit que j'y penserois.

HERMOCRATE.

Vous me jettés dans le plus grand
étonnement du monde. Quoi ? Darés....

ARGALEON.

Oui , Darés s'est trop pressé , vous
devés plutôt m'en croire que lui. Je ne
vous ai point encore accordé ma fille ,
& j'en disposerai comme il me plaira.

SCENE CINQUIÉME.

HERMOCRATE.

QUel coup de foudre, grands Dieux !
J'en demeure immobile de surprise
& de douleur. Je viens transporté de
joie d'avoir obtenu tout ce que j'aime ,
& j'apprens que je me trompois. Loin

d'avoir obtenu Telefille , je ne sens que trop aux discours d'Argaleon que je la pers pour jamais. Pourquoi Darés m'a-t-il donné une fausse espérance ? Que dis-je ? C'étoit une assurance absolue ; il y a certainement là quelque chose que je n'entens point. Courons vite retrouver Darés.



ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.**HERMOCRATE, DARÉS.****HERMOCRATE.**

M Ais, Darés, ne m'avez-vous pas dit en propres termes, que non-seulement Argaleon me donnoit la Princesse, mais qu'il me la donnoit avec joie, avec tout l'agrément possible?

DARÉS.

Je ne fai pas bien, Seigneur, si je vous l'ai dit en termes aussi forts; mais enfin Argaleon ne me l'a pas dit de cette manière-là, puisqu'il vous a parlé d'un ton si différent.

HERMOCRATE.

Et comment vous a-t-il parlé?

D A R É S.

Seigneur, je ne puis pas vous le dire ; car je vois bien qu'il faut que j'aye mal entendu.

H E R M O C R A T E.

Mal entendu !

D A R É S.

Oui. Si vous saviés combien j'ai de choses dans l'esprit, de combien d'affaires j'ai la tête chargée, il n'est pas étonnant que j'aye quelquefois des distractions, que j'entende un mot pour l'autre ; à tout cela il n'est question que de quelques mots.

H E R M O C R A T E.

De quelques mots qui font précisément le oui & le non ; & certainement comme je vous avois intéressé à mon affaire, vous les avés bien écoutés.

D A R É S.

Il n'y a qu'un mot qui serve. Argaleon est un homme d'honneur, d'une probité exacte, qui ne manqueroit pas à sa parole. Il ne l'a pas donnée puisqu'il le dit.

HERMOCRATE.

Vil Courtisan! Car enfin la patience m'échape.

DARÉS.

Je ne vous le conseille pas, il n'y feroit pas bon pour vous.

HERMOCRATE.

Je te tuerai tout-à-l'heure, & en arrive ce qu'il pourra, si tu ne me dis pourquoi Argaleon a changé.

DARÉS.

Je vous jure que je n'en fai rien.

HERMOCRATE.

Qui a-t-il vû depuis que tu l'as quitté?

DARÉS.

Il n'a vû qu'un nommé Lisippe que j'ai introduit chés lui, qui lui a parlé seul-à-seul, & sans que j'aie sù de quoi il s'agissoit. D'ailleurs ce Lisippe est un homme que je ne connois que de nom, & un peu de vûe. A l'heure qu'il est on le garde, & il ne voit personne.

HERMOCRATE.

Excusés mon emportement, il n'est que trop légitime, il est question ici de tout pour moi. Je sens que vous me dites vrai présentement ; ce Lisippe est venu sans doute faire à Argaleon quelque proposition de mariage pour la Princesse ?

DARÉS.

Cela se pourroit bien, je le crois comme vous. Argaleon a même défendu à ce Lisippe que j'ai introduit de me parler de rien ; & Argaleon de son côté garde avec moi un profond silence, contre son ordinaire.

HERMOCRATE.

Cela n'empêche pas que vous ne soyés toujours le seul homme en qui il se confie, mon cher Darés ; promettez-moi de me servir, je ne mets point de bornes à ma reconnoissance.

DARÉS.

Je ferai de mon mieux, quoique...

HERMOCRATE.

Oubliés cela, je vous en conjure ; il

est vrai que je suis un peu vif, mais je ne le suis jamais tant que pour reconnoître les services.

SCENE SECONDE.

HERMOCRATE, TELESILLE.

TELESILLE.

ET bien, Hermocrate, avés-vous tiré quelque éclaircissement de Darrés?

HERMOCRATE.

Très-peu de chose. Entre le temps où il a vû Argaleon, qui certainement avoit consenti de bonne grace, & le moment où je suis entré chés lui, & ai été si mal reçu, Argaleon n'a vû qu'un nommé Lisippe, homme de peu, qui l'aura fait changer par quelque vûe de mariage qu'il lui aura donnée pour vous. Il n'est pas possible que cela soit autrement; j'irois bien vîte dans ce moment-ci trouver ce Lisippe, & de gré ou de force, je le ferois parler, & en

258 LE TYRAN,
faurois davantage ; mais personne ne
lui parle, on ne le voit point.

TELESILLE.

Hermocrate, nous voilà séparés pour
jamais.

HERMOCRATE.

Pourquoi me prononcés-vous ces
cruelles paroles ? Je n'ai pas la force
de soutenir cette idée, je me la dissi-
mule, & je tâche à retenir, malgré
toutes les apparences contraires, quel-
que foible reste d'espérance.

TELESILLE.

Nous ne nous verrons plus. Je sens
quelle est ma destinée, j'y reconnois
même la justice des Dieux, quoique
sévère. La fille d'Argaleon ne mérite
pas d'être heureuse ; & vous, Hermo-
crate, ces mêmes Dieux qui aiment la
vertu, ne veulent pas vous laisser unir
à la fille d'Argaleon.

HERMOCRATE.

Madame, vous me confondés, quand
vous vous regardés comme une crimi-
nelle, & que vous me faites tant va-
loir,

loir. Je conviens que ma vie s'est passée jusqu'ici dans l'innocence : mais quelles preuves de vertu ai-je données ? Je n'en ai reconnu les semences dans mon cœur qu'à la vive passion que j'ai prise pour vous ; le peu que je vaux tiens entièrement à mon amour. Le desir de vous plaire , la joie de m'en pouvoir flatter m'animoient , m'élevoient au-dessus de moi-même ; je pers tout si je vous pers.

T E L E S I L L E.

Hélas ! vous perdés moins que moi ; vous surmontiés des obstacles pour unir votre destinée à la mienne , & des obstacles qui devoient assés légitimement vous arrêter ; & peut-être ai-je eu tort de ne vous les pas représenter plus fortement , de permettre que vous les surmontassiés ; peut-être ai-je été séduite par les sentimens de mon cœur , qui me parloit trop pour vous. Mais moi je ne surmontois rien ; au contraire , tout me portoit vers vous , vous étieiés l'asile où je me réfugiois contre tout ce que je vois ici , contre tout ce qui m'environne ; j'allois trouver un air pur , des sentimens conformes aux miens , la vie

que je puis croire que je méritois. Vous pourrés vous consoler par la pensée de ce que vous eût coûté la malheureuse Telesille, moi à qui vous faisiés un bonheur que je n'achetois par rien : puis-je jamais me consoler ?

HERMOCRATE.

Non, vous n'avez pas l'injustice de croire ce que vous dites ; vous ne me croyés pas capable de me consoler jamais.

TELESILLE.

Je le crains du moins, & je vous demande pardon d'un sentiment si injuste. De quoi me servira que vous soyés éternellement affligé aussi-bien que moi ? Je veux pourtant malgré moi pouvoir me flatter de la durée de votre douleur.

HERMOCRATE.

Vous ne le pouvés que trop. Je ne veux point de la vie sans vous, & on est toujours maître d'en sortir.

TELESILLE.

Ah ! Hermocrate.....

HERMOCRATE.

Non, Madame, je ne précipiterai rien, j'agirai auparavant. Il faut savoir qui est celui à qui Argaleon vous destine.

TELESILLE.

Hélas ! c'est quelqu'un qui lui convient ; & quelle circonstance dans mon malheur ! Un homme qui sera dévoué à Argaleon, qui appuyera son pouvoir par toutes sortes de voies, qui ne songera qu'à lui succéder, est celui qu'on préfère à Hermocrate ; & sans doute on le préfère par ces endroits-là. C'est celui qu'on me donne au lieu d'Hermocrate. Quelle différence, grands Dieux ! De quelle vertu n'aurai-je pas besoin, & quels torrens de larmes me coûtera une vertu si pénible & si forcée !

HERMOCRATE.

Quoi ! vous accepterez cet indigne époux ?

TELESILLE.

Vous pouvez bien compter que j'apporterai toute la résistance que mon devoir me permettra ; je n'ai à craindre

262 L E T Y R A N ,
que d'en passer les bornes ; mais si en-
fin.....

HERMOCRATE.

Non , vous ne ferés point ainsi sacri-
fiée , vous ne le ferés point.

TELESILLE.

Et quels moyens avés-vous pour vous
y opposer ?

HERMOCRATE.

Je ne fai ; mais j'ai un amour , & je
me sens un courage qui m'en fourni-
ront.

TELESILLE.

Je n'espere rien de votre courage , &
je crains tout de votre amour. Que
pouvés-vous ici , Etranger , sans amis ,
dénué de tout ? Vous ne ferés que me
causer de nouvelles larmes encore plus
ameres. Argaleon est tout puissant , &
vous savés combien il est terrible dans
sa fureur.

HERMOCRATE.

Il n'est pas si terrible que timide. Lui
& ses pareils , ils craignent encore plus

qu'ils ne sont craints ; & moins on les craint , moins ils sont à craindre. Un homme seul qui parlera d'un certain ton, peut les faire trembler.

TELESILLE.

Au nom des Dieux , Hermocrate , conduisez-vous avec une extrême circonspection , pliés sous les premiers emportemens de mon pere , dissimulés & attendés les occasions favorables d'agir. Nous ne sommes pas encore assez instruits de toutes les circonstances de notre malheur ; tâchés de les découvrir, soit par Darés, soit par ce Lisippe.

HERMOCRATE.

Croyés-vous qu'il soit nécessaire de me rien recommander ?

TELESILLE.

Je crois bien que je vous dis des choses inutiles. Trouvés-vous cependant qu'elles le soient tout-à-fait ? Ne vous prouvent-elles rien ?

HERMOCRATE.

Divine Telesille....

TELESILLE.

Allés, ne me répondés point. Il n'est pas à propos qu'on nous voye si long-temps ensemble. Je veux pourtant vous dire encore que je suis fâchée d'avoir autant d'intérêt de n'être pas à l'odieux époux qu'on me destine. Vous pourriés croire que je songe principalement à détourner un coup si affreux ; mais non, ce qui domine dans mon cœur, c'est la crainte de vous perdre.

HERMOCRATE.

Que je serois heureux, si je versois tout mon sang.

TELESILLE.

Allés, vous vous arrêtés trop. Que ma malheureuse situation ne vous fasse point douter de la pureté de mes sentimens ; imaginés ceux que vous pourriés desirer, & soyés sûr que vous les trouvés.

HERMOCRATE.

Soyés bien sûr que jamais un cœur n'a été si rempli, si occupé, si charmé...

TELESILLE.

Allés, vous serés cause de quelque inconvénient. J'entens mon pere qui vient, il faut que vous l'évitiés.

SCENE TROISIÉME.

ARGALEON, TELESILLE.

ARGALEON.

MA fille, Hermocrate sort d'avec vous. Je vous ai laissé jusqu'à présent la liberté de le voir autant que vous avés voulu ; elle ne tiroit pas à conséquence, mais elle y tireroit présentement ; il n'est plus à propos que vous le voyiés.

TELESILLE.

Seigneur, ce qui est entre Hermocrate & moi, n'est point de nature à vous devoir être caché. J'ai pris beaucoup d'estime pour lui, & je crois que personne ne lui en refuse. J'ai eu de la peine à consentir qu'il me fît deman-

der à vous par Darés, quoique je ne prévisse aucune difficulté de votre part ; le dessein d'Hermocrate devoit vous convenir, & rien ne le traversoit d'ailleurs. Aussi Darés rapporta-t-il une réponse très-favorable ; Hermocrate s'entient là, & ne vous croit point capable d'un manquement de parole.

A R G A L E O N.

Qu'il m'en croye capable ou non ; je ne m'en embarrasse guère ; je n'ai point à lui rendre compte de mes actions. Le fait est que vous ne l'épouserés point.

T E L E S I L L E.

Seigneur, vous me frappés de la plus vive douleur. Je ne vous dissimule point que j'ai été touchée des sentimens d'Hermocrate pour moi. Mon cœur s'est peut-être trop engagé ; mais enfin....

A R G A L E O N.

Je comprends bien tout le romanefque qui se fera mis entre vous deux ; de petites cervelles comme les vôtres s'enflamment facilement ; mais elles se guérissent

guérissent facilement aussi. Après quelques larmes, quelques soupirs, qui ont donné cours aux mauvaises humeurs, il n'y paroît plus.

TELESILLE.

Ne méprisés point mes larmes & mes soupirs, ils partent du fond de mon cœur. Souffrés, Seigneur, que je me jette à vos genoux. J'ai toujours senti que je n'avois pas le bonheur de vous plaire, que vous n'aviés pas pour moi toute la tendresse qu'une fille peut attendre d'un pere. Je n'espererois pas obtenir de vous une grace peu importante pour moi, & qui n'iroit qu'à me procurer quelque agrément dans ma vie, dont je me pourrois passer aisément. Je n'aurois pas la hardiesse de vous en importuner. Mais celle que je vous demande ici est d'une autre nature, il n'y va pas de moins que de ma vie.

ARGALEON.

Il y va de la mienne aussi à exécuter mon dessein.

TELESILLE.

Comment, Seigneur!

Tome VII.

Z

Oui, il y va de ma vie à te donner à celui que je te destine. Il me la sauve à cette condition.

TELESILLE

En se relevant & s'en allant.

C'en est assés ; je l'épouserai , si je vis.

SCENE QUATRIÈME.

ARGALEON.

Voilà donc qui est fait. J'avois bien cru que la petite difficulté que je trouvois en chemin , ne m'arrêteroit pas. Je me défais de ma fille , c'est déjà un grand bien ; j'en étois embarrassé , mais de plus elle me vaut 600000 francs. Par Jupiter , je ne l'évaluois pas une si grosse somme. Qu'on fasse entrer Lisippe.

SCENE CINQUIÈME.

ARGALEON, LISIPPE.

ARGALEON.

Lisippe, tu es le plus heureux de tous les hommes ; je prens ton secret que je trouve bon , toutes réflexions faites. Je t'ai dit que je t'en donneroïis beaucoup plus que tu ne demandois ; je te donne ma fille en mariage.

LISIPPE.

La Princeſſe?

ARGALEON.

Oui , la Princeſſe.

LISIPPE.

Avec les 600000 francs?

ARGALEON.

Non. Mais tu comprends bien qu'elle vaut mieux.

Zij

270 LE TYRAN;

LISIPPE.

Je connois de réputation sa grande beauté, ses charmes; mais.....

ARGALEON.

Je ne te parle pas de sa beauté; ni de ses charmes, je ne fais pas grand cas de tout cela non plus que toi; mais elle est ma fille unique, & ma succession vaudra bien 600000 francs; qu'en penses-tu?

LISIPPE.

Eh! Seigneur, en conscience suis-je fait pour épouser la Princesse?

ARGALEON.

Pourquoi non? Tu n'es pas d'une grande naissance, mais tu es un homme libre une fois; entre des Grecs il ne s'agit que de cela, ils sont égaux dès qu'ils sont libres; je ne suis pas orgueilleux moi, quoiqu'on dise tant que j'en suis.

LISIPPE.

Je vois que vous ne l'êtes que trop peu; mais moi je le ferois trop, si

J'épousois la Princesse , on se moqueroit de moi. Voilà un plaisant visage , diroit-on , pour être le mari de la Princesse Telesille. Nos Messeniens sont furieusement malins , ils me montreroient au doigt par les rues , & puis les chansons.

A R G A L E O N.

Ils en font bien contre moi ; mais je punirai les tiennes avec les miennes , & aussi sévèrement.

L I S I P P E.

Nous ne sommes point du tout faits l'un pour l'autre , la Princesse & moi ; nous ne parlons seulement pas la même Langue ; elle a un certain langage du grand monde que je n'entendrois pas.

A R G A L E O N.

Il est vrai qu'elle est quelquefois un peu sublime , & je ne l'en estime pas davantage ; mais tu t'accoutumeras bientôt à son stile ; & enfin si tu ne l'entens pas, elle t'entendra bien, toi, & ce sera à elle à t'entendre , car tu feras le maître.

LISIPPE.

Le Maître ? Non , Seigneur , voilà le plus fâcheux , je ne le serai point. Elle me regardera toujours du haut en bas , me traitera comme un pauvre diable que je suis ; je n'oserai pas souffler devant elle , encore moins la gronder. Imaginés-vous si c'est vivre , que de n'oser gronder sa femme. Il n'y a rien qui amuse tant dans un ménage ; & sans cela on s'ennuyeroit à mourir. Encore , encore autre chose , mais je suis embarrassé à vous le dire , le respect.....

ARGALEON.

Dis , dis , je te le permets.

LISIPPE.

En me mariant , je ferois bien aise d'avoir des petits Lisippes : or pour les avoir il y a une certaine façon ; je ne sai pas comment je m'y prendrois avec la Princesse.

ARGALEON.

Tu t'y prendrois comme avec une

autre ; il n'y a point de façon particulière pour les Princesses.

L I S I P P E.

Je m'entens bien ; c'est que je ne pourrai jamais avoir avec elle l'audace, l'insolence Non, je ne l'aurois jamais ; & puis, supposé que je l'eusse, je vois d'ici la Princesse qui prendroit des airs si dédaigneux Adieu la lignée des Lisippes.

A R G A L E O N.

Les Princesses ne sont point si dédaigneuses que tu dis. Combien en vois-tu, ou d'autres grandes Dames, qui ne dédaignent pas même des Esclaves ?

L I S I P P E.

Oh ! quand ce sera par fantaisie, bon ; mais par devoir, elles n'en feroient rien. Et cela est si vrai, que je gage que le lendemain du mariage de la Princesse avec le malheureux Lisippe, elle auroit une fantaisie.

A R G A L E O N.

Tu ne la connois pas, c'est une merveilleuse qui se pique de beaux sentimens.

L I S I P P E .

A la bonne heure , il lui faudroit quelqu'un pour ses beaux sentimens , car pour moi je n'en ai point. Elle ne feroit non plus de conscience de m'enjoliver le front de ce que vous savés , que de boire un verre d'eau. Ils diroient entr'eux , le Monsieur & elle : ce gueux-là le mérite bien ; ils en feroient des gorges chaudes ; & ce qui est encore le pis , ils ne se cacheroient pas seulement de moi. Que diable leur ferois-je ? Ce feroit un beau personnage que je jouerois là. Je conviens que de plus honnêtes gens que moi le jouent bien ; mais j'y ai de la répugnance , & une grande répugnance. Je ne sai où je l'ai prise , ce n'est pas dans les exemples ; mais enfin pour rien au monde je ne voudrois hasarder le paquet.

A R G A L E O N .

On dit pourtant que tu veux te marier avec une Erinne.

L I S I P P E .

Il est vrai , Seigneur ; mais pour celle-là je la rangerai bien , elle n'est

pas Princeſſe. Elle eſt plus petite devant moi, ſi ce n'eſt quelquefois quand elle eſt dans ſes humeurs.

ARGALEON.

Tu la compares à ma fille ?

LISIPPE.

Je la préfère, Seigneur. Premièrement je l'aime ; il n'y a point là de tous ces beaux ſentimens que je n'entens pas, mais je l'aime. Après cela, je lui ai promis parole d'honneur que je l'épouſerois : elle ſoutient qu'il eſt temps que je lui tiennne ma promeſſe ; & ſi je lui manquois, c'eſt une Créature à me tuer de ſa main. Je vous dirai bien plus, Seigneur, car il ne s'agit pas préſentement de faire la petite bouche, ſi j'avois l'honneur & le malheur d'être le mari de Teleſſe, je ne la croirois pas en ſûreté.

ARGALEON.

Ce ſeroit-là un malheur que je ne craindrois guère.

LISIPPE.

Quoi qu'il en ſoit, Seigneur, 600000

francs, je vous en conjure, & point de Princeſſe.

ARGALEON.

Ecoute. Il y a long-temps que je te laiſſe faire tes raifonnemens très-bourgeois & très-plats ; ils m'ont diverti quelques momens, mais à la fin ils me laiſſent ; tu vivras avec ma fille, & elle avec toi, comme vous l'entendrés tous deux, je ne m'en mets guère en peine, & ce qui ſe paſſera dans l'intérieur de ta maiſon m'importe fort peu. Il me ſuffit, & à toi auſſi, que tu ſeras mon gendre, que tu ſuccéderas à ma place, & hériteras de mes biens, & tu ſeras récompénſé de reſte.

LISIPPE.

Succéder à votre place, Seigneur ! Vous connoiſſés par vous-même les grands talens qui ſont néceſſaires pour le Gouvernement ; je n'en ai aucun.

ARGALEON.

Il n'en faut pas tant que tu penſes, ſur-tout quand le branle eſt une fois donné, cela va tout ſeul : je te laiſſerai les Meſſeniens bien ſoumis, & en

tout cas tu n'auras qu'à leur montrer les dents.

L I S I P P E.

Je suis le meilleur garçon du monde.

A R G A L E O N.

Tu pourras l'être tant que tu voudras. Ils ne se révolteront pas contre toi, puisque si tu m'as donné le secret, toi qui en es l'inventeur....

L I S I P P E.

Seigneur

A R G A L E O N.

Tu hésites, tu t'embarrasses ! Quoi, maraut, tu me viens donner un secret, tu me le fais payer bien cher, & tu ne le crois pas assés bon pour t'en servir toi-même ?

L I S I P P E.

Ce n'est pas cela, Seigneur. C'est que je fais réflexion que j'aurai beau être muni du secret, les Messeniens auront beau être tranquilles, si les voisins me font la guerre, je ne saurai où me mettre. Ils ne vous attaqueront pas

si aisément , vous qui êtes brave comme un Achille ; mais moi on me connoît , ces diables de voisins sentiront bientôt le défaut de la cuirasse , & en abuseront.

A R G A L E O N .

Et si nous avions la guerre aujourd'hui , ne faudroit-il pas que tu y allasses ? Ne t'enrolleroit-on pas comme un autre ?

L I S I P P E .

Ce n'est pas de même , on est dans la foule , on se dérobe , on s'enfuit. Mais si j'étois à la tête , j'y ferois une mauvaise figure , je ne manquerois pas de donner quelque mauvais exemple.

A R G A L E O N .

Tu feras la guerre par des Généraux , comme tant de braves Princes ; tu feras encore plus en sûreté que si tu étois simple soldat. Tu vois bien que toutes tes raisons ne valent rien , tu n'as plus rien à répliquer. Tu épouseras ma fille ; viens me trouver dans un petit quart-d'heure , & je te menerai chés elle pour te présenter en qualité de mari.

SCENE SIXIÈME.

LISIPPE.

ME voilà bien loti ! Voilà un beau fruit d'un trait d'invention que je croyois si admirable, & dont je me savois si bon gré ! J'aurai une Princesse qui me fera enrager , & un Gouvernement dont je suis incapable , qui me rendra ridicule , & m'attirera des accidens fâcheux. Les trois Euménides m'étoient bien entrées dans le corps, quand je suis venu me mêler des affaires d'Argaleon. Que ne le laissois-je démêler ses fusées comme il auroit voulu ? Il ne faut point de commerce avec ces gens-là ; & si je pouvois sortir de ceci , oh qu'on ne m'y rattraperoit pas ! Mais je ne vois point du tout comment en sortir. Mon idée n'a que trop saisi Argaleon ; mais il se laisseroit plutôt écorcher vif, que de me la payer en argent ; & malheureusement encore il ne m'en sauroit donner peu , car je le quitterois pour

rien à l'heure qu'il est. Il a trouvé ce diabolique expédient de me donner sa fille , dont il ne se soucie point ; & c'est ce que je n'avois point prévu , ni pû prévoir. Allons , suivons ma triste aventure jusqu'au bout , mais ayant toujours l'œil au guet , pour tâcher d'échapper , s'il est possible.



ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

TELESILLE.

JE ne reverrai plus Hermocrate ;
& je vais voir celui à qui je suis
destinée, & à qui je ne puis me refuser.
Mon pere dit qu'il y va de sa vie. Peut-
être..... Mais enfin il le dit, il ne
m'est pas permis de ne pas supposer de
la vérité dans ce discours. Je ne ver-
rai plus Hermocrate, & je vais être
unie à un autre aussi digne, sans doute,
de mon mépris & de ma haine, qu'Her-
mocrate l'étoit de mon estime & de
mon amour. Que fais-tu maintenant,
malheureux Hermocrate ? Dans quelles
douleurs je te vois plongé ! Ah ! je ne
t'en souhaite pas une pareille à la mien-
ne. L'instant approche, le plus cruel
de tous les instans de ma vie, celui qui
me va porter le coup mortel. Dieux !

est-ce ainsi que vous récompensés des sentimens que nous avons lieu de croire vertueux ? L'innocence de notre amour , nos desseins pour la liberté de Messene, n'ont donc pas mérité vos faveurs ? Du moins ne me refusés pas celle d'une prompte mort qui termine mes tourmens.

SCENE SECONDE.

ARGALEON , TELESILLE ,
LISIPPE.

ARGALEON.

MA fille, voici celui à qui je vous ai engagée. C'est un de nos Citoyens de Messene, Lisippe.

TELESILLE.

Lisippe ! Je ne connoissois point ce nom-là.

ARGALEON.

Ce nom-là deviendra bientôt fameux par celui qui le porte ; assuré-
ment

COMEDIE. 283

ment il est homme d'esprit. Je t'ai dit qu'il me fauvoit la vie, rien n'est plus vrai; il m'a donné un secret infailible qu'il a imaginé pour découvrir toutes les conjurations qui se feroient contre moi. Je défie présentement les Messeniens de rien entreprendre. N'en es-tu pas transportée de joie?

TELESILLE.

Seigneur, je suis ravie de vous voir en sûreté.

ARGALEON.

Ce qui me plaît du moyen qu'il m'a donné, & ce qui te plaira aussi, c'est que ce ne sont point des précautions d'éclat, violentes, odieuses, capables de révolter encore; ce sont des précautions insensibles, douces, dont personne ne s'apercevra, & qui contiendront pourtant tout le monde.

TELESILLE.

Cela est beau, s'il est vrai.

ARGALEON.

Il est vrai & très-solide. Je ne ferois

Tome VII.

A a

pas homme à donner dans une vision :
 Je ne pouvois trop récompenser l'in-
 comparable inventeur d'un secret qui
 m'étoit si nécessaire , & que je n'eusse
 cependant jamais espéré. Je n'ai rien
 de plus précieux que toi , ma fille , &
 je te donne à lui. Approchés , Lisippe ,
 je vous laisse avec la Princesse ; vous
 avés trop d'esprit pour ne pas trouver
 le moyen de lui plaire ; & vous , ma
 fille , vous êtes trop bien née pour
 manquer à votre devoir.

SCENE TROISIÉME.

TELESILLE , LISIPPE.

TELESILLE *bas.*

O H ! le haïssable homme !

LISIPPE *bas.*

Oh ! qu'elle est belle !

TELESILLE *bas.* —

Mon cher Hermocrate !

LISIPPE.

(*bas*) Erinne n'est qu'un chiffon.
 (*haut*) Madame (*bas*) Je ne suis
 point accoutumé à ces sortes de per-
 sonnes-là. (*haut*) Madame
 (*bas*) Quelle mine elle me fait ! cela
 déconcerte. (*haut*) Madame , vous
 voyés bien que je suis fort embarrassé.

TELESILLE.

Je vous donnerai tant de temps que
 vous voudrés pour vous remettre , rien
 ne presse.

LISIPPE.

Vous avés bien de la bonté
 (*bas*) Je crois que cela n'ira pas si mal.
 (*haut*) Madame, j'ai été assés heureux
 pour rendre au Prince Argaleon un ser-
 vice assés considérable.

TELESILLE.

J'en suis bien aise ; mais pourquoi
 faut-il que j'en sois la récompense ?

LISIPPE.

C'est un Prince très-touché des ser-
 vices qu'on lui rend. Il a l'ame si belle !

A a ij

TELESILLE.

Beaucoup trop belle. Il pouvoit vous faire d'ailleurs assés de bien.

LISIPPE.

On ne peut pas blâmer un Prince d'être trop généreux , & de récompenser trop magnifiquement. (*bas*) Je crois qu'à la fin je vais parler comme il faut.

TELESILLE.

Vous ne deviez pas abuser de sa générosité, & me demander à lui pour le payement du service que vous lui rendiés.

LISIPPE.

Ah ! Madame , c'est sur cela qu'on ne peut lui donner assés de louanges. Il s'en est avisé de lui-même, de son propre mouvement. Les Princes n'ont guéré de propres mouvemens si généreux.

TELESILLE.

Quoi ! ce n'est pas vous qui m'avez demandée ?

LISIPPE.

Non, Madame, en conscience je n'y pensois pas. C'a été Argaleon, qui dans un transport de reconnoissance a eu cette pensée. Je n'étois pas assés fou, assés téméraire.....

TELESILLE.

Vous l'êtes du moins assés pour m'accepter.

LISIPPE.

Ce n'est pas de même. Après cela je vous dirois bien..... Mais non, cela ne feroit pas à propos.

TELESILLE.

Dites tout, Lisippe, je le veux.

LISIPPE.

Non, non, Madame, vous y trouveriés peut-être votre compte en un sens, mais en un autre cela vous déplairoit. Il y a de certains chapitres sur quoi les Dames, & sur-tout les grandes Dames, sont si délicates, si aisées à blesser.....

Je ne suis point comme ces grandes Dames-là ; dites.

LISIPPE.

Mais vous n'en parlerés jamais à personne, non pas même à moi ; c'est-à-dire, vous ne me le reprocherés point.

TELESILLE.

Je n'aurai garde de vous reprocher une chose que j'ai tant de peine à obtenir de vous.

LISIPPE.

Et bien , puisqu'il faut vous le dire , je vous ai refusée assés long-temps. Ne vous en fâchés point, je vous en supplie. Je n'avois jamais eu l'honneur de vous voir , & je sentoís, entre vous & moi , une certaine disproportion qui me choquoit.

TELESILLE.

Eh ! que ne m'avés-vous toujours refusée ?

LISIPPE.

Aussi ai-je fait. Mais le Prince a per-

sisté d'autorité absolue à vouloir ce mariage. Quand il m'a amené ici , en vérité j'y venois quasi la corde au col. Je vous demande mille pardons ; il me semble que je vous manque de respect ; mais je suis accoutumé à de certaines expressions populaires & naïves.

T E L E S I L L E.

Vous ne m'offensés point ; tout au contraire, je suis très-contente de vous, vous me paroissés un honnête homme. Lisippe, accordés-moi une grace , qui me touchera infiniment. Continués à me refuser.

L I S I P P E.

Tout ce que j'y pouvois faire est fait. J'ai dit de vous pis que pendre, seulement par conjecture ; car je ne vous connoissois point. J'ai représenté, excusés la liberté excessive , les petits accidens domestiques dont je me tenois sûr avec vous , & dont je ne voulois point tâter. Enfin, que n'ai-je point dit ? Je voudrois que vous m'eussies entendu. Tout cela n'a rien produit, il est demeuré ferme comme un roc. Il

290 L E T Y R A N ;
est furieusement reconnoissant quand il
s'y met.

TELESILLE.

Ne vous découragés point, mon cher
Lisippe ; continués , je vous en sup-
plie , comme vous avés commencé , je
vous en aurai une obligation éternelle.
Vous me le promettés ?

LISIPPE.

Je vous l'aurois promis bien volon-
tiers il n'y a que quelques momens ;
mais à l'heure qu'il est je ne m'y sens
plus tout-à-fait si disposé.

TELESILLE.

Est-ce que vous prétendés me dire
des galanteries ? Eh ! si , Lisippe , vous
n'y songés pas.

LISIPPE.

Je ne suis point galant , ce n'est point
là mon métier ; mais il est pourtant
vrai

TELESILLE.

J' imagine un moyen de faire appuyer
vos refus auprès de mon pere , il y don-
nera

nera les mains ; & quand nous aurons réussi, vous pouvés compter que je suis du moins aussi reconnoissante que mon pere.

LISIPPE.

Vous ne pourriés pas l'être autant.

TELESILLE.

Comment l'entendés-vous ? Je crois que vous voudriés faire encore l'agréable ?

LISIPPE.

Aux Dieux ne plaife, Madame, je n'y réüssirois pas.

TELESILLE.

Tournés-vous donc d'un autre côté. Je deviendrai la meilleure de vos amies, & vous me trouverez toujours prête à vous servir dans toutes les occasions.

LISIPPE.

Beaucoup d'honneur, Madame ; mais s'il y avoit moyen.....

TELESILLE.

De quoi ?

Tome VII

Bb

LISIPPE.

De contenter le Prince.

TELESILLE.

Vous oseriez m'épouser ?

LISIPPE.

Je ne dis pas cela.

TELESILLE.

Je le crois , vous êtes trop sensé.
Mon cher Lisippe, je suis persuadée que
vous aurés égard à ma priere, & que
vous ferés bien. J'attens tout de vous.
Adieu. Venés me voir le plutôt que
vous pourrés, & m'apprendre le succès
de vos soins.

SCENE QUATRIÈME.

LISIPPE.

JE demeure plus embarrassé que ja-
mais. Je ne l'avois jamais vûe, & je
ne savois ce que je refusois en la refu-
sant ; ma foi c'est un friant morceau ;

je me suis senti en la voyant tout changé, & j'ai trouvé que je n'avois pas eu raison. Manquer cela ! Ce seroit une grande sottise. Il est vrai qu'elle ne me paroît pas avoir grande envie de moi ; mais après tout elle est bonne créature, fort douce ; je ne fais pas où Argaleon l'a prise. Elle me disoit : Mon cher Lisippe, d'un ton si doux ! Il m'alloit au cœur. Je ferai encore semblant de la refuser, puisqu'elle le veut ; mais assurément Argaleon ne se rendra pas ; & puis je dirai à la Princesse : Madame, j'ai bien fait ce que j'ai dû, j'en suis au désespoir ; mais il faut que j'aye l'honneur de Enfin je lui ferai quelque petit discours bien tourné. De son côté elle fera de nécessité vertu, & s'accoutumera peu-à-peu à moi. Je ne suis point désagréable ; j'ai de l'esprit, je suis amusant, je la divertirai. Vous verrez qu'elle ne pourra plus se passer de moi. Il ne faut pas s'étonner pour quelques difficultés qu'on trouve d'abord en son chemin avec les Dames, ni pour quelques façons préliminaires, qui sont chés elles un cérémonial réglé. Eh ! parbleu, Erinne, qui n'est qu'une petite je ne fais qui, a bien fait

d'abord la mijorée avec moi pendant un temps. A propos d'Erinne , il est certain qu'elle fera un peu de vacarme ; mais il n'y a que son premier feu à esfuyer , après quoi la crainte de mon Beau-pere la contiendra. Ce Beau-pere-là n'entend pas raillerie. Et puis moi , qui serai grand Seigneur , j'en userai bien avec elle , je lui ferai des présens ; car enfin , il faut toujours avoir de l'honneur en toute sa conduite , & même il me sera facile de la marier à quelqu'autre qui sera bien aise d'avoir ma faveur. Tout cela ne fait pas un petit pli ; il n'y a que cette domination qui me reviendra après la mort du Beau-pere , dont je ne m'accommode pas trop. Mais pourquoi me déplaît-elle tant ? Je serai très-bon homme ; les Messeniens m'aimeront , & ils n'y auront pas grande peine au sortir des griffes d'Argaleon ; & puis le secret. En tout cas si tout ce tracas m'ennuie , ou s'il y a guerre , j'en serai quitte pour laisser tout là. Les Messeniens en seront très-contens , & très-contens aussi que je me retire avec la cassette du Beau-pere , qui ne sera pas mauvaise ; il se trouvera que j'aurai eu mon compte , & par-delà ; de plus ,

ma couche nuptiale ornée de quelque chose de bien joli. Ma foi il n'y a pas à délibérer, je m'en vais bien vite trouver Argaleon, faire ce que j'ai promis, & n'y point réussir. Miséricorde! je vois Erinne.

SCENE CINQUIÈME.

LISIPPE, ERINNE.

ERINNE.

B On jour, mon cher Lisippe. Que j'ai eu de peine à te trouver! La plupart des gens à qui je me suis informée de toi ici, ne te connoissent point. Il y a seulement deux ou trois Officiers du Tyran qui m'ont dit qu'il t'avoit donné de longues audiences dans un grand particulier, mais que pour toi on ne te voyoit point.

LISIPPE.

On me voit présentement.

ERINNE.

Qu'est-ce que tu veux dire? Je crois que tu fais l'important.

Bb iij

296 L E T Y R A N ,

L I S I P P E.

Tu as bien fait de ne pas venir plutôt.

E R I N N E.

Est-ce que tu étois en prison ? Car c'est-là tout ce qu'il y a à gagner ici. Ah ! que j'aurois été affligée !

L I S I P P E.

Non , mais tu ne fais pas comment se menent les affaires d'Etat. Il y a de certaines furetés , de certaines précautions à prendre

E R I N N E.

Tu me fais trembler ; tout cela aboutira à te faire mettre dans une bonne prison.

L I S I P P E.

Ne crains rien. Mais je ne puis pas t'en dire davantage.

E R I N N E.

Ouvre-moi ton cœur , je te prie , mon cher Lisippe ; tu fais que je t'adore , mon petit Lisippe : auras-tu les 500000 francs ?

LISIPPE.

Je les aurai en quelque façon.

ERINNE.

Il me semble qu'il n'y a que deux façons ; l'une, de les avoir ; l'autre, de ne les point avoir.

LISIPPE.

Cela est bientôt dit ; mais les choses ne vont pas comme la tête. Quelquefois à la Cour on veut faire une affaire, & au lieu de celle-là on en fait une autre qui vaut peut-être mieux. Au lieu d'une petite fortune qu'on se proposoit, on se trouve porté je ne sai comment à une plus grande à quoi on ne pensoit pas. C'est un drôle de pays que ce pays-ci.

ERINNE.

Quel galimatias est-ce-là ?

LISIPPE.

Quelquefois même quand on a fait plus de fortune qu'on ne pensoit, on en est fâché ; mais il faut prendre patience.

298 LE TYRAN,

ERINNE.

C'est une patience bien aisée à prendre. Mais que veux-tu dire?

LISIPPE.

En ce cas-là, quoique nous soyons fâchés, ceux qui s'intéressent à nous doivent être bien aises.

ERINNE.

Ah! maraut! double chien! tu me trompes! tu en épouses une autre!

LISIPPE.

Erinne, ne t'emporte point. Je suis un homme d'honneur, tu seras contente de moi.

ERINNE.

Non, tu me trahis, tu épouses quelqu'un qui fait ta fortune. Qu'auroient donc voulu dire tes chiennes de sentences?

LISIPPE.

C'est qu'ici à la Cour on a l'esprit extrêmement plein de réflexions, on en fait à tout moment; car il y faut avoir

COMEDIE. 299

bon pied, bon œil. Et puis, à te dire le vrai, les réflexions que je faisois avoient bien quelque petit rapport à moi, à ma situation présente.

ERINNE.

Dis-moi cette situation, si tu veux que je te croye.

LISIPPE.

Ce seroit un long narré que je ne puis te faire à présent ; il faut que j'aille parler à Argaleon pour une affaire très-pressée. Adieu, Erinne.

ERINNE.

Non, non, demeure, tu n'échapperas pas ainsi. Quoi ! tu aurois le front d'en épouser une autre, après....

LISIPPE.

Laisse-moi finir mon affaire, & dans quelques momens tu sauras la vérité de tout.

ERINNE.

Pourquoi m'abandonnes-tu, traître ? Dis-le-moi tout-à-l'heure ; tu ne me réponds rien ?

300 L É T Y R A N ;

L I S I P P E.

Voici un Seigneur qui vient ici, & qui veut me parler. Adieu. (*bas*) Il a paru bien à propos pour me tirer d'embarras.

E R I N N E.

Il te parlera devant moi, s'il veut ; je ne te quitte point.

S C E N E S I X I È M E.

D A R É S , L I S I P P E ,
E R I N N E.

D A R É S.

LIsippe, Argaleon vous demande.

L I S I P P E à Erinne.

Je te le disois bien, tu vois que je ne mens pas.

E R I N N E.

J'irai avec toi ; je veux voir ce que c'est que tout ceci. Il y a quelque anguille sous roche.

DARÉS.

Qui est cette femme-là ?

LISIPPE.

C'est une femme avec qui j'ai quelques liaisons d'amitié, quelques petits engagements.

ERINNE.

Des petits engagements, scélérat ! Ah ! Seigneur, je m'en vais vous conter.....

DARÉS.

Je n'ai pas le loisir d'écouter ces fortes d'histoires-là ; je vois d'ici ce que c'est. Allés, Lisippe, ne faites pas attendre le Prince.

ERINNE.

Je te suivrai par-tout.

SCENE SEPTIÉME.

D A R É S.

C E nouveau venu que j'ai introduit ici me donne de l'inquiétude. Il instruit Argaleon à me faire des miseres. Je n'ai jamais pû tirer de lui ce que c'étoit que ce secret contre les conjurations. Ce n'est pas là mon compte. Je crois qu'il s'entête de plus en plus de ce Compagnon-là : & que seroit-ce donc s'il devenoit le gendre de mon Maître? Il me joueroit bien vite quelque mauvais tour. Je sens qu'il me déplaît naturellement ; il est trop intriguant & trop adroit. J'ai fait pour un Courtisan une lourde faute, de donner ici de l'accès à quelqu'un ; & qui diable aussi se fût défié d'un homme comme celui-là? Mais le mal est fait, il faut tâcher d'y remedier, & traverser ce beau mariage de Lisippe avec la Princesse. Heureusement elle m'en est venue prier les larmes aux yeux ; je couvrirai mes intérêts des siens, & elle me fera obli-

gée de tout ce que je ferai pour moi.
Il est vrai que l'affaire est bien avancée,
& que je ne crois point du tout ce que
j'y pourrai faire. Mais il n'importe, on
revient quelquefois de plus loin. Allons
veiller à ce qui se passe, & saisir les oc-
casions, s'il s'en présente.



ACTE CINQUIÈME.

SCENE PREMIERE.

HERMOCRATE, TELESILLE.

HERMOCRATE.

AU nom des Dieux, Madame,
daignés me parler un moment.

TELESILLE.

Il ne m'est plus permis. Laissez-moi
mourir sans avoir rien fait contre mon
devoir.

HERMOCRATE.

Vous voyés l'état où je suis, & vous
me refusés un mot. Je ne fai rien de ma
destinée, depuis que vous m'avés fait
savoir que Lisippe vous avoit promis
de vous refuser. L'a-t-il fait ?

TELESILLE.

Je vous parlerois si j'avois cela à vous

dire ; je croirois devoir ce soulagement à votre douleur ; mais je ne puis vous parler pour l'augmenter.

HERMOCRATE.

Quoi ! Lisippe ?

TELESILLE.

Voyés si on ne vous observe point.,...
Lisippe ne m'a point refusée , ou si foiblement , qu'enfin tout est perdu pour nous , mon cher Hermocrate.

HERMOCRATE.

Et vous y consentés ?

TELESILLE.

Vous ne voyés pas que je meurs !
Allés , je n'ai plus rien à vous dire.
Allés , & fuyés même pour jamais d'un lieu si funeste ; mais conservés la mémoire de la malheureuse Telesille. Elle vous aimoit.

HERMOCRATE.

Je ne puis vous parler moi-même.
Je suis dans une agitation , dans un trouble..... Je pers Telesille ; je n'ai plus d'espoir ! Mais Argaleon n'a pas

306 L E T Y R A N ;

encore vû vos larmes, il n'y résistera pas.

TELESILLE.

Il est pour moi plus que pour Messene, le plus cruel de tous les Ah ! quel mot a pensé m'échaper ! Vous l'auriez désapprouvé vous-même. Allés, un pareil entretien ne peut plus être innocent pour moi ; allés, je vous en conjure, donnés-moi cette dernière marque de déférence ; je veux conserver jusqu'au dernier soupir des sentimens que vous trouviés vertueux, & qui me sont d'autant plus chers qu'ils vous attachoient à moi.

HERMOCRATE.

Quoi ! cet attachement le plus vif, le plus tendre, le plus violent attachement du monde, qui devoit être favorisé de tous les Dieux, n'aura qu'un succès si fatal ? Madame, j'ai encore une vie à perdre, & j'en ferai usage. On est bien fort quand on ne la ménage point.

TELESILLE.

Ah ! si vous m'aimés, je vous défens.....

sens..... Mais j'appерçois l'odieux Lisippe qui me cherche apparemment. Adieu, Hermocrate, adieu pour jamais. Gardés-vous bien de me suivre.

SCENE SECONDE.

HERMOCRATE, LISIPPE.

LISIPPE.

V Oilà la Princesse avec un jeune homme bien fait, qu'elle quitte brusquement dès qu'elle m'appерçoit, & elle est toute en pleurs; il me semble que cela ne signifie rien de bon pour le futur & prochain mariage.

HERMOCRATE.

Approchés, Lisippe. Vous épousés la Princesse?

LISIPPE.

Je ne sai quel intérêt vous y prenés, ni pourquoi.....

HERMOCRATE.

Quel intérêt j'y prens? Ecoutez-moi bien.

Tome VII.

Cc

SCENE TROISIÉME.

HERMOCRATE, LISIPPE,
ERINNE.

ERINNE.

EH ! je te retrouve donc ? Dis-moi
enfin quelle trahison tu me fais.

LISIPPE.

Seigneur, il faut que je parle dans
le moment à Erinne que vous voyés là.
Erinne, il faut que je parle à ce brave
Seigneur.

HERMOCRATE.

Non, Lisippe, vous m'écouterés. Je
n'ai qu'un mot.

ERINNE.

Non, tu me répondras dans l'instant.

HERMOCRATE.

Laiſſés-nous un moment, Erinne,
je vous le rends auffi-tôt.

ERINNE.

Seigneur, il veut nous échaper.

HERMOCRATE.

Je vous répons qu'il ne m'échapera pas. (*à Lisippe*) Vous voulés donc épouser la Princesse ?

ERINNE.

La Princesse ? Ah ! je respire. Cela n'est pas possible.

HERMOCRATE.

Comment l'entendés-vous ?

ERINNE.

J'entens qu'il n'épouse pas la Princesse. Eh ! si, ce seroit-là un bel assortiment. Vous me rafraîchissés bien le sang en m'apprenant cette nouvelle-là ; il y a certainement du mal entendu.

HERMOCRATE.

Cela est ridicule, & n'est pourtant que trop vrai.

ERINNE.

Non, non, il n'en est rien. Parle

donc toi ; pourquoi ne dis-tu mot ?

LISIPPE.

Tu vois bien avec ton bon esprit....

HERMOCRATE.

Il vous trompe , il épouse la Princesse ; ce n'est pas-là la question.

LISIPPE.

Seigneur , vous savés qu'à la Cour on ne dit pas les choses qui ne sont point déclarées. Celle-là ne l'est point.

ERINNE.

Ah ! traître , il est donc vrai....

HERMOCRATE.

Un moment de patience , Erinne. (à Lisippe) Si vous êtes assés hardi pour persister dans cette pensée , vous ne mourrés que de ma main.

ERINNE.

Et de la mienne aussi , bien sûrement.

SCENE QUATRIÈME.

DARÉS, HERMOCRATE,
LISIPPE, ERINNE.

LISIPPE.

Seigneur Darés, j'implore votre secours contre un Etranger que vous voyés, qui me menace de me tuer, sous prétexte que j'épouse la Princesse.

ERINNE.

Pourquoi ne me comptes-tu pas? Je te tuerai aussi. Tu avoues donc que tu épouses la Princesse?

DARÉS.

Seigneur, car je crois que c'est vous qui êtes le plus à craindre, je vous prie de songer qu'il faut respecter davantage le choix d'Argaleon.

ERINNE.

Ne mollissés pas, Seigneur, je vous en conjure,

H E R M O C R A T E .

Un pareil choix d'Argaleon n'est point à respecter ; & peut-être fera-t-il bien aise lui-même de n'en avoir pas longtemps la honte. Enfin vous savés qu'il m'a promis la Princesse par votre bouche ; je ne suis point homme à souffrir un manque de parole.

E R I N N E .

Seigneur , que je vous suis obligée !
Vous parlés divinement.

H E R M O C R A T E .

Lisippe me répondra de la parole d'Argaleon , je m'en prendrai à lui.

L I S I P P E .

Hélas ! Seigneur , est-ce ma faute s'il vous l'avoit donnée ? Je ne le savois seulement pas.

D A R É S .

Seigneur , vous jugés bien que le gendre d'Argaleon en fera protégé , & que sa mort seroit bien vengée.

LISIPPE.

Je ne me soucie point d'être vengé,
je ne me soucie que d'être mort.

HERMOCRATE.

Et moi je serois vengé aussi. J'ai des
amis à Corinthe qui trouveroient bien
le chemin de Messene, & à qui cet
homme-là n'échapperoit pas.

ERINNE.

Tu le mériteras bien, infâme que tu
es, & moi j'en ferai à la joie de mon
cœur.

LISIPPE.

Ma chere Erinne, ne m'insulte point,
je t'aime toujours ; je sens que je m'at-
tendris pour toi plus que jamais.

ERINNE.

Oui, tu t'attendris, parce que tu
meurs de peur. Tu t'es venu mettre là
en beaux draps blancs pour me trahir.

DARÉS.

Erinne a raison. De quoi s'avisoit
aussi un petit Bourgeois de Messene de

venir à la Cour avec un dessein aussi ambitieux que celui d'épouser la Princesse ? S'il s'en étoit ouvert à moi, qui l'introduisois, je l'aurois bien guéri de sa folie, & lui en aurois fait voir les conséquences ; mais il n'a eu garde ; il s'est bien caché de moi, & s'est conduit à sa fantaisie. Je l'ai laissé faire, parce que je ne suis point curieux d'entrer dans les manéges de Cour. Seigneur Lisippe, vous vous trouvez dans un petit embarras ; vous vous en tirez bien, vous avez tant d'esprit !

LISIPPE.

Ah ! ne m'abandonnés pas, Seigneur Darés, vous êtes mon unique protecteur.

DARÉS.

Non, je ne le suis point. Vous avez fait votre affaire sans moi, je ne m'en mêle point.

HERMOCRATE.

Vous me faites un sensible plaisir ; Darés, de retirer votre protection d'un fourbe, qui ne la méritoit pas.

ERINNE.

ERINNE.

Il en auroit abusé, comme il a fait
d'un penchant un peu trop tendre que
j'avois pour lui.

LISIPPE.

Hélas! me voilà bien maltraité, &
je n'ai point de tort. Je voudrois être
hors d'ici avec je ne dirai pas
quoi, & ma pauvre Erinne.

ERINNE.

Avec ta pauvre Erinne? Est-ce que
tu t'imagines que je te reprendrois si
facilement après ce que tu m'as fait?

DARÉS.

Mais, Seigneur, il me semble que
Lisippe se met à la raison. Il veut bien
quitter la partie; n'est-ce pas tout ce
que vous desirés?

HERMOCRATE.

Sans doute. Vous renoncés nette-
ment à la Princesse, & vous le déclai-
rerés tout-à-l'heure à Argaleon?

J'y renonce nettement, & je le déclare tant que vous voudrés.

HERMOCRATE.

Tout est donc fini, je deviens le meilleur de vos amis à ce prix là.

LISIPPE.

Voilà une amitié bien sujette aux accidens; mais écoutez-moi, Seigneur, je ne vous répons pas qu'Argaleon s'en tienne à ma renonciation la plus nette, & qu'il ne me fasse pas épouser la Princesse malgré moi.

ERINNE.

Tu l'aurois donc enforcélé?

HERMOCRATE.

Malheureux, vous prenés un tour pour vous dédire, un faux-fuyant. Va, souviens-toi de ce que je t'ai dit: ce sera de ma main.

LISIPPE.

J'en suis assés fâché, Seigneur; mais il y a de certaines occasions où l'on

C O M E D I E. 317

n'est point le maître de ne point épouser.

HERMOCRATE.

Comment donc ? Que veut dire ce maraut-là ?

D A R E S.

Seigneur, il y a dans tout ceci quelque chose que je n'entens point.

LISIPPE.

Ah ! oui, il y a quelque chose.

HERMOCRATE.

Dis-le-nous donc tout-à-l'heure.

LISIPPE.

Attendés que j'y fasse un peu réflexion. Je ne le puis dire qu'au Seigneur Darés en particulier. Il saura au vrai où j'en suis, & il verra que je suis un pauvre garçon injustement accablé.

D A R E S.

Darés & Lisippe se retirent un peu à l'écart.

Venés donc pour me parler.

D d ij

LISIPPE.

Seigneur Darés, j'ai donné au Prince un secret admirable contre les conjurations, & qui l'a ravi. Je ne songeois non plus à lui demander la Princesse pour récompense qu'à m'aller pendre; je lui demandois seulement 600000 francs, dont j'en destinois cent à avoir l'honneur de vous marquer ma très-humble reconnoissance. Argaleon ne lâche pas volontiers son argent, & je ne l'en blâme pas; mais il a trouvé l'invention de me donner la Princesse au lieu d'argent.

DARÉS.

Il n'y a pas grande difficulté à cela. Vous ne voulez point de la Princesse résolument, il en est quitte après vous l'avoir offerte; vous vous retirerez avec le plaisir de lui avoir rendu gratuitement un grand service.

HERMOCRATE.

Je meurs d'impatience de savoir le résultat de cette conversation.

ERINNE.

Moi, je suis plus morte que vive.

LISIPPE.

Il faut qu'Argaleon me donne. Posés cela en fait.

DARES.

Il le faut ? Est-ce que vous lui ferés la loi ?

LISIPPE.

Quand je dis qu'il le faut , j'entens qu'il le veut , & le voudroit même en dépit de moi.

DARES.

Et bien , il vous donnera peu. Cela facilitera l'affaire

LISIPPE.

Il ne peut vouloir me donner que beaucoup , l'équivalent de la Princesse , posés encore cela en fait. Autrement il ne me l'eût pas offerte au lieu d'une petite somme , & même je refusois d'abord la Princesse absolument.

D d iij

320 L E T Y R A N ,
H E R M O C R A T E .

Ils ne finissent point.

E R I N N E .

Voilà un furieux verbiage.

D A R E S .

Mais comment avés-vous mis Argaleon dans la nécessité d'une alternative si fâcheuse ?

L I S I P P E .

Ce n'est pas ma faute ; mais il vous le dira , il a toute confiance en vous.

D A R É S .

Vous épouserés la Princesse, si vous ne me le dites.

L I S I P P E .

Je l'épouserois plutôt ; il y va de ma tête.

D A R E S .

Du moins quel est le secret que vous avés donné à Argaleon ?

L I S I P P E .

Vous le saurés de lui ; je vous ai dit

COMEDIE. 321

tout ce qu'il m'étoit possible de vous dire, à vous que je me flatte qui serés toujours mon protecteur. Tâchés, je vous en supplie, de faire entendre raison à Hermocrate & à Erinne.

DARES

En retournant à Hermocrate.

Seigneur, je vois bien en rappelant tout ce qui s'est passé ici sous mes yeux, que Lisippe ne me trompe pas ; mais présentement que je sai mieux l'affaire, je suis bien fâché de vous annoncer que votre malheur est sans remede, & que Lisippe épousera la Princesse.

HERMOCRATE.

Je vous répète qu'il ne l'épousera point, moi vivant ; & que moi mort, il trouvera à qui parler.

ERINNE.

Je ne suis qu'une femme, mais j'ai du cœur aussi-bien que ce brave Seigneur-là, & nous verrons beau jeu.

LISIPPE.

Quels enragés ! Ne sortirai-je point de leurs pattes ?

D d iiij

DARES.

Je vous proteste , Seigneur , que je voudrois de tout mon cœur vous pouvoir servir ; je vous avoue que je ne trouve pas moi-même ce mariage-là trop convenable ; mais je tenterois inutilement auprès d'Argaleon de le rompre. Je vous en ferai Juge , si vous voulez. Le Prince se trouve engagé , il ne vous importe comment , à donner à Lisippe sa fille , ou une grosse somme , & cette grosse somme il ne l'a pas.

HERMOCRATE.

Et quelle est cette somme ?

DARES.

600000 francs , n'est-ce pas , Lisippe ?

LISIPPE.

Oui. (*à Erinne*) Tu vois bien que je voulois te faire une grande fortune.

HERMOCRATE.

Il tient à cela absolument ?

DARES.

Absolument.

LISIPPE.

Très-absolument.

HERMOCRATE.

La succession que je viens de recueillir dans l'Etat de Messene , me vaut plus de 600000 francs ; allés , je vous en conjure , mon cher Darés , dire à Argaleon que je la donne à Lisippe.

LISIPPE.

Seigneur , quelle joie.....

ERINNE.

Oh le brave homme !

DARÉS.

Seigneur , pensés-y bien auparavant ; vous pourriés vous repentir.

HERMOCRATE.

Non , non , je ne me repentirai point.

DARÉS.

Je pars donc sur votre parole. Mais quand j'aurai fait réussir votre proposition auprès du Prince , n'allés pas après

324 LE TYRAN,

cela y mettre des modifications , des restrictions qui feroient désagréables , sur-tout pour moi qui aurai négocié de bonne-foi.

HERMOCRATE.

Non, non, point de modifications, point de restrictions ; allés, ne perdés point de temps. Je vous attens ici.

DARÉS.

Il m'étonne.

SCENE CINQUIÉME.

HERMOCRATE, LISIPPE,
ERINNE.

HERMOCRATE.

CRoyés-vous, vous deux, que notre affaire se fasse ?

ERINNE.

Pour moi, je ne saurois m'imaginer

que ce gueux-ci se trouve tout d'un coup avec un si gros bien.

LISIPPE.

Quoi qu'il en arrive, Seigneur, je vous prie de remarquer que je marche de bon pied, & même de vouloir bien le mander à Messieurs vos amis de Corinthe.

HERMOCRATE.

Vous ne me répondez pas. J'ai de l'inquiétude sur le succès de notre affaire. Argaleon est quelquefois assés étrange ; il peut par un mauvais honneur ne pas vouloir se désister de sa première résolution ; il peut même avoir quelque raison ou quelque prétexte pour ne le pas faire. Qu'en pensez-vous, Lisippe, vous qui êtes plus que personne dans le fond de tout ceci ?

LISIPPE.

Je n'y suis que trop, comme vous voyés. Si je l'avois prévu, je ne ferois pas dans tout ce tracas-ci ; mais je suis sûr que ni Calchas, ni Tiresie, ne l'auroient prévu. Toutes réflexions faites, j'espere pourtant un bon succès.

326 L É T Y R A N ;

Pour ce qui me regarde , je vous dirai bien sincerement que je suis bien revenu de la Princesse ; je vois que vous en êtes furieusement amoureux , puisque vous l'achetés si cher ; & pour rien au monde je ne m'irai mettre entre vous deux. Il n'y feroit pas bon pour moi.

ERINNE.

Qu'est-ce que tu dis-là à l'oreille au Seigneur Hermocrate ? C'est encore quelque trahison que tu me fais.

LISIPPE.

Non, ma chere Erinne, tu as toujours eu mon cœur ; & s'il a passé en l'air quelques petits nuages

ERINNE.

Ne crois pas m'appaiser par de beaux discours. Si tu ne reviens à moi , là , de la bonne maniere Je m'y connois bien.

LISIPPE.

Tes grandes connoissances seront satisfaites.

E R I N N E.

Prens-y garde, je t'en avertis.

H E R M O C R A T E.

Quelles gens vous êtes ! Vous vous amusez à des discours de bagatelles, & vous n'êtes point frappés de l'importance du moment où nous sommes. Dans ce moment Argaleon décide de ma destinée & de la vôtre. Si l'affaire manquoit, Dieux ! quel seroit mon désespoir ! Mais je vois revenir Darés ; que je me sens d'émotion & de trouble !

S C E N E S I X I È M E.

H E R M O C R A T E , D A R È S ,
L I S I P P E , E R I N N E.

D A R È S.

SEigneur, Argaleon a fait de la difficulté.....

H E R M O C R A T E.

Ah ! voilà ce que j'imaginois. Je suis perdu.

D A R É S.

Daignés m'écouter , Seigneur. Le Prince a fait de la difficulté de payer ses dettes à vos dépens ; il est fort délicat sur ces matieres-là , fort chatouilleux sur ce qui touche son honneur , & pourroit le faire paroître intéressé.

H E R M O C R A T E.

Achevés vîte, je vous supplie.

D A R É S.

Je sai comment il faut le prendre ; j'ai levé la difficulté. Il vous donne la Princesse , & consent que Lisippe ait vos biens de Messene. Il déclare hautement qu'il lui accorde une si prodigieuse récompense , pour un moyen qu'il lui a donné de découvrir toutes les conjurations.

H E R M O C R A T E.

Je suis le plus heureux de tous les hommes. Darés , vous ne vous plaindrez pas de mon ingratitude. Lisippe , nous consommerons l'affaire entre vous & moi , dès aujourd'hui.

LISIPPE.

J'ai aussi quelque scrupule ; mais il faut que j'en passe par-là. J'attendrai vos ordres. Erinne, qu'en dis-tu ?

ERINNE.

Je ne sais où j'en suis, je ne me possède pas. 600000 francs, mon cher petit Lisippe !

LISIPPE.

C'est à moi à faire le fier présentement. Viens, viens, je te ferai bien acheter ta grace.

HERMOCRATE.

Darés, menés-moi chés Argaleon, que je lui fasse mes remerciemens.

SCENE DERNIERE.

HERMOCRATE, TELESILLE.

TELESILLE.

J'Apprens ce que vous venés de faire,
& ne puis assés vous dire

330 LE TYRAN, COMEDIE.

HERMOCRATE.

Madame, ne me dites rien, si ce n'est pour prendre part à ma joie. Elle est digne de ce que j'obtiens.

TELESILLE.

Vous l'obtenés par un sacrifice si généreux.....

HERMOCRATE.

Vous avés l'ame trop noble pour croire qu'il le soit. Laissez penser au commun du monde que c'est-là une action. Je cours chés Argaleon, & vous rejoins.

NOTES.

1. J'ai oui dire que Cromwel avoit vingt Chambres différentes où il couchoit.

2. Je me souviens d'avoir lû dans quelque Ancien, que Denis le Tyran se faisoit faire la barbe par sa fille.

ABDOLONIME

ABDOLONIME,
ROI DE SIDON,
COMÉDIE.

Tome VII.

E e



NOMS DES PERSONNAGES.

ABDOLONIME, Jardinier de Sidon.

NARBAL, Fils d'Abdolonime.

BARSINE, Fille d'Abdolonime.

HANNON, l'un des principaux Citoyens de Sidon.

ELISE, Soeur de Hannon.

AGENOR, autre Sidonien des plus considérables de la Ville.

Un Soldat de la Garnison Macédonienne.

La Scène est à Sidon.



ABDOLONIME,
ROI DE SIDON,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
ABDOLONIME , HANNON.

HANNON.



APPROCHÉS, mon bon voi-
sin Abdolonime , j'ai à vous
parler. Comment s'appelloit
votre pere?

ABDOLONIME.

Il s'appelloit Micipsal.

E c ij

HANNON.

(*bas*) Bon. (*haut*) Et votre grand-pere ?

ABDOLONIME.

Pour mon grand-pere Attendez un peu, s'il vous plaît, Seigneur. Je n'ai pas son nom si présent ; c'étoit pourtant Oui, c'étoit Hiarbahal.

HANNON.

(*bas*) Cela est juste. (*haut*) Et pourquoi avés-vous hésité sur le nom de votre grand-pere ?

ABDOLONIME.

C'est que je ne l'ai jamais vû, ni même mon pere. J'étois enfant quand mon pere mourut ; & j'ai oui dire qu'il étoit enfant aussi quand son pere mourut aussi. C'est du plus loin qu'il me souvienne, que d'avoir entendu parler de ces gens-là. Je me trouve ici comme un champignon de mon jardin ; je ne fais presque pas qui m'y a mis. Mais, Seigneur, permettez-moi de vous demander pourquoi vous vous embarrassés de mon pere & de

COMEDIE. 335

mon grand-pere , dont je ne m'embar-
rasse pas , moi qui suis leur fils & leur
petit-fils ?

HANNON.

Ne favés-vous pas que j'aime les
Généalogies , & que j'en ai toujours été
curieux ?

ABDOLONIME.

Les Généalogies ! Et à quoi cela est-
il bon ? Que me serviroit-il de savoir
qui est le pere & le grand-pere de cha-
cun de mes choux & de mes artichaux ?
Il me suffit qu'ils soient de bonne
graine.

HANNON.

Et bien , j'ai voulu savoir , en con-
noissant votre pere & votre grand-pere ,
si vous étiez de bonne graine aussi ,
vous.

ABDOLONIME.

J'espere qu'oui , Seigneur. On m'a
toujours dit que c'étoient d'honnêtes
gens , qui alloient droit en besogne ,
loyalement. Mais à propos de graine ,
j'aurois bien une petite priere à vous
faire. Je n'ai qu'un fils & une fille....

336 ABDOLONIME ;

HANNON.

Elle est toute des plus jolies , votre fille.

ABDOLONIME.

Par Jupiter , il me le semble. Par dessus cela , c'est une bonne enfant , sans malice , comme mon pere & mon grand-pere , puisque pere & grand-pere y a.

HANNON.

Vous pourriés vous mettre du nombre.

ABDOLONIME.

Je ne vous en dédirai pas , cela ne fait tort à personne. Barline n'est pourtant pas sote , non ; elle a un petit entendement bien gentil , qui me divertit à merveille ; aussi je l'aime de tout mon cœur. Mais ce n'est pas elle dont je veux vous parler.

HANNON.

Pourquoi ? J'aimerois autant que vous me parlassiés d'elle , que de quelqu'autre.

ABDOLONIME.

Je ne suis pas en peine d'elle, sa fortune est faite.

HANNON.

Comment faite ? Et par où ?

ABDOLONIME.

Vous le savés bien , puisque c'est Madame votre soeur elle-même qui l'a prise auprès d'elle depuis trois ou quatre ans. Elle l'aime, elle la traite quasi comme son égale , elle ne la laisse manquer de rien ; & quand elle se mariera , elle a promis à ma fille de la garder toujours.

HANNON.

Oui, mais ce n'est pas-là un établissement.

ABDOLONIME.

Pardonnés-moi , Seigneur. Elise a un établissement , puisque vous êtes tous deux d'une des plus puissantes & des plus riches maisons de notre Ville de Sidon. Barsine a donc aussi un établissement. Pour moi, je n'ai que mon

338 ABDOLONIME,

jardin au monde ; mais j'en donneroïs la moitié à quelqu'un que j'aimerois bien.

HANNON.

Soit. Mais dites-moi encore une chose sur votre fille, avant que d'en venir à ce que vous voulés me dire ; n'a-t-elle point quelque Amant ?

ABDOLONIME.

Je ne le crois pas. Elle n'est point coquette celle-là. Vous voyés qu'elle ne s'amuse point à se pimpelocher, comme font vos Dames de Sidon. Elle est faite à peu près comme je l'ai faite, & s'en tient-là. Elle n'ira point courir sans faire semblant de rien après tous ces beaux amoureux. Elle leur diroit : Messieurs, passés votre chemin, il n'y a rien à faire ici ; & en les renvoyant elle ne les retiendrait point. Je ne dis pourtant pas que si elle avoit mis son affection à quelqu'un, le petit cœur n'allât son train ; mais que voulés-vous ? Cela est bien naturel.

HANNON.

Enfin, vous ne lui connoissés point d'Amant ?

ABDO-

A B D O L O N I M E.

Non ; mais Seigneur , vous n'avez qu'à le demander à Elise , qui le saura encore mieux que moi.

H A N N O N.

Il suffit , venons à votre affaire. C'est votre fils dont il s'agit ?

A B D O L O N I M E.

Justement , Seigneur , le pauvre garçon , qui n'a pas pû se résoudre à vivre dans mon Jardin , s'est fait Soldat ; tous ses camarades en disent mille biens ; il a fait des merveilles dans le siège que notre Ville de Sidon vient d'essuyer : mais malheureusement ç'a été contre ce diable d'Alexandre , qui est venu de bien loin , de je ne sai où , pour faire enrager tout le monde , pour abîmer tout , pour engloutir tout. Si nous avions pû faire lever le siège , Narbal auroit été récompensé ; je n'en sai pourtant rien , car on ne tient pas grand compte des simples Soldats ; quand ils sont tués , c'est pour eux ; quand ils sont bien , c'est pour leurs Officiers.

Tome VII.

F f

Quoi qu'il en soit, Narbal meurt d'envie de s'avancer, & il n'y a plus rien à faire ici : il a toujours l'oreille au guet pour attraper quelque occasion, & il ne trouveroit rien de trop chaud ni de trop froid. Ces jours-ci, qu'on dit que Sidon doit envoyer à Carthage pour y chercher des gens de la Race de notre dernier Roi Straton, s'il y en a, il vouloit aller à Carthage ; mais il s'est rabatu sur quelque chose de plus raisonnable. Il veut entrer dans les Troupes d'Alexandre, dont nous sommes devenus Sujets ; mais il voudroit y être Capitaine d'Entrée-de-Jeu. Pour moi, je ne me résoudrois pas à quitter de bonnes gens d'ici mes Compatriotes, avec qui j'ai passé ma vie, & m'en aller avec des visages inconnus, pour tuer qui bon leur semblera ; mais lui, cela ne l'embarrasse pas, il ira au bout du monde pour être Capitaine.

HANNON.

Cela peut s'obtenir, & je l'y servirai de la bonne sorte auprès d'Ephestion, qui dispose de tout ici pour Alexandre. Je pourrai même faire mieux. S'il arrive que nous retrouvions quel-

COMEDIE. 341

qu'un de la Race royale de Sidon, qui est ce qu'Ephestion cherche présentement, pour s'accommoder à nos anciennes Loix, je trouverai moyen que votre fils soit bien placé auprès du nouveau Roi; cela vaudroit mieux que d'aller au bout du monde.

ABDOLONIME.

Je ne le fai pas trop, le bout du monde plairoit bien à Narbal. Mais enfin il suffit que vous lui accordiés votre protection.

HANNON.

Je vous la promets; je le vois qui vient, vous pouvés l'en assurer.

SCENE SECONDE.

ABDOLONIME , NARBAL.

ABDOLONIME.

N Arbal, tes affaires vont bien , tu seras Capitaine pour le moins. Voilà Hannon qui fort , il m'a promis monts & merveilles pour toi.

NARBAL.

Mon pere, que je vous suis obligé !

ABDOLONIME.

Oui , tu m'es bien obligé , car je n'aime point à demander aux Grands ; je ne suis point accoutumé à ce métier-là ; je me suis toujours bien passé d'eux avec mon jardin. Je fais bien que je ne suis qu'un pauvre homme , & que je ne dois pas être si fier ; il faut pourtant que je le sois dans le fond , & plus que les grands Seigneurs, que j'entens dire qui demandent toujours.

N A R B A L.

Mais, mon pere, il faut bien demander à ceux qui sont maîtres des graces, quand on veut faire quelque chose dans le monde.

A B D O L O N I M E.

Qu'appelles-tu faire quelque chose? Est-ce que je n'ai rien fait quand j'ai cultivé mon jardin, & que je l'ai rendu d'un si bon rapport, que j'en ai subsisté avec ta mere, ta sœur & toi, & qu'à présent que je suis soulagé de vous tous, je me trouve dans l'abondance?

N A R B A L.

En vérité, mon pere, avec le respect que je vous dois, ce n'est pas là ce qui s'appelle.....

A B D O L O N I M E.

Oh! ne te fâche point, je ne prétens pas te contredire. Va, tu seras Capitaine, grand bien te fasse.

SCENE TROISIÉME.

ABDOLONIME, NARBAL ,
BARSINE.

BARSINE.

EH! bon jour, mon cher pere ; j'ai
fû que vous étiez ici, & je suis ac-
courue bien vîte pour vous embrasser.

ABDOLONIME.

Bon jour, ma chere enfant. En vé-
rité je trouve que tu embellis tous les
jours.

BARSINE.

Ne me loués pas sur la beauté, mon
pere, car vous vous loueriez vous-
même. On dit que j'ai tous vos traits.

ABDOLONIME.

Et bien, cela ne gâte rien ; ressem-
ble-moi aussi par le contentement dont
je suis dans mon petit & très-petit état.
N'es-tu pas toujours bien contente du
tien ?

BARSINE.

Oui , toujours. Elise a toujours les mêmes bontés pour moi , & je ne ferois jamais lui en marquer trop de reconnaissance. Il est vrai qu'elle est , si vous voulés , un peu fiere ; mais comme nous n'avons rien à démêler ensemble , & que je ne suis faite que pour lui obéir , cela ne m'incommode pas.

ABDOLONIME.

Sur trois que nous sommes , nous voilà donc deux contens ; c'est beaucoup. Pour ce pauvre garçon-ci , il n'est pas des nôtres , il se ronge le cœur ; & je parie que dans le fond de son ame il est bien fâché d'être mon fils.

NARBAL.

Ah ! mon pere.

ABDOLONIME.

Va , va , je te le pardonne. Je suis bien fâché aussi que tu le sois ; j'aime-
rois mieux que tu fusses celui de quel-
que grand Seigneur , puisque je ne puis
pas être grand Seigneur moi-même :
mais tout cela est comme il peut ; il

346 ABDOLONIME;

faut prendre patience. Du moins, ma fille, nous l'allons faire Capitaine, Hannon le fera entrer en cette qualité dans les Troupes d'Alexandre ; & comme ces Messieurs-là pillent & ravagent à gogo, il aura bientôt fait fortune.

NARBAL.

En ce cas-là, mon pere, je vous prierois bien de quitter votre jardin.

ABDOLONIME.

Quitter mes couches de melons, mes figuiers, & tout le reste à quoi je dois la vie, & toute ma joie ! Non pas, non pas, je ne suis pas si ingrat ; mais ce n'est pas là la question. Barsine, il faut que tu parles à Elise, afin qu'elle fasse agir son frere Hannon avec encore plus de vivacité. Narbal, tu vois que je m'intéresse à ton affaire, & que je ne laisse pas de bien entendre comment il faut la conduire. Adieu, mes enfans, je retourne à mon jardin, dont il y a long-temps que je suis sorti, & qui a peut-être besoin de ma présence. Nous ne saurions nous passer l'un de l'autre, mon jardin & moi.

SCENE QUATRIÈME.

NARBAL, BARSINE.

NARBAL.

Nous avons là un père qui est assurément un homme de bien , un honnête homme ; mais il est bien singulier.

BARSINE.

C'est la faute des autres s'il l'est. Ils devroient tous , s'ils avoient du bon sens , être faits comme lui , & il ne feroit plus singulier.

NARBAL.

Certainement il n'a pas une certaine élévation de sentimens.

BARSINE.

Que veux-tu dire avec ton élévation de sentimens ? Il n'y a point de Satrape à la Cour de Perse , ni de Général à celle d'Alexandre , qui ne fût une bassesse plutôt que lui. Ils en feroient,

348 ABDOLONIME.

tous tant qu'ils sont , cent des mieux conditionnées pour le plus petit intérêt , & il n'en feroit pas la moindre pour une Couronne.

NARBAL.

Tu diras tout ce que tu voudras , ma sœur , ce n'est point avoir les sentimens élevés que d'aimer tant ce malheureux jardin , & de s'y borner absolument comme il fait. Pour moi j'y suis né ; mais par Jupiter , par Hercule , par tous les Dieux , je n'y mourrai pas. Aide-moi à devenir quelque chose , ma chere sœur , parle en ma faveur à Elise.

BARSINE.

Cela est arrêté , je le ferai , & de la bonne sorte.

NARBAL.

Mais tâche à lui dire beaucoup de bien de moi.

BARSINE.

Je n'aurai pas besoin d'un grand effort.

NARBAL.

Mais j'entens un certain bien....

BARSINE.

Comment un certain bien?

NARBAL.

Oui.

BARSINE.

Ah! malheureux, seroit-il possible....

NARBAL.

Je te l'avoue, j'en suis désespéré ; mais il n'y a pas de remède, j'y ai fait tout ce que j'ai pû. Ai-je tort, quand je voudrois être d'une naissance considérable, ou parvenir du moins à quelque rang? Je ne serois pas dans la cruelle situation où je me trouve. Mais, après tout, Elise doit avoir entendu parler avantageusement de moi en plusieurs occasions, pendant tout le cours de notre Siège. Je suis aussi-bien, ce me semble, de ma figure, que la plupart de nos jeunes gens les plus qualifiés de Sidon ; je n'ai point l'air de ma naissance non plus que toi, ni que notre pere même qui a plus vécu dans l'obscurité que nous. J'ai plus d'amour qu'on n'en a jamais eu, ma soeur : pourquoi m'ôter toute espérance?

350 ABDOLONIME,

BARSINE.

Je ne te l'ôte point, je ne t'ai encore rien dit.

NARBAL.

Tu crois donc que je puis lever les yeux jusqu'à Elise? Tu dis vrai. L'amour ne regarde pas de si près à l'égalité des conditions, & il a bien fait des assortimens plus extraordinaires.

BARSINE.

Je te répète que je ne t'ai encore rien dit. Tu parles, tu répons; je ne vois que trop l'état où tu es, & je te plains beaucoup. Tu fais quelle est la fierté d'Elise: peux-tu penser qu'elle s'abaissât jamais jusqu'à toi? Tu veux aller servir dans l'Armée d'Alexandre; va, & guéris-toi par l'éloignement.

NARBAL.

Je n'y veux aller que pour tâcher d'y faire des actions qui me rendent digne d'elle.

BARSINE.

Et bien, va les faire, & quand elles seront faites, nous verrons.

NARBAL.

Mais il faut auparavant qu'Elise ait quelque connoissance de mes sentimens pour elle ; ma chere sœur , c'est à toi de m'y servir , il n'est point question de me rien représenter.

BARSINE.

Je ne te puis rien promettre , car peut-être ne trouverois-je pas en un an l'occasion qu'il faudroit ; mais si je la trouve , je te servirai autant qu'il sera possible.

NARBAL.

Tu ne m'y parois pas aussi-bien disposée que je le desirois.

BARSINE.

En vérité tu te trompes. Va , & laisse-moi faire.

SCENE CINQUIÈME.

BARSINE.

JE n'entrois que foiblement dans toutes ses vûes d'ambition , & je sens que son malheureux amour m'intéresse beaucoup davantage. Hélas ! je ne fai que trop quelle est la cause de cette différence. Mais me voici seule , & Agenor ne vient point. Il est vrai qu'il n'a pas encore beaucoup manqué. Ah ! je le vois.

SCENE SIXIÈME.

AGENOR , BARSINE.

AGENOR.

ME voici donc arrivé , aimable Barsine , au moment que j'attens depuis deux jours entiers , que je desirois avec tant d'ardeur. Quel supplice d'être ici en même lieu que vous ,

& de ne vous voir seule que si rarement ; d'être obligé de vous parler sans cesse avec une indifférence dont mon cœur me refuse toutes les expressions ; de chercher toujours vos regards , & de craindre toujours de les rencontrer ! Non , vous ne concevés point assés la cruelle violence que je me fais.

B A R S I N E.

Vous êtes trop injuste. Est-ce que dans ces occasions-là je vous parle , moi , comme je voudrois ? Est-ce que j'agis naturellement ? Je vous assure que quoique je sois fille , il n'y auroit rien au monde que j'aimasse tant que de ne point jouer la comédie , & de dire tout ce que j'ai dans le cœur.

A G E N O R.

Y gagnerois-je quelque chose ?

B A R S I N E.

Oh ! que vous n'en doutés pas ! Dès que j'ai été sensible à votre amour , ne vous l'ai-je pas avoué , ou à peu près avoué ? Je ne suis que trop vraie , & n'entens que trop peu tout le petit manège de dissimulation des femmes.

AGENOR.

Et c'est une des choses que j'adore le plus en vous, belle Barsine : quelle comparaison de vous aux autres ! Mais je veux imiter votre franchise, & vous déclarer nettement que pendant les deux jours que j'ai eu à faire des réflexions, j'ai pris la résolution de vous désobéir, de sortir de l'état où je suis, d'aller me déclarer à Abdolonime, & vous demander à lui.

BARSINE.

Ah ! si vous m'aimés, ne le faites pas, Agenor.

AGENOR.

Est-ce que mon empressement vous déplaît ?

BARSINE.

Oui, il me déplaît.

AGENOR.

Il vous déplaît ?

BARSINE.

Non, il ne me déplaît point, puisqu'il

qu'il faut vous le dire ; mais je ne veux pourtant pas le fuivre. Vous savés assés mes raisons. Nos naissances & nos fortunes sont trop disproportionnées ; je veux être bien sûre que vous ne vous repentirés pas un jour d'un mariage si inégal, & je ne vous ai pas encore assés éprouvé. Représentés-vous bien que vous êtes un des premiers Citoyens de Sidon, & que moi je ne suis que la fille d'un Jardinier ; que vos parens, vos amis, tout Sidon me reprochera à vous ; que la gloire que vous venés d'acquérir pendant le Siège....

AGENOR.

Je ne puis vous laisser poursuivre un discours qui offense tout ce que j'ai de plus cher au monde. Non, non, votre beauté, & ne parlons pas même de la beauté si vous ne voulés, les qualités de votre esprit & de votre ame que le monde commence à connoître, & qu'il connoitra encore mieux, justifieront assés mon choix. Que dis-je justifier ? Le feront louer, le feront envier des plus orgueilleux, des plus entêtés de leur rang.

BARSINE.

Je m'assure bien du moins que ma conduite à votre égard, mes sentimens pour vous n'entreroient pour rien dans les reproches qu'on vous feroit ; mais croyés-moi, on vous en feroit encore ; & s'ils vous faisoient la moindre impression, que deviendrois-je, grands Dieux ? Je ne me sens point de courage pour soutenir un si affreux malheur.

AGENOR.

Quelle opinion vous avés de moi ! Est-ce là tout ce que j'ai mérité par un amour si tendre ?

BARSINE.

Il faut que j'aye eu bonne opinion de vous pour me résoudre seulement à vous écouter ; j'ai cru que vous pouviés être capable de préférer aux avantages de la naissance & de la fortune un caractère qui vous conviendrait, de la fidélité, de la tendresse ; je l'ai cru d'autant plus facilement, que je sens en moi de quoi en faire autant ; je ne balancerois pas un moment entre ce que j'ai-

merois & un Trône : & que ne suis-je en votre place pour vous le prouver ! Que ne puis-je....

A G E N O R.

Adorable Barsine , vous me transportés de joie ; je meurs d'impatience de faire voir à tout le monde combien je suis touché d'un caractère tel que le vôtre ; c'est par vanité , aussi-bien que par amour , que je veux m'unir à vous. Loin de craindre des reproches , c'est de la gloire que je cherche.

B A R S I N E.

Ce que je viens de vous dire vous transporte trop. Ce n'est qu'un discours qui ne peut jamais avoir d'exécution , qui ne m'engage à rien , & que pourroit vous tenir , aussi-bien que moi , une personne artificieuse qui voudroit vous enflammer encore ; ne comptés cela pour rien. Je sais ce que je serois capable de faire pour vous , je sais quelle seroit la fermeté de mes sentimens ; je suis bien sûre de moi ; mais je crains de ne l'être pas encore autant de vous , & j'attens que je le sois , pour vous permettre de me demander à mon pere , de qui

G g ij

358 ABDOLONIME,

vous aurés l'aveu dans l'instant. Je veux que vous ayés eu tout le temps de faire vos réflexions sur une démarche aussi hardie que celle de m'épouser.

AGENOR.

Toutes mes réflexions sont faites, & elles sont toutes pour vous.

BARSINE.

Je veux vous laisser le loisir de faire aussi les réflexions contraires ; elles viendront peut-être à leur tour.

AGENOR.

Je les cherche moi-même, & je ne les trouve point. Où voulés-vous que je les prenne ? Je vous en fais juge vous-même ; mais parlés-moi de bonne foi ; dites-moi ce que je vois en vous qui ne doive pas me charmer, me ravir, me combler d'amour.

BARSINE.

Vous me faites bien repentir d'avoir été trop sincère avec vous. Si je vous avois caché ce qui est dans mon cœur, vous ne seriez pas en droit de me presser tant, & je vous éprouverois bien plus

à mon aise ; mais n'importe, vous n'en ferés pas plus avancé. Je vous ai laissé connoître mes sentimens ; je fai que le plaisir d'être aimé vous donne plus de passion que vous n'en eussies eu peut-être sans cela ; je vous en éprouverai avec plus de rigueur, & plus long-temps.

AGENOR.

Mais pendant ce temps-là, il me viendra des Rivaux.

BARSINE.

Des Rivaux ! Vous m'offensés, Agenor.

AGENOR.

Je tremble que Hannon ne le soit déjà.

BARSINE.

Il ne m'a jamais rien dit ; & d'ailleurs je vous garantis qu'il ne seroit pas homme à vouloir, comme vous, épouser la fille d'un Jardinier.

AGENOR.

Mais je m'apperçois que de jour en jour il vous regarde avec plus d'attention, & je démêle de l'amour dans ses

360 ABDOLONIME,

regards. De plus, il ne me parle jamais de vous ; & comme je ne lui en parle pas non plus , & que je sai pourquoi , cela m'est suspect.

BARSINE.

Je n'ai que faire d'entrer dans des discussions si délicates, elles ne vous intéressent en aucune façon. Adieu, Agenor, il y a peut-être déjà trop longtemps que nous sommes ensemble , on se douterait de notre intelligence.

AGENOR.

Encore un mot, de grace. Ce mystère-là même que vous voulés qui soit observé avec tant de soin , croyés-vous qu'il puisse durer encore long-temps ?

BARSINE.

Il faut bien qu'il dure. Je consens à vous écouter sans en avoir parlé à mon pere , parce que je ne veux pas pour votre honneur que personne sache que vous m'ayiez aimée jusqu'au moment que je me résoudrai à être à vous ; & que s'il arrivoit que je ne m'y résolusse pas , je croirois vous laisser une tache. Continuons à nous conduire

comme nous avons commencé , il y va trop de votre intérêt.

A G E N O R.

Et bien , je vous avertis que dans le fond de mon cœur je ne crains point que ce secret-là éclate ; que je ne me contrains , autant que je fais pour le garder , que par soumission pour vous ; que malgré tous nos soins , ou Hannon , ou Elise , ou quelqu'un enfin le découvrira ; que vous avés tout à craindre des traits involontaires de passion qui m'échapperont , de mes yeux qui me trahiront , de mon attention indispensable pour vous , de mon empressement invincible à vous chercher : & ne vaudroit-il pas mieux fortir d'une situation si cruelle & si dangereuse , où vous ne nous retenés que par un vain scrupule ? Cruelle Barsine , pourquoi voulés-vous différer tout le bonheur de ma vie ? Vous me flattiés de quelque sensibilité pour mon amour. Hélas ! quelle sensibilité !

B A R S I N E.

Vous abusés de ma foiblesse pour vous. Adieu , Agenor , faites ce que vous voudrés.

362 ABDOLONIME,
AGENOR.

Ah ! je suis le plus heureux de tous
les hommes. Je cours chés Abdolo-
nime.



ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ELISE, BARSINE.

ELISE.

TU m'en vois encore toute en colere. Il m'est venu remercier de ce qu'à ta priere j'ai bien voulu parler à mon frere pour lui ; je crois que son affaire se fera, & il en est dans un grand transport de joie.

BARSINE.

Il n'y a pas de mal à cela.

ELISE.

Non ; mais en me parlant du violent desir qu'il a de s'élever, il m'a insinué que ce n'étoit pas seulement l'ambition qui en étoit la cause, qu'il étoit susceptible de certains sentimens qui

Tome VII.

H h

364 ABDOLONIME,

ne serviroient qu'à le tourmenter, à moins qu'il ne fût dans quelque poste qui lui donnât la hardiesse de les découvrir.

BARSINE.

Il n'y a pas encore de mal.

ELISE.

Il y en a. Pourquoi me vient-il tenir de pareils discours ? Qu'ai-je affaire, moi, de ces certains sentimens qu'il a, ou qu'il n'a pas ?

BARSINE.

Il est vrai qu'il auroit aussi-bien fait de les garder sans en rien dire ; mais au fond ce n'est qu'un discours mal placé.

ELISE.

Il étoit mal placé ; mais pourtant je suis bien trompée, s'il ne le plaçoit à dessein. Quand il m'auroit voulu faire une déclaration d'amour, il ne m'auroit pas parlé d'une autre maniere, ni jetté des regards plus passionnés.

BARSINE.

Ah ! Madame,...

ELISE.

Cela est ainsi. Je sai bien ce qui le rend si audacieux. Il est bien fait, ce garçon-là ; car vous êtes une belle race, vous autres. Il a du courage, & il s'est fait une bonne réputation ; tout cela peut lui donner de la témérité.

BARSINE.

Elle seroit trop grande, si vous en étiez l'objet ; aussi je ne le crois pas. Apparemment il a quelqu'autre passion qui est encore téméraire, quoiqu'elle le soit moins.

ELISE.

Est-ce que tu le fais ?

BARSINE.

Non, mais je le présume sur tout ce qu'il vous a dit.

ELISE.

Si tu ne fais pas positivement qu'il ait de l'amour pour quelqu'autre, c'est à moi qu'il en vouloit tout-à-l'heure. Comment te parle-t-il de moi, quand vous n'êtes que vous deux en pleine liberté ?

H h ij

BARSINE.

Ah! Madame, s'il ne tenoit qu'à cela, la chose seroit bien surement décidée. Il vous trouve la plus charmante personne du monde, & la plus accomplie. Il ne parle de vous qu'avec une espèce de transport. Je ne me suis pourtant pas apperçue qu'il oubliât ce que nous sommes nés tous deux.

ELISE.

Je suis véritablement fâchée que le Ciel ne nous ait pas mieux traités.

BARSINE.

Pour moi je ne me plains pas ; je suis plus glorieuse d'être fille d'un homme de bien tel qu'Abdolonime, que si j'étois celle d'un Roi haï ou méprisé ; mais lui, je crois qu'il aimeroit autant être fils d'un Roi à tout hasard.

ELISE.

Il pense noblement, je lui en fais bon gré. Tu vois que je ne suis pas injuste ; mais avec tout cela il ne faut pas qu'il s'imagine qu'il n'y a qu'à venir faire des déclarations à des personnes comme moi.

BARSINE.

Je vous répons que je lui dirai bien tout ce qu'il mérite.

ELISE.

Non, il ne lui faut rien dire. Je n'ai eu garde de m'appliquer tout son beau discours, je n'y ai rien entendu; je l'ai renvoyé fort froidement; & à l'heure qu'il est, j'ignore son extravagance. N'oublie pas que je l'ignore au moins, tu irois lui faire une querelle qui gâteroit tout; cela ne doit pas avoir laissé de trace. Mon frere vient, tu peux le solliciter encore pour Narbal.

SCENE SECONDE.

HANNON, BARSINE.

HANNON.

JE suis ravi qu'elle me laisse seul avec vous, Barsine; j'ai bien des choses à vous dire, & des choses qui vous surprendront certainement. Je vais fermer

H h iij

368 ABDOLONIME,

la porte de ce salon , afin qu'on ne vienne point nous interrompre , & qu'on ne puisse nous écouter.

BARSINE.

Mais, Seigneur, cela n'est point du tout dans les règles,

HANNON.

Non, non, ne craignés rien. Vous savés qu'on n'a jamais manqué ici à la considération que demandent votre beauté & votre vertu ; & d'ailleurs vous allés apprendre que je vous dois beaucoup de respect.

BARSINE.

Respect ! Le mot est bien fort ; je vais ouvrir la porte.

HANNON.

Le mot de respect est très-sérieux. Vous n'êtes pas ce que vous pensés, Barsine ; vous vous croyés d'une naissance très-obscure, & vous êtes du sang des Rois de Sidon.

BARSINE.

Eh ! Seigneur, quel plaisir prenés-

vous à me venir conter de pareilles fables?

HANNON.

Ecoutez-moi, je vous prie, jusqu'au bout. J'ai toujours eu la passion d'étudier les généalogies, l'histoire des grandes Maisons, ne fût-ce que pour pouvoir dans les occasions réprimer la vanité de je ne sai combien de petits faux Seigneurs qui s'en font accroire. Je trouvois qu'il sortoit de la Maison royale de Sidon, il y a justement deux cens soixante-dix-sept ans, une branche qui dispaeroissoit, & que je ne voyois plus. J'ai été curieux de la suivre, s'il étoit possible, & à force de déterrer de vieux actes avec beaucoup de peine, je la tenois, mais non pas encore tout-à-fait, lorsque notre dernier Roi Straton a été tué dans le Siège sans laisser nulle postérité. La circonstance étoit pressante; j'ai redoublé mes recherches, & enfin j'ai retrouvé ma branche en entier: Abdolonime est le seul qui en reste; car je ne vous compte pas, vous qui êtes ses enfans. Pour plus d'assurance, je lui ai demandé aujourd'hui le nom de son pere & de son grand-pere; il m'a dit

H h iiij

370 ABDOLONIME;

justement ceux qu'il me falloit. Tout est bien prouvé par de bons titres que j'ai entre les mains.

BARSINE.

Je demeure interdite de surprise. Seigneur, parlés-vous sérieusement?

HANNON.

Très-sérieusement. Depuis la prise de notre Ville, Ephestion, qui est demeuré ici pour régler tout, a songé à nous donner un Roi qui releveroit d'Alexandre, parce que les Sidoniens sont extrêmement attachés au Gouvernement royal. Comme ma recherche n'étoit pas encore entierement finie, & que je craignois qu'Ephestion ne choisît trop vîte un Roi, j'ai sous-main répandu le bruit qu'il restoit une branche inconnue de la Maison royale de Sidon. Nos anciennes Loix défendent qu'on prenne jamais des Rois hors de cette Maison, tant qu'elle subsistera. Ephestion a bien voulu y avoir égard, & attendre. Les bruits les plus vrais se chargent toujours de mille faussetés; on s'est avisé de dire, sans nul fondement, que cette branche inconnue étoit

à Carthage, & on est prêt d'y envoyer. J'ai eu le loisir de finir mes preuves, & en les portant dès aujourd'hui à Ephes-
tion, tout est fait, Abdolonime est Roi.

B A R S I N E.

Je demeure dans le silence, parce que je ne trouve point d'expressions dignes de ce que vous faites pour nous. Comment vous remercier d'un Trône que vous nous donnés ? Est-ce un bienfait dont on puisse s'acquitter par des paroles ?

H A N N O N.

Je vous avoue que je suis ravi que ce soit moi qui rende à Abdolonime sa naissance & son rang, & qui remette sa vertu & vos charmes dans la place qui leur étoit dûe ; j'espère aussi que Narbal ne sera pas mécontent de moi.

B A R S I N E.

Seigneur, il en mourra de plaisir ; pour moi, que l'ambition ne possède pas tant, je me sens une autre espèce de joie. Dans l'état où j'étois, j'ai reçu mille marques de bonté ; j'ai été chargée de mille obligations que je ne pou-

372 ABDOLONIME;

vois jamais reconnoître ; Elise, principalement, m'en a comblée. Maintenant que je me trouve, en vérité je n'ose encore dire Princesse, je ne puis en prononcer le mot ; enfin dans le nouvel état où vous me mettez, je pourrai m'acquitter de ce que je devois, & prouver combien je ressentois vivement ce qu'on faisoit pour moi ; j'en suis dans un transport que je ne puis vous exprimer.

HANNON.

Que vous me charmés d'avoir l'ame si bien faite & si reconnoissante ! Je puis donc vous dire qu'il y a long-temps que je vous observe chés ma sœur, & que je suis toujours plus vivement touché de vos charmes & de votre mérite ; je voyois souvent en vous des preuves de cette naissance que je soupçonnois, & peut-être que, sans rien découvrir, j'ai un peu contribué aux égards que ma sœur a eus pour vous. Je ne vous ai point prévenue par de petits soins, par des procédés ordinaires d'Amant ; j'ai attendu à me déclarer à vous-même que je pusse vous apporter une Couronne pour Abdolonime.

BARSINE.

Seigneur

HANNON.

Vous vous troublés ! Qu'est devenue cette reconnoissance que vous me vantés dans le moment ? Je conviens du prix dont est votre main : & qui le sent comme moi ? Mais trouvez-vous que je vous demande trop en vous la demandant pour récompense d'une Couronne ? Ou croyés-vous ne me plus rien devoir depuis que vous savés que je vous aime ?

BARSINE.

Seigneur , j'ai cru que ce n'étoit que par générosité que vous vouliés rendre à une famille entierement déchue ses droits & son premier éclat ; mais quel qu'ait été votre motif, nous vous devons toujours infiniment. Sur l'engagement que vous me proposés je n'ai rien à vous répondre, c'est à mon pere à disposer de moi.

HANNON.

Il vous aime passionnément, & ne

374 ABDOLONIME,
voudra que ce que vous voudrés.

BARSINE.

Il pourra avoir des raisons particulières, sur-tout quand il sera Roi....

HANNON.

Ne vous flattés pas qu'il le soit, si vous ne le déterminés à vous unir à moi. J'ai seul les titres de votre naissance; vous n'êtes rien si je ne les montre, & je ne les montre qu'à cette condition.

BARSINE.

Seigneur, vous ne m'aimés point; vous voulés être gendre d'un Roi.

HANNON.

J'ai cru, quand je suis venu vous parler, que vous n'aimiés rien; votre embarras commençoit à me faire soupçonner que vous aimiés en secret; mais je le vois sûrement, puisque vous vous emportés contre moi. Ingrate que vous êtes, voilà donc le prix.... Mais je ne veux ni vous faire des reproches, ni approfondir un mystere que vous me désavoueriés. Ou je vous enleverai à

mon Rival, ou vous demeurerez ce que vous êtes ; votre sort dépend de vous ; choisissez entre être la fille d'un Jardinier ou d'un Roi. J'attens votre réponse. Jusque-là je garde un profond silence, & le garderai toujours si vous m'y obligés.

SCENE TROISIÉME.

BARSINE.

DAns quel trouble, dans quelle agitation je demeure ! Quelle joie j'ai d'abord sentie de pouvoir annoncer à Agenor ce que j'étois, & de récompenser la générosité de son amour en lui donnant la fille d'un Roi, au lieu de la malheureuse Barsine qu'il devoit épouser ! Mais je ne puis plus être fille d'un Roi qu'à une condition que je déteste ; tout est changé, tout est renversé, tout est tombé dans une confusion où je ne vois plus rien. Je ne fais ni quel parti j'ai à prendre, ni ce que le sort peut me préparer ; toutes mes pensées sont en désordre, & j'entrevois

376 ABDOLONIME ,

seulement des suites funestes , & des malheurs qui m'accableront. Fatale naissance , que ne t'ai-je toujours connue , ou toujours ignorée ? Agenor a-t-il vû mon pere ? Oui , sans doute. Mais quand il l'aura vû , quand il m'aura obtenue de lui , puis-je m'assurer sur rien ? Je ne puis plus répondre que de mes sentimens pour Agenor ; tout le reste est incertain , & abandonné à la fortune. O Dieux ! je ne crois pas m'être rendue digne de vos rigueurs. Dieux ! secourés-moi. Quelqu'un vient ; hélas ! ce n'est pas Agenor , à qui j'aurois tant de besoin d'apprendre ma triste situation : c'est Narbal ; quel horrible contre-temps !

SCENE QUATRIÉME.

BARSINE , NARBAL.

NARBAL.

MA soeur , je viens de voir Hannon qui sortoit d'avec toi assés ému , à ce qu'il m'a semblé. Je le conjurois avec instance de vouloir bien

s'intéresser pour moi , & lui représentois que toute ma fortune dépendoit de lui. Il m'a quitté brusquement , en me disant , ne me tourmentés point sur votre fortune , elle dépend de votre soeur , adressés-vous à elle.

B A R S I N E.

Il se moquoit ; il a voulu se défaire de toi , parce que tu l'importunois. Aussi tu es insupportable , & tu persécutes toujours les gens , à les désespérer.

N A R B A L.

Ce n'est que par les persécutions que l'on obtient , & je persécuterai tant que j'obtiendrai. Mais j'entens bien ce que Hannon m'a voulu dire , & tu prétens en vain me le cacher. Assurément il t'aime , il vient de te parler d'amour , & s'il vouloit t'épouser , ce seroit un furieux avantage pour moi en toutes façons. Combien cela m'approcheroit d'Élise ? Ne pourrois-tu pas même exiger de Hannon un double mariage ?

B A R S I N E.

Oh que tu vas vite , mon pauvre frere !

NARBAL.

Les affaires vont quelquefois bien vite aussi, & celle-ci peut être de cette nature. Je t'avoueraï que comme j'ai cru que le secours que tu me prêterois auprès d'Elise étoit incertain, & feroit lent pour le moins, je lui ai parlé moi-même d'une manière à lui faire entendre ce que je sens pour elle, & je ne m'en repens point.

BARSINE.

Comment, elle t'a bien reçu?

NARBAL.

Oui, elle ne m'a rien dit; c'est beaucoup qu'un premier pas dans une passion de cette espèce. Je compte que le plus difficile en est fait.

BARSINE.

Si elle ne t'a rien dit, c'est qu'elle ne t'a pas entendu. Elle ne t'a pas cru assés fou pour oser lui parler d'amour.

NARBAL.

Je parierois qu'elle m'a entendu. Je
n'en

n'en ai pas de preuves bien sûres, mais
j'en suis pourtant sûr.

B A R S I N E.

Eh bien , si elle t'a entendu , elle
aura compté ta folie à son frere , & il
te renvoye à moi par raillerie , afin que
je te serve dans ta belle passion ; c'est-
là ce qu'il aura voulu dire.

N A R B A L.

Tu veux me donner le change , &
je ne le prens pas. Il ne tient qu'à toi
de nous tirer tous de l'obscurité & de
la bassesse où nous sommes. Est-il pos-
sible que tu en déliberes un instant ?
Tu n'as peut-être pas de goût pour
Hannon , je le veux ; mais est-ce par
goût que l'on fait de grands établisse-
mens si avantageux à toute une fa-
mille ? C'est ton propre intérêt que je
te représente. Veux-tu être toute ta vie
une suivante d'Elise , pendant que tu
peux être une des premieres Dames de
Sidon ? Et moi , te suis-je si indifférent ?
Ast-tu si peu d'amitié pour moi , que tu
refuses une élévation qui seroit aussi la
mienne , & qui me mettroit en droit
de prétendre à Elise ?

380 ABDOLONIME,
BARSINE.

Mais sur quoi est fondé tout ce beau discours ?

NARBAL.

Sur ce que Hannon t'a fait des propositions.

BARSINE.

Et s'il m'en faisoit d'une certaine espèce qui convinssent à la condition où je suis née , mais qui ne me convinssent pas à moi ?

NARBAL.

Il ne faudroit pas encore le refuser tout-à-fait , mais l'engager insensiblement , & le mener ensuite plus loin.

BARSINE.

Tu es bien enragé !

NARBAL.

Je suis enragé , parce que j'ai de l'ambition , de grands sentimens.

BARSINE.

Si tu n'as de grands sentimens , tu as du moins les sentimens des grands. Tu

ne te soucies point comment tu arrives
à tes fins , & tu n'aimes que toi.

NARBAL.

Ma sœur , tu as de l'humeur dans ce
moment-ci , je ne te trouve point ta
douceur ordinaire. Cela me confirme
encore dans la pensée que Hannon t'a
dit quelque chose.

BARSINE.

Il m'a dit, il ne m'a point dit, ce n'est
point ton affaire.

NARBAL.

Mais , ma sœur , songe bien . . .

BARSINE.

Va , laisse-moi en repos , tu m'im-
patientes.

SCENE CINQUIÈME.

AGENOR , BARSINE.

BARSINE.

Voilà Narbal qui sort d'ici , & nous
observe ; allés , Agenor , ne me
parlés point.

I i ij

382 ABDOLONIME,

AGENOR.

Quoi, vous ne voulés pas savoir que je suis transporté de joie ; qu'Abdolonime vous accorde à moi ?

BARSINE.

Hélas !

AGENOR.

Que veut dire un soupir si triste ? Ah ! que vous m'allarmés !

BARSINE.

Je suis au désespoir. Ne me suivés point , & tâchés de me rejoindre au plutôt.

SCENE SIXIÉME.

AGENOR.

Quel coup imprévû ! Je suis au comble de mes vœux ; je crois que Barsine va partager mon bonheur ; & quand je lui en apprens la nouvelle, elle me dit qu'elle est au désespoir ! Je

ne puis me défier de sa constance, non, je ne le puis. Mais il est donc arrivé à mon amour quelque autre malheur aussi affreux? Que seroit-ce, ô Ciel! que seroit-ce? Je n'imagine rien, & n'en suis que plus agité. Quel tourment, quel effroyable tourment jusqu'à l'instant où je pourrai lui parler! Et dans cet instant que j'aurai tant désiré, j'apprendrai sans doute ma mort. Où dois-je en l'attendant porter mes pas & mon inquiétude? Où trouverai-je l'occasion de parler en secret à Barsine?



ACTE TROISIÈME.

SCENE PREMIERE.

ABDOLONIME , BARSINE.

ABDOLONIME.

IL me semble que je rêve, ou que tu me fais un conte à dormir de bout. Je suis né Prince , & je pourrois être Roi de Sidon ! Mais, ma fille , es-tu bien assurée que tout cela soit vrai ?

BARSINE.

Je vous rapporte bien exactement, mon pere, tout ce que Hannon m'a dit. Comptés que vous savés notre conversation comme si vous y aviez été présent ; j'en suis embarrassée, affligée au dernier point, & je suis venue prendre vos ordres , afin qu'ils me réglent une conduite , & que je sache à quoi

m'en tenir. Je n'aurai plus de peine à rien, quand je vous obéirai.

A B D O L O N I M E.

Pourquoi es-tu si affligée, si embarrassée ?

B A R S I N E.

Vous m'avez promise à Agenor, & Hannon vient traverser tout ce qui faisoit le bonheur d'Agenor & le mien ; car vous savés que j'ai été touchée de son amour.

A B D O L O N I M E.

Il est vrai que cela est ridicule à Hannon ; que ne dit-il ce qu'il fait franchement, sans barguigner ? Et puis on l'épousera, si on veut. Je n'aime point toutes ces lanterneries-là.

B A R S I N E.

Il est bien aisé de voir quel a été le fond de sa conduite. Je lui plaisois peut-être un peu ; il n'avoit pas un amour dont il ne fût bien le maître, & il ne m'en a rien découvert qu'il n'ait été bien sûr de ne se pas mésallier, & au

386 ABDOLONIME;
contraire d'être gendre d'un Roi. Pour
Agenor.....

ABDOLONIME.

Je te vois venir.

BARSINE.

Eh ! voyés , mon cher pere , est-ce
que je prétens vous rien cacher ? Je
veux seulement que vous sachiés que
tout me parle pour Agenor , & rien
pour Hannon ; que je n'ai pû ne pas
sentir la reconnoissance que je devois
à l'un , & que je n'en dois aucune à
l'autre.

ABDOLONIME.

Quand tu lui en devrois aussi , il
n'en seroit peut-être guère mieux au-
près de toi.

BARSINE.

Non , non , si je n'avois que de l'amour
pour Agenor , & que je dusse une certai-
ne reconnoissance à Hannon , Hannon
l'emporteroit , je m'en flatte du moins ;
mais je n'en suis pas là. Mon pere , si
vous saviés quelle est la passion d'Age-
nor pour moi , avec quels égards , avec
quel

quel extrême respect il m'a toujours traitée, moi qu'il ne croyoit être que Barsine ! Il m'auroit presque fait deviner que j'étois née Princesse. Mais je ne veux pas vous toucher trop en vous représentant ses procédés & son caractère. Je sais combien vous m'aimés, & vous auriez trop d'attention à mes intérêts. Il s'agit des vôtres ; vous pourriez être Roi.

ABDOLONIME.

Non, je ne puis pas l'être, il faudroit que tu épousasses Hannon ; je t'ai promise à Agenor, je n'irai pas manquer de parole.

BARSINE.

Il est question d'un Trône.

ABDOLONIME.

D'un Trône, soit, il faut tenir sa parole, voilà tout ce que je fais ; & puis, pour te dire le vrai, je n'y ai pas grand regret à ce Trône. Je suis content comme un Roi dans mon jardin : c'est mal dit, comme un Roi ; car je crains bien que dès que je serois Roi, je ne fusse plus content. Notre dernier Roi Stra-

288 ABDOLONIME ;

ton, qui étoit donc notre cousin, quelle vie a-t-il menée ? Ses Ministres le pilloient, & il n'avoit pas un fol ; ses Maîtresses le trompoient, & il n'osoit rien voir ; les Sidoniens le tourmentoient de leurs plaintes, & il n'y pouvoit rien faire ; & au bout de tout cela il vient un Alexandre qui vous lui raffe son Royaume sans cérémonie. Heureusement pour lui il a été tué dans le siège ; c'est ce qu'il a fait de mieux. Pour moi, pendant qu'il étoit si mal à son aise sur son Trône, j'étois dans mon jardin à travailler joyeusement, & à chanter tant que les jours duroient.

BARSINE.

J'admire votre grandeur d'ame, d'être si peu touché de ce qui fait la plus violente passion de tous les autres hommes.

ABDOLONIME.

Est-ce là de la grandeur d'ame ? J'en suis bien aise ; je n'ai pourtant pas été chercher cela bien loin. Je suis même ravi d'avoir donné ma parole ; car il est vrai que tout le monde fait grand cas de ces Trônes ; & à l'heure qu'il est qu'il

COMEDIE. 389

m'en seroit tombé un du Ciel , que je n'aurois eu qu'à ramasser , j'aurois peut-être eu peur de passer pour fou en le laissant là , & j'aurois été tenté de faire une sotise ; mais , Dieu merci , je suis bridé. Et toi , dans le fond de l'ame , n'as-tu point de regret de n'être point Princesse ? Car quoiqu'en épousant Agenor , tu deviennes une des grandes Dames de Sidon , ils disent pourtant tous qu'il y a bien de la différence entre une grande Dame & une Princesse.

BARSINE.

Plus il y en a , plus je suis satisfaite. Agenor s'abaissoit pour moi , & j'ai le bonheur , j'ai la gloire de m'abaisser pour lui. Je ne ferai point Princesse , mais il saura que c'est pour lui que je ne le ferai point.

ABDOLONIME.

Je suis ravi de te voir un si bon petit cœur , mon enfant ; nous nous ressemblons comme deux gouttes d'eau ; j'en ferois autant à ta place. Certainement Agenor mérite qu'on en use bien avec lui. Mais il y a à tout ceci une difficulté.

Kk ij

390 ABDOLONIME,

S'il n'y avoit que toi & moi , l'affaire seroit bientôt finie ; mais il y a ce diable de Narbal qui n'est pas de notre humeur. Si j'étois Roi , il seroit fils de Roi , il seroit Roi quelque jour , & cela seroit friand pour lui ; prends garde que nous lui faisons grand tort.

BARSINE.

Il est vrai , mon pere , & j'en suis très-fâchée. Il y a long-temps que cette réflexion me tourmente.

ABDOLONIME.

Après tout , il n'y a pas de remede ; ma parole est donnée. Je me passe bien de la royauté ; qu'il s'en passe aussi lui. Il se gâteroit peut-être , s'il étoit Roi , ou seulement fils de Roi ; il en vaudra mieux de n'être qu'un simple Particulier , plus obligé à être honnête homme.

BARSINE.

Je puis toujours vous assurer que mon frere dans l'état de simple Particulier , recevroit de grands secours pour s'avancer. Sur ce qu'il soupçonnoit tantôt que Hannon m'aimoit , il me

pressoit vivement de l'épouser, regardant comme une fortune considérable pour lui, ou comme un degré à la fortune, d'être beau-frere de Hannon. Agenor n'est pas moins que Hannon ; & vous ne devés pas douter que du caractère dont est Agenor, & après ce que vous & moi nous aurions fait pour lui, il n'aidât Narbal de tout son crédit, de tous ses amis ; qu'il ne lui donnât son bien & son sang, s'il le falloit.

A B D O L O N I M E.

Cela est bon , & je compterai là-dessus. Je crois effectivement qu'Agenor sera un bon beau-frere, & que Narbal s'en trouvera bien. Je fais encore un raisonnement qui me met l'esprit en repos sur ce point-là ; attens que je te le fasse comprendre. Il est impossible d'accorder ici tes intérêts & ceux de ton frere, & il faut que toi ou lui vous n'ayés pas votre compte. C'est toi, c'est ton joli minois qui nous fait Princes , car au fond ce n'est que cela. Hannon veut que nous le soyons, pour t'avoir ; au diable le mot qu'il en eût dit sans toi. C'est donc toi qui fais le

392 ABDOLONIME;

grand personnage dans tout ceci ; c'est toi qu'il faut qui ayes ton compte plutôt que ton frere. Voilà qui est fait , je n'ai plus d'embarras ; va trouver Hannon , dis-lui que je lui suis bien obligé , mais que je ne puis manquer de parole , ni être Roi. Il ne dira mot , ni nous non plus , & tu épouseras Agenor dès aujourd'hui , si tu veux. Narbal ne saura rien , & nous garderons notre Principauté entre nous deux , & Agenor , sans en faire semblant ; nous en rirons quelquefois tous trois ensemble dans notre petit particulier.

BARSINE.

Ah ! mon pere , je me jette à vos genoux pour vous marquer

ABDOLONIME.

Tu me traites de Prince , je pense. Va , je ne suis que ton pere , & un pere qui t'aime bien tendrement.

SCENE SECONDE.

BARSINE.

Quel pere ! quelle fortune que d'être sa fille ! Et j'ai Agenor pour Amant, & je vais être unie à lui. Quel Trône pourroit jamais me rendre aussi heureuse ?

SCENE TROISIÉME.

AGENOR , BARSINE.

BARSINE.

AGenor, vous voyés la personne du monde la plus contente. Notre bonheur étoit traversé , & il ne l'est plus. Vous pouviés être allarmé de ce que je vous ai dit de l'amour de Hannon, dans le moment où j'ai pû vous parler en liberté. Il n'y a plus rien à craindre ; je viens de voir mon pere ,

K k iiij

394 ABDOLONIME,

il s'en tient à la parole qu'il vous a donnée , il veut que le secret de sa naissance demeure ignoré, & je suis toujours à vous.

AGENOR.

Belle Princesse....

BARSINE.

Vous ne m'entendés donc point ? Je ne ferai point Princesse , mais je ferai à vous.

AGENOR.

Ah ! moins vous ferés Princesse pour le reste du monde , plus vous l'êtes pour moi. Vous me comblés de la plus vive joie qu'un Amant ait jamais ressentie. Quoi ! il est possible que je reçoive de ce que j'adore une preuve si rare & si héroïque de la plus parfaite tendresse ?

BARSINE.

Je n'eusse pas mérité vos sentimens ; si je n'avois été capable de les imiter. Vous vouliez bien vous unir à Barsine sans naissance & sans fortune. Il est

bien juste que pour vous en récompenser, Barsine se résolve à l'être toujours, & vous sacrifie le rang de Princesse. J'aime à demeurer dans la condition où j'ai commencé à vous plaire.

A G E N O R.

Madame, car il m'est impossible de vous traiter autrement, vous surpassés bien tout ce que je faisois. Je ne perdois rien en vous épousant, je demeuroidis ce que je suis; mais vous perdés votre naissance en épousant Agenor; vous ne serés pas ce que vous devriés être.

B A R S I N E.

Vous exposiés pour moi votre gloire, la chose du monde la plus précieuse, & même vous l'exposés encore, puisque je ne serai pas connue. Il est vrai cependant que la satisfaction secrète de savoir qui je suis, doit vous soutenir; & moi-même, parce que je le fai, je ne me sens plus sur cela aucun scrupule.

A G E N O R.

Vous en devés être bien éloignée. Mais moi, au milieu des plaisirs dont

396 ABDOLONIME;

je suis transporté, je sens le regret de ne plus rien faire pour vous, de ne vous élever plus, & au contraire de vous abaisser infiniment.

BARSINE.

Vous vouliés que je vous dussé tout ; & moi je suis ravie que vous me deviés. Pourquoi faut-il que vous ayés tout l'avantage ?

AGENOR.

Parce que c'est à moi à vous adorer ; parce que le don de votre cœur est une grace que je ne puis jamais assés reconnoître ; parce qu'il est d'un prix que vous ne savés pas vous-même. Vous ne fauriés me rien devoir, & ce n'est point à vous à me sacrifier vos intérêts. Au nom des Dieux, songés-y.

BARSINE.

Quand je n'étois que Barsine, je vous ai dit cent fois aussi d'y songer ; je vous répons à présent ce que vous me répondiés. Plus j'y songe, plus je m'affermis dans ma résolution.

AGENOR.

Vous me charmés, Madame , & cependant je me sens toujours je ne sai quoi qui s'oppose à une entiere satisfaction. Souffrés que je vous découvre toute mon ame. Je n'ai jamais aimé que vous , & je me flatte de vous avoir prouvé mon amour. Je ne vis que pour vous , je n'ai point de bonheur à espérer sans vous ; mais je me reproche de vous coûter trop , je ne puis supporter la pensée que je vous prive de l'éclat de votre naissance. Ce sentiment-là est en moi , presque malgré moi ; c'est la délicatesse de mon amour qui le produit , tout contraire qu'il est aux intérêts de mon amour.

BARSINE.

Vous voulés donc que j'aille dire à Hannon que j'accepte sa main ?

AGENOR.

Ah ! plutôt mourir mille fois.

BARSINE.

Que voulés-vous donc enfin ?

A G E N O R.

Vous dire tout ce que je sens , m'en plaindre avec vous , vous demander conseil à vous-même.

B A R S I N E.

Je vais aussi vous en demander un. Mettons l'Amour à part. Quelqu'un a eu pour moi un procédé généreux , dont j'ai été touchée ; je puis à mon tour en avoir un pour lui , qui seroit encore plus généreux , si vous voulés ; me conseilleriez-vous d'en manquer l'occasion ?

A G E N O R.

Il faut mourir d'amour à vos pieds ; divine Princesse.

B A R S I N E.

Non , sans amour , & uniquement par reconnoissance , ne serois-je pas obligée à ce que je fais ?

A G E N O R.

Mais moi que vous engagés à la plus

vive reconnoissance qui ait jamais été, je crains aussi de manquer à ce que je vous dois. Je manque du moins à votre Maison , non pas à Abdolonime qui a l'ame assez grande pour mépriser la royauté, mais à Narbal qui certainement ne la mépriseroit pas.

B A R S I N E.

Narbal ne peut avoir de droit à la royauté que par Abdolonime, & Abdolonime qui y renonce pour lui, y renonce aussi pour ses enfans.

A G E N O R.

Abdolonime est le maître de disposer de leur destinée , mais je suis cause moi seul qu'il en dispose à leur préjudice. Narbal seroit un jour mon Roi légitime , & je l'empêche de l'être. Puis-je lui ravir une Couronne qu'il étoit destiné à porter ? Il l'ignore, je l'avoue, mais je le ferai vivre sous la domination d'un Maître qui étoit naturellement son Sujet , & je le saurai. Il en essuyera peut-être des injustices , des vexations , & j'en serai coupable.

400 ABDOLONIME,

BARSINE.

S'il étoit Roi, il feroit peut-être aussi des vexations & des injustices ; il vaut mieux qu'il en effuye.

AGENOR.

Si vous n'approuvés pas mon scrupule, n'en parlons plus. Il est peut-être outré ; mais un Amant que vous honorez de votre tendresse ne peut guère outrer la vertu. Il faut avant tout être digne de vous, s'il est possible ; mais je ne puis mieux apprendre de personne que de vous, si ma délicatesse est fondée ou non, & je serai trop heureux que vous m'y fassiez renoncer.

BARSINE.

Non, non, elle n'est que trop fondée, & je ne la sens que trop. Je me reproche même de ne l'avoir pas sentie plutôt, quoique mon pere m'autorisât à n'y avoir point d'égard. Hélas ! je sais bien ce qui m'a séduite, & vous le devinez sans peine ; on n'aime point impunément.

AGENOR.

Vous en repentés-vous ?

B A R S I N E.

Non, car je n'en ferai pas moins ce que je dois. Il faut instruire mon frere, au péril de tout ce qui pourra en arriver.

A G E N O R.

Quoi, ne fera-t-il point touché d'un procédé tel que le nôtre ? De plus, toute ma fortune sera à lui plus qu'à moi.

B A R S I N E.

Quel dédommagement pour lui ? Il lui faudroit celle d'Alexandre. Nous risquons tout, Agenor ; mes larmes qui coulent malgré moi vous l'annoncent.

A G E N O R.

Je ne puis les soutenir, & la cause qui les produit est si flatteuse pour moi, que je n'ose plus m'exposer à aucun péril. J'ai eu trop de scrupule sur Narbal ; ne parlons point.

B A R S I N E.

Il n'est plus temps de me le proposer, vous m'avez trop éclairée sur mes devoirs. Je veux bien que mes larmes

402 ABDOLONIME ;

vous prouvent ma tendresse , mais je ne veux pas que vous m'en croyiés plus foible. Je vais trouver mon pere. Il faut du moins que ce soit lui qui annonce à mon frere la funeste nouvelle ; peut-être son autorité l'amenera-t-elle à ce que nous désirons ; je ne l'espere pourtant pas. Adieu , Agenor ; si je vous perds , vous l'avez voulu , mais je ne vous en aimerai pas moins.

AGENOR.

Vous me pénétrés de douleur. Adorable Barsine , demeurez.

BARSINE.

Vous avés eu des sentimens qui ne fauroient me déplaire , quelque cruel qu'en puisse être l'effet. Cessons de nous affliger ; il ne faut pas avoir regret à ce que coûte la vertu. Adieu , ne me retenez point. Mais je vois Elise qui semble me chercher ; allés , il ne faut pas qu'elle soupçonne rien. J'irai dans un moment chés mon pere.

AGENOR.

Ah ! vous n'irés que trop tôt.

SCENE

SCENE QUATRIÈME.

ELISE, BARSINE.

ELISE.

B Arfine, j'ai une inquiétude que je viens te confier. Mon frere m'est venu parler de Narbal d'une certaine maniere où je n'entens rien. Il est venu de loin, il a pris des tours pour tomber enfin sur Narbal. Il m'en a dit beaucoup de bien, en me cachant qu'il affectât d'en dire; il m'a demandé même, le plus adroitement qu'il a pû, ce que j'en pensois, comment je le trouvois. Pourquoi tout cela? Je suis trop sûre de ta discrétion pour soupçonner que tu lui eusses rien dit de ce qui s'est passé entre Narbal & moi.

BARSINE.

En honneur, Madame, pas un mot, un seul mot.

ELISE.

Il m'est venu une pensée sur tout ce

Tome VII.

LI

404 ABDOLONIME;
discours entortillé qu'il m'a fait.

BARSINE.

Mais, Madame, pourquoi y pensés-
vous tant?

ELISE.

On est bien aise de pénétrer ce que
les gens ont dans l'ame; c'est une con-
noissance qui peut quelquefois être
utile. J'ai pensé que Hannon pouvoit
être amoureux de toi. S'il l'est, il te
connoît trop pour songer à autre chose
qu'à t'épouser, & peut-être en t'épou-
sant voudroit-il me donner ton frere;
ce seroit-là bien de la mésalliance à la
fois. Mais fait-on ce qui pourroit arri-
ver de l'amour?

BARSINE.

Madame, vous me faites envisager
des choses qui me font nouvelles, qui
me frappent....

ELISE.

Elles te frappent beaucoup, Barsine;
mais je doute qu'elles te soient nou-
velles.

BARSINE.

En vérité, Madame, elles me le font ; quoique je voye présentement qu'elles tiennent à d'autres qui ne me le font pas. Je ne suis point propre à dissimuler, tout ce que j'ai à cacher pour mes intérêts me pèse ; cependant il ne m'est pas permis de vous parler avec toute la sincérité que je vous devrois en toute autre occasion. Peut-être un jour vous saurés tout , & vous ne me condamnerés pas. Je me flatte que vous êtes persuadée de mon inviolable attachement pour vous ; je vous dois infiniment , & je ne suis pas née ingrate. Je vous demande deux graces , qui peut-être vous paroîtront étranges ; l'une de ne m'interroger point , ou de souffrir que je ne vous réponde pas ; l'autre de permettre que je vous interroge moi , & de me répondre sincèrement. Comptés, je vous en supplie , qu'il y va de votre intérêt , & que quand tout vous sera connu , s'il vient à l'être, vous serés contente de moi. Je ne me risquerois pas à des événemens qui pourroient vous apprendre que je vous eusse manqué le moins du monde.

406. ABDOLONIME;

ELISE.

Il y a ici quelque mystere fort enveloppé ; Barsine, je te promets tout ce que tu veux, interroges-moi.

BARSINE.

Si Hannon vous proposoit Narbal, que feriez-vous ?

ELISE.

Je le refuserois.

BARSINE.

Mais s'il vouloit vous y forcer ?

ELISE.

Il n'en a pas le droit, il n'est que mon frere.

BARSINE.

S'il vous en pressoit très-vivement ?

ELISE.

S'il m'en pressoit très-vivement ? Ce seroit donc toi qui l'exigeroit ?

BARSINE.

Vous m'interrogés, Madame, & vous

vous en êtes ôté le pouvoir ; mais je veux bien vous répondre que ni moi , ni personne du monde , ne l'exigeroit. S'il vous pressoit donc beaucoup ?

E L I S E.

Je ne puis pas te répondre bien précisément. L'autorité d'un frere que je dois fort considérer ; que sai-je ? D'autres circonstances que tu ne veux pas me dire , & qui seroient tournées d'une certaine façon ; tout dépend beaucoup des circonstances.

B A R S I N E.

Vous n'avez donc pas une répugnance invincible pour Narbal ?

E L I S E.

Pourquoi l'aurois-je ? C'est ton frere déjà , & je t'aime beaucoup.

B A R S I N E.

Je répondrai à vos bontés , Madame ; c'en est assez , je suis instruite de tout ce que j'ai à savoir. Laissez-moi agir , & soyez sûre que tout ce qui vous conviendra sera fait.

ELISE.

J'ai une question à te faire, si cela se peut sans sortir de nos conventions. Sais-tu certainement si quand ton frere m'a parlé tantôt, il a prétendu me faire une déclaration ?

BARSINE.

En vérité, j'ai bien peur qu'il ne l'ait prétendu.

ELISE.

Adieu, Barsine, je te laisse. Souviens-toi des promesses que tu me fais.

SCENE CINQUIÈME.

BARSINE.

ELle aime Narbal, peut-être autant qu'elle en est aimée. Ah ! Narbal est trop intéressé à savoir qui il est, & je ne pourrois le lui laisser ignorer sans trahison. Dieux ! dans quelle faute l'amour m'alloit faire tomber ! Je ne vois que trop les funestes suites qui m'attendent. Il est sans doute du projet de

Hannon d'unir Elise & Narbal , & de donner sa sœur au fils d'un Roi dans le même temps qu'il en deviendra le gendre , & l'amour d'Elise & de Narbal ne s'accorde que trop bien avec ce projet. Quand Narbal se connoîtra , tout est perdu ; la reconnoissance que je dois à Elise , & dont il faudroit m'acquitter au péril de ma vie , se tournera encore contre moi. Je ne vois plus que des abîmes de maux ; mais il n'importe , il faut satisfaire à mes devoirs , & mourir contente de moi-même. Je suis sûre de l'être aussi d'Agenor , quoiqu'il arrive : & n'en sera-ce pas assés ?



ACTE QUATRIÈME.

SCENE PREMIERE.

ABDOLONIME, NARBAL.

NARBAL.

J'Avoue que je ne me sens pas de joie. Je verrai mon pere sur le Trône, & je serai Prince de Sidon! Quelle différence de cette condition à celle d'un malheureux Soldat tel que j'étois! Quel changement dans ma fortune! Quel Dieu en auroit été cru, s'il me l'avoit prédit?

ABDOLONIME.

Où prens-tu tout ce que tu dis-là? Ne t'ai-je pas déclaré que je ne voulois point être Roi?

NARBAL.

Non, Seigneur, vous n'y pensés pas.
ABDOL.

COMEDIE. 411

ABDOLONIME.

Je ne suis point Seigneur, je ne suis qu'un Jardinier qui est ton pere, & j'y pense.

NARBAL.

Encore une fois, Seigneur, vous n'y pensés pas. On ne refuse point un Trône.

ABDOLONIME.

Que tu m'impatientes avec ton Seigneur & ton Trône ! Je te répète que je ne veux ni de l'un ni de l'autre.

NARBAL.

Vous en voudrés quand vous aurés fait un moment de réflexion. Y a-t-il quelque comparaison de votre état présent à celui où vous serés ?

ABDOLONIME.

Non, il n'y en a pas ; mais c'est mon état présent qui a tout l'avantage.

NARBAL.

Eh ! mon pere, ne tenés pas de ces discours-là, personne au monde ne pense ainsi. Voyés les plus grands

Tome VII.

M m

412 ABDOLONIME,

hommes, ils ravissent des Trônes plutôt que d'en manquer. Alexandre n'en avoit-il pas un par sa naissance ? Il en prend encore par-tout où il en trouve.

ABDOLONIME.

Ces grands hommes-là font de grands vauriens, & ton Alexandre n'est pas un bon homme.

NARBAL.

Soit. Mais vous, vous ne ravissés point de Trône. Il s'en présente un qui vous appartient, & vous n'avez qu'à l'accepter.

ABDOLONIME.

J'y ferois une belle figure. Les Sidiens seroient les grenouilles de notre bon Esope, & moi le soliveau. N'est-ce pas un métier comme un autre que la Royauté ? N'y a-t-il pas quelque chose à faire quand on est Roi ? Et bien, je n'en fais pas un mot.

NARBAL.

On a bientôt appris à faire tout ce que l'on veut.

A B D O L O N I M E.

J'en fai assés pour savoir qu'on ne le fait pas, & puis je vois bien qu'il ne le faudroit pas non plus ; vraiment on feroit de belle besogne, on mettroit tout sens dessus dessous.

N A R B A L.

Mais, mon pere, cela ne vous regarde point ; certainement vous n'abuserez point de votre pouvoir, vous ferez un très-bon Roi, & vous aurés le plaisir d'être aimé de vos Peuples.

A B D O L O N I M E.

Cela me tenteroit plus que tout le reste, quoiqu'il n'y fallût pourtant pas trop compter. Les Sidoniens sont de méchantes bêtes, & ils pourroient bien se moquer de moi au lieu de m'aimer. Mais qu'ils m'aimassent ou se moquassent, il n'importe, je ne puis pas être Roi, puisqu'il faudroit manquer de parole à Agenor.

N A R B A L.

Voilà une belle difficulté.

A B D O L O N I M E.

Oui, elle est belle.

M m ij

414 ABDOLONIME,

NARBAL.

Les Trônes sont exceptés de toutes les paroles qu'on donne.

ABDOLONIME.

Et pourquoi ?

NARBAL.

Pourquoi ? Parce que ce sont des Trônes, & que tout le monde en connoît le prix.

ABDOLONIME.

Il faudroit donc aussi, selon mon goût, excepter les jardins. Mais j'entens point ces exceptions-là, qui se font sans qu'on les fasse. C'est un malheur, si tu veux, que j'aye donné ma parole un moment avant que je fusse que nous étions Princes ; mais je l'ai donnée, il en faut passer par-là.

NARBAL.

Mais si Agenor vous rend votre parole, vous n'avez plus rien à dire.

ABDOLONIME.

Il ne me la rendra pas, il est passionné.

nément amoureux de ta soeur.

N A R B A L.

Il ne vous la rendroit pas ! Il auroit affaire à moi , tout Agenor qu'il est , & je vous répons que nous verrions beau jeu.

A B D O L O N I M E.

Voilà ce que je ne veux pas. Ma prétendue Royauté me tracasse déjà plus qu'elle ne vaut , & tu acheverois bien de m'en dégôûter par tout ce vacarme-là.

N A R B A L.

Et bien , mon pere , je vous promets que j'agirai avec toute la douceur possible ; mais laissés-moi agir. Agenor est fort honnête homme , ma soeur est pleine de raison.

A B D O L O N I M E.

Elle n'en a que trop , la pauvre enfant. C'est elle qui a voulu que tu fusses instruit de tout ceci ; elle a eu peur qu'on ne te fît tort en te le laissant ignorer.

N A R B A L.

Vous voyés bien qu'elle se rend d'elle-

M m iij

416 ABDOLONIME,
même à ce qui est raisonnable.

ABDOLONIME.

Elle s'y rend en se désespérant. Si tu l'avois vûe, elle te feroit pitié à toi-même. Elle seule nous fait Princes, afin que tu le saches ; car sans elle Hannon ne se feroit guère soucié d'aller déterrer notre naissance. Elle aime Agenor de tout son cœur, & en vérité elle le doit, & elle feroit la seule malheureuse dans cette affaire-là ! Non, cela n'est pas juste.

NARBAL.

Il est juste que vous soyés ce que vous êtes : une petite amourette de ma sœur vous fera-t-elle perdre la Royauté ? Mais puisque l'amour vous touche tant, j'ai de l'amour aussi. J'aime Elise, & je n'osois me déclarer à elle à cause de la grande distance qui étoit entre nous. Quand vous serés Roi, ce sera tout le contraire, & Elise ne me refusera pas.

ABDOLONIME.

Cela me plairoit assés, ce seroit un moyen de marquer à Hannon la reconnaissance que nous lui devrions, du

moins toi ; car pour moi je ne lui aurois pas grande obligation, & la pauvre Barsine encore moins.

NARBAL.

Vous en revenés toujours à Barsine. Il n'y a que ses intérêts qui vous touchent.

ABDOLONIME.

Elle le mérite bien ; elle a les meilleurs sentimens ! Je me sens tout glorieux d'être son pere.

NARBAL.

Je l'aime beaucoup aussi, & je ferois bien fâché de lui donner le moindre sujet de plainte ; mais laissés-moi faire, elle entendra raison, & Agenor & elle vous rendront votre parole.

ABDOLONIME.

Tu ne la violenteras pas au moins.

NARBAL.

Non, mon pere, non, je vous le promets. Je vous rends mille graces de ce que vous entrés enfin dans les intérêts d'un fils qui n'étoit pas indigne de votre

418 ABDOLONIME;

tendresse. Seigneur, car enfin vous allés l'être, je donneroîs ma vie, tout mon sang.....

ABDOLONIME.

Mon pauvre garçon, j'ai peur que tu ne sois pas un trop bon Prince, tu en as trop d'envie; & si tu ne voulois que faire du bien aux autres, il me semble que tu ne t'en tourmenterois pas tant.

NARBAL.

Il faut faire du bien aux autres; mais il faut commencer par avoir ce qui nous est dû.

ABDOLONIME.

Ecoute, si tu me forces à être Roi, tu m'aideras à gouverner; car pour moi je suis persuadé que je n'y entendrai pas grand chose. Ce n'est qu'à cette condition-là que je puis accepter.

NARBAL.

Vous n'aurez pas besoin de mon secours; mais si vous jugés quelquefois que je vous puisse être utile, je serai toujours prêt à suivre vos ordres.

ABDOLONIME.

Quand je te parle de m'aider à gouverner, c'est que je soupçonne que dans la Royauté il y a bien du tracas. Je ne te laisserai pas passer tout ton temps à te divertir & à ne rien faire ; je t'avertis que je te ferai bien travailler, il me restera encore assés d'embarras.

NARBAL.

Je vous épargnerai tout celui que vous voudrés.

ABDOLONIME.

Et quand il faudra être méchant, tu le feras pour moi. Tu refuseras les uns & les autres, tu puniras ; les graces je les ferai bien tout seul. Adieu, retiens bien tout cela, sans quoi rien de fait.

NARBAL.

Ah ! j'apperçois Elise. Quel bonheur ! Je puis commencer à agir utilement auprès d'elle.

SCENE SECONDE.

ELISE, NARBAL.

NARBAL.

M Adame, je vous ai tenu tantôt des discours qui ont pû vous paroître audacieux, & vous offenser.

ELISE.

Vous ne m'en avés point tenu, Narbal, & si vous l'aviés fait, j'aurois bien sù vous répondre comme vous l'auriés mérité.

NARBAL.

Je vous en ai tenu, Madame, & j'avoue que j'étois alors trop téméraire.

ELISE.

Je ne les ai point entendus ; mais je n'ai que faire de cette discussion. Allés, je vous abandonne aux reproches que vous vous ferés vous-même.

NARBAL.

Je ne m'en ferai point, Madame ; je

vous ai fait entendre que je mourois
d'amour pour vous.

ELISE.

Vous avés eu cette insolence ?

NARBAL.

Elle est présentement justifiée.

ELISE.

Comment justifiée ? Vous l'augmentés encore en y persistant. Vous voulés absolument m'avoir fait une offense que je ne pourrois vous pardonner.

NARBAL.

Daignés, Madame, m'écouter un moment sans colere. Je ne suis point ce que je vous paroissais alors, & ce que je vous paroïs encore, un malheureux Soldat, fils d'un Jardinier. Ce Jardinier est de la Race royale de Sidon ; Hannon votre frere l'a découvert, & il en a entre les mains toutes les preuves.

ELISE.

Vous me donnés beaucoup à penser, Narbal. Attendés que je repasse dans ma tête de certaines choses que j'ai

422 ABDOLONIME ;

entrevûes Oui, vous pourriés dire vrai.

N A R B A L.

Rien n'est plus vrai, Madame. Je me sentoîs toujours un cœur au-dessus de ma condition apparente , & l'audace seule de vous aimer prouvoit ma naissance. Avec quel transport de joie j'apprens que je ne suis plus indigne de vous , & que je puis vous offrir l'espérance d'une Couronne ! Tout seroit déjà terminé , Abdolonime seroit Roi, vous pourriés monter à la place la plus proche du Trône si ma soeur épousoit Hannon ; il ne demande qu'elle pour prix de la bonté qu'il a de nous rendre notre naissance.

E L I S E.

Ah ! voilà le mystère qu'elle me cachoit : & elle aime quelqu'un ?

N A R B A L.

Elle aime Agenor , à qui mon pere l'a malheureusement promise. Vous avés, Madame, beaucoup de pouvoir sur son esprit , & les bontés que vous lui avés toujours marquées vous donnent des

droits sur elle ; faites-lui entendre ses véritables intérêts & ceux de sa famille. Vous servirez en même-temps l'amour de Hannon , & je n'ose dire que vous-même.....

E L I S E.

Ne parlons que de votre intérêt , il me fera assés bien agir. Je serai ravie de vous voir Prince de Sidon.

N A R B A L.

J'ai le cœur pénétré de votre bonté , Madame. Mais permettés-moi de me plaindre de ce que vous n'agirez que par générosité. Si vous daigniez être un peu plus intéressée , si dans mon élévation vous vouliez bien envisager aussi quelque'avantage pour vous , j'en ferois & beaucoup plus satisfait , & même plus reconnoissant.

E L I S E.

Vous êtes trop difficile à contenter depuis que vous êtes Prince. Vous ne l'êtes pas même encore assés , du moins vous n'êtes pas assés sûr de l'être pour avoir droit de me demander plus que ce que je ferai pour vous. Je suis encore

424 ABDOLONIME,
toute surprise de votre changement
d'état, laissez-moi le temps de m'y ac-
coutumer.

NARBAL.

Quoi ! vous doutez peut-être

ELISE.

Non, mais nous verrons ce qui ar-
rivera.

NARBAL.

Ah ! voici heureusement Hannon
qui vous rendra témoignage de tout.

SCENE TROISIÉME.

ELISE , NARBAL ,
HANNON.

NARBAL.

SEigneur, ayés la bonté d'attester à
Elise que je ne lui impose pas. Mon
pere Abdolonime n'est-il pas de la
Race royale de Sidon?

H A N N O N.

Abdolonime est de la Race royale de Sidon ? Voici une nouvelle fort surprenante ; je vous en fais mon compliment.

N A R B A L.

Comment, Seigneur ? Il semble que vous ne le sachiez pas, & c'est par vous qu'on le fait ; c'est vous qui vous êtes donné la peine....

H A N N O N.

Ma sœur, & où prend-il tout cela ?

E L I S E.

Je n'en fai rien ; mais il parle pourtant d'un air fort assuré.

N A R B A L.

Je suis au désespoir, je ne me possède pas. Madame, ayés la bonté de croire que je n'extravague point. Seigneur, je fai tout. Si ma sœur vous épouse, mon pere est Roi, & il ne tiendra qu'à Elise d'être un jour Reine de Sidon. Pouvons-nous mieux marquer la reconnaissance que nous aurons pous vous ?

HANNON.

Le projet est beau, il ne s'agit que de savoir sur quoi vous le fondés. Allons, ma sœur, allons, il faut le laisser avec ses chimères.

NARBAL.

Encore un mot, Seigneur, je vous en supplie. Je vois ce que c'est, vous ne voulés pas parler que vous ne soyiés sûr de ma sœur; mais vous allés l'être, & Elise même vient de me promettre qu'elle usera de tout son pouvoir sur elle.

HANNON.

Elise, Barsine, feront ce qu'elles voudront. Allons, ma sœur.

NARBAL.

Madame, je suis dans un chagrin mortel. Au nom des Dieux, ne croyés pas que j'aye pû.....

ELISE.

Adieu, Narbal.

SCENE

SCENE QUATRIÉME.

N A R B A L.

QUel affront je viens de recevoir ;
& en présence d'Elise ! J'en suis
transporté de fureur. Je ne serois point
Prince , & je redeviendrois Narbal !
Non, il n'est pas possible que tout ce
qu'on m'a raconté ne soit qu'une fable.
Mais il faut forcer le silence de Han-
non , & détacher ma soeur d'Agenor. Je
ne sai si je me flatte, il me semble qu'Elise
n'est point mal disposée pour moi , &
que je n'en serois point maltraité si j'é-
tois Prince. Elle vient de me dire :
Adieu, Narbal , d'un certain ton qui ne
me désespere point. Quelle félicité !
Etre Prince & posséder Elise ! Il y faut
parvenir à quelque prix que ce soit. Je
vois Agenor , c'est lui principalement
à qui j'ai affaire.

SCENE CINQUIÈME.

AGENOR, NARBAL.

NARBAL.

Vous savés qui je suis, Agenor ?

AGENOR.

Oui, je le fai, & je doute que vous
le fussiés sans moi.

NARBAL.

Ah ! permettés que je vous embrasse ;
car j'en puis présentement prendre la
liberté. Venés donc rendre témoignage
à Hannon de ce que vous savés, il af-
fecte de n'en pas convenir.

AGENOR.

Vous n'y pensés pas, mon témoigna-
ge n'en seroit pas un. C'est Hannon
seul qui a la clef de tout. Votre nouvel
état vous transporte trop.

NARBAL.

Vous dites vrai, je vous en demande

pardon. Faites donc que Hannon sorte de son silence en épousant ma sœur.

A G E N O R.

Quoi ! j'adore Barsine , & ce seroit moi qui lui ferois épouser mon Rival !
Pouvés-vous me le proposer ?

N A R B A L.

Oui , je vous le propose , puisque c'est à cela qu'il tient qu'Abdolonime ne soit Roi , & moi fils de Roi.

A G E N O R.

J'ai voulu qu'on vous apprît qui vous êtes ; car si je n'avois consulté que mes intérêts , vous deviés l'ignorer ; je connoissois bien votre caractère , & je savois à quel péril je m'exposois. Je l'ai voulu cependant ; & c'est ainsi que vous m'en payés ! Vous ne faites pas la moindre attention sur ce qui me regarde , après que je me suis sacrifié pour vous !

N A R B A L.

On vous récompensera quand Abdolonime sera sur le Trône.

A G E N O R.

[Vous ne serés plus en état de me ré-

430 ABDOLONIME;

compenser, j'aurai perdu Barsine. Ce seroit à présent qu'il faudroit me récompenser par une action généreuse qui répondît à celle que j'ose dire que j'ai faite, laisser Hannon dans son silence, me donner Barsine qui m'est promise, & accepter toute ma fortune que je vous offre avec joie.

N A R B A L.

Je n'ai que faire de votre fortune; quand je puis être fils de Roi, & peut-être Roi quelque jour. Vous convenés donc que vous empêchés ma sœur d'accepter la main de Hannon? Je saurai bien la réduire; & quand je serai où je dois être, attendés-vous que je me souviendrai du passé.

A G E N O R.

Vous m'embrassés tout-à-l'heure, & vous me menacés présentement? Fufsiés-vous Prince reconnu, vous n'iriés pas loin avec moi par cette voie-là. Mais je veux bien vous dire, en vous assurant que ce n'est point la crainte qui me fait parler, que je n'empêche point Barsine d'accepter la main de Hannon, & que je lui en ai représenté vivement

tous les avantages, & pour elle & pour vous.

N A R B A L.

Ah! vous me charmés, Agenor; excusés quelque leger emportement, dont vous devés trouver vous-même la cause affés légitime.

A G E N O R.

Mais je veux vous dire en même-temps que Barsine est plus généreuse que vous, & plus touchée de mes procédés.

N A R B A L.

Nous mettrons sa générosité à la raison, pourvû que vous m'aidiés, & que nous agissions de concert. Agenor, je vous en aurai une obligation éternelle, & je serai toute ma vie dévoué à toutes vos volontés. Déclarés à ma sœur que vous renoncés à elle absolument.

A G E N O R.

Voilà ce que je ne lui déclarerai jamais.

N A R B A L.

Qu'est-ce donc que cette grande gé-

432 ABDOLONIME,
nérosité que vous vantés tant ?

AGENOR.

Je vois bien que vous n'en voulés que dans les autres , & qu'elle n'y peut être poussée trop loin. Mais moi je n'en ai pas jusque-là.

NARBAL.

Si vous ne voulés pas faire cette déclaration à ma soeur , je vous déclare moi.....

AGENOR.

Ne revenés point à la menace , vous ne me feriés pas peur. Ecoutez-moi bien. Je n'abuserai point de ce que Barsine croit me devoir pour exiger d'elle un trop grand sacrifice ; elle est absolument maîtresse de prendre son parti. Il y en a un dont je mourrai ; mais il n'importe , elle peut le prendre. Si elle prend l'autre , j'attendrai votre colere. Je vous conseille de lui laisser la même liberté , & vous le devés si vous ne voulés pas être envers elle , & même envers moi , d'une ingratitude inexcusable. Je vous parle sincèrement au hasard de ce qui pourra en arriver , si vous êtes jamais mon maître. Adieu.

NARBAL.

Vous vous en tiendrés exactement à
ce que vous venés de me dire ?

AGENOR.

Oui, je vous le promets.

NARBAL.

Voilà déjà un grand point de gagné ;
il ne me reste plus qu'à voir ma sœur.



 ACTE CINQUIÈME.

 SCENE PREMIERE.

A G E N O R.

QUoi ! je ne puis voir Barsine !
 Elle s'est enfermée après avoir vu
 Narbal en présence d'Abdolonime. Ah !
 je ne devine que trop quel a été le ré-
 sultat de ce fatal entretien ; elle a cédé
 aux instances de Narbal , elle se donne
 à Hannon ; & cette douleur qui lui a
 fait chercher la solitude , marque assés
 combien elle s'étoit fait d'effort. J'y
 connois sa tendresse pour moi , dont je
 ne puis pas un moment être en doute ;
 mais enfin elle a cédé , & je la pers.
 Puis-je m'en plaindre ? N'a-t-elle pas
 fait ce qu'elle a dû , ce que je lui ai
 moi-même inspiré ? Elle l'a dû , je le lui ai
 inspiré ; mais je ne voulois point la per-
 dre , je ne voulois que lui marquer tout
 mon amour. Que dis-je ? Etoit-ce le
 lui

lui marquer que de lui tenir un discours que je voulois qui fût sans effet ? Hélas ! que je suis peu d'accord avec moi-même ! Mais qu'importe de savoir ce que je veux, ce que j'ai voulu ? Ne me suffit-il pas de savoir que je mourrai de la perte de Barline ?

SCENE SECONDE.

ABDOLONIME , AGENOR.

A G E N O R.

A H ! je vous vois heureusement , Abdolonime. Vous étiez présent à la conversation de Barline & de Narbal. S'est-elle résolue à épouser Hannon ?

A B D O L O N I M E.

Je m'en vais vous conter tout cela.

A G E N O R.

Mais épouse-t-elle Hannon ?

A B D O L O N I M E.

Je vais vous conter tout, vous dis-je,
Tome VII. O O

436 ABDOLONIME;

& au plus juste. Narbal est venu comme j'étois avec ma fille. Vous jugés bien tout ce qu'il a dit ; car je ne veux pas vous faire languir. Il a jetté feu & flame, il a querellé, grondé, tempêté. Ce garçon-là ne fait ce qu'il fait ; au lieu de gagner les gens par la douceur, il est comme un diable, cela prend le monde à rebrousse-poil. Il m'a mis en colere ; & sa sœur que j'ai laissée maîtresse de dire & de faire ce qu'il lui plairoit, lui a déclaré nettement qu'elle avoit fait son devoir en lui apprenant ce qu'elle savoit de notre naissance ; qu'il fît ce qu'il jugeroit à propos ; que pour elle, elle n'épouserait point Han-non.

A G E N O R.

Ah ! je respire.

ABDOLONIME.

Je ne fai comment elle fait , cette fille-là, mais elle a toujours raison.

A G E N O R.

Elle est ce qu'il y a de plus parfait au monde , & je retrouve tout votre caractere dans le sien. Votre naissance

vous a donné des sentimens nobles,
& peut-être l'ignorance de votre naissance vous les a conservés sans aucune altération.

A B D O L O N I M E.

Ignorons-la donc toujours ; car l'ignorer, ou la laisser là, c'est tout de même. A la maniere dont ceci se tourne, vous êtes toujours mon gendre, & j'en suis tout-à-fait aise. M'aimerez-vous bien, vous, quand je serai votre beau-pere ?

A G E N O R.

Jugés-en par l'amour que j'ai pour Barsine, par celui qu'elle a pour vous, par tout ce que je lui dois, par tout ce que je vous devrai, par la connoissance que j'ai de votre cœur.

A B D O L O N I M E.

Il n'y aura que ce Narbal qui nous fera enrager ; je ne sai pas où j'ai pris ce fils-là. Je suis bien fâché qu'il sache le secret ; aussi je ne le voulois pas, j'avois bien raison.

A G E N O R.

A propos de Narbal, comment est-

438 ABDOLONIME ;
il sorti d'avec vous ? Qu'a-t-il dit ?

ABDOLONIME.

Il est sorti comme un furieux.

AGENOR.

Et où est-il allé ?

ABDOLONIME.

Je ne sai, il est peut-être allé prendre Hannon à la gorge.

AGENOR.

Hannon lui a nié net ce qu'il savoit ;
& le niera toujours. Il n'avanceroit de rien.

ABDOLONIME.

Tant mieux.

AGENOR.

Nous n'avons donc rien à faire que d'aller trouver Barsine. Mon cher beau-pere, je me hâte de vous appeler de ce nom, faites-la-moi voir malgré les mesures qu'elle a prises pour être seule ; je meurs d'impatience de me jeter à ses genoux avec un cœur pénétré d'amour, de reconnoissance & de joie.

ABDOLONIME.

Allons. Mais quel est ce visage in-
connu qui vient se présenter à nous?

SCENE TROISIÉME.

ABDOLONIME, AGENOR;
UN SOLDAT de Sidon.

LE SOLDAT.

A Bdolonime n'est-il pas ici?

ABDOLONIME.

Oui, c'est moi.

LE SOLDAT.

Seigneur, ayés la bonté de me sui-
vre, nous allons vous faire Roi de Si-
don, ou peu s'en faut.

ABDOLONIME.

Que veut-il dire, Agenor?

O o iij

440 ABDOLONIME,

AGENOR.

Je devine , ce me semble.

LE SOLDAT.

Allons , allons , Seigneur , il n'y a pas de temps à perdre ; il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

ABDOLONIME.

Je veux perdre du temps , moi , & savoir ce que c'est que tout ceci.

LE SOLDAT.

Seigneur , vous n'avez qu'à commander ; mais il vaudroit mieux que je vous contasse tout en chemin.

ABDOLONIME.

Non , non , ici.

LE SOLDAT.

Et bien , Seigneur , votre fils Narbal nous a assemblés d'abord dix ou douze bons garçons bien résolus , & nous a dit tout échauffé , tout hors de lui , que vous étiez de la race royale

de Sidon , que c'étoit à vous à régner ,
& qu'on vous faisoit une injustice criante en vous retenant les preuves de votre naissance.

A B D O L O N I M E.

Et vous l'avés cru sans autre façon ?

L E S O L D A T.

Pourquoi ne l'aurions-nous pas cru ? Narbal est un brave homme , avec qui nous avons servi. Il nous a bien assuré que quand il seroit Prince , nous serions toujours ses Camarades , que nous vivrions de Pair à Compagnon , que nous ferions la vie ensemble. Nous avons crié vive Abdolonime , vive Narbal , vous nommant toujours le premier. D'autres Soldats sont accourus au bruit , qui l'ont crié aussi sur notre parole ; car , graces aux Dieux , nous sommes fort unis entre nous. D'autres sont encore venus grossir notre peloton , qui ont eu l'honnêteté de ne nous pas dédire , & qui ont même crié plus fort que nous. Enfin , pour observer toutes les règles , nous avons tenu Conseil , & nous avons résolu à la pluralité

442 ABDOLONIME,

des voix, que nous irions tous trouver Ephestion, le Prince Narbal à notre tête. Lui, comme un fils bien respectueux, & cela nous a fort édifiés, a dit qu'il falloit que vous y vinssiés aussi, qu'il porteroit la parole pour vous, s'il en étoit besoin; & il m'a fait l'honneur de me détacher vers vous par préférence, parce que je suis son ancien ami, & que nous avons beaucoup chambré ensemble. Allons, Seigneur, quand vous serés Roi, ayés la bonté de vous souvenir que j'ai été le premier....

ABDOLONIME.

Si j'étois Roi, je ne te conseillerois pas de venir demander ta récompense.

LE SOLDAT.

Le prenés-vous par-là? J'ai ordre de vous déclarer que si vous ne voulés pas venir, Narbal le Prince ira bien sans vous trouver Ephestion. Je m'en vais lui rendre compte. Vous ne voulés pas venir, Seigneur?

ABDOLONIME.

Non; va, & dis à mon fils qu'il

est un extravagant , & que je le désavoue de tout.

A G E N O R.

Permettéz-moi d'aller voir ce que c'est que tout cela. Je tâcherai de faire entendre raison à Narbal. Enfin vous êtes bien sûr que je suivrai vos intentions , puisque je les connois.

A B D O L O N I M E.

Allés, mon cher Agenor , vous me faites un sensible plaisir.

SCENE QUATRIÈME.

A B D O L O N I M E.

C'Est un beau début de royauté ; que la fotte Ambassade que je viens de recevoir ! De moment en moment je me dégoûte davantage des grandeurs. Je ne suis encore rien , ni ne serai , s'il plaît aux Dieux ; & sous ombre que je pourrois être Roi , voilà déjà un tintamarre effroyable. Je ne

444 ABDOLONIME,
ferois goutte de bon sang, si je l'étois.
O mon jardin ! mon jardin !

SCENE CINQUIÈME.

ABDOLONIME, ELISE.

ELISE.

A Bdolonime , vous savés tout ce qui se passe , & moi je suis présentement au fait de tout. On m'a fait des mystères , mais ils sont éclaircis ; je vois où tout aboutira , je vous annonce que vous serés Roi.

ABDOLONIME.

Et pourquoi, Madame ? Hannon est le seul qui ait nos titres ; & assurément de la maniere dont Narbal se conduit, il ne l'engage pas à les montrer. Il est allé comme un fou , & sans lui en demander la permission , qu'il n'auroit pas eue , divulguer tout ce qu'il savoit , & faire une bagarre. D'ailleurs , & c'est là le principal , Barsine

refuse l'honneur d'épouser Hannon.

ELISE.

Je ne trouve pas, moi, que Narbal ait mal fait ; il a coupé au plus court, on l'auroit traîné cent ans. Comptés que sa naissance connue fera impression, & que mon frere sera obligé de parler. Pour Barsine, je ne sais pas quel ajustement on trouvera ; mais il en faudra bien trouver quelqu'un.

ABDOLONIME.

Je renonce à tout, & de bon cœur, plutôt que de souffrir qu'on fasse la moindre violence à Barsine.

ELISE.

Mais si vous avés si peu de goût pour la royauté, il y a un expédient. Vous êtes le maître de penser comme il vous plaît. Vous aimés la tranquillité, dont vous avés pris l'habitude, à la bonne heure, je ne vous en blâme pas ; tout au contraire je vous admirerai. Mais vous n'êtes pas le maître de priver votre fils des droits de sa naissance ; vous lui feriez un tort dont tout le monde feroit indigné contre vous.

446 ABDOLONIME,
Si vous ne voulés pas être Roi , il le
fera.

ABDOLONIME.

Ce n'est pas-là mon compte.

ELISE.

Ah ! vous avés donc plus d'ambition
qu'on ne pensoit ? J'en suis ravie.

ABDOLONIME.

Non , non , il n'y a point à cela d'am-
bition. Si le malheur vouloit que je fusse
Roi , je le ferois , & ne céderois point
ma place à mon fils ; premierement pour
le punir de l'incartade qu'il me fait au-
jourd'hui ; après cela , parce que je vois
qu'il a encore la tête trop verte , & que
les pauvres Sidoniens auroient trop à
souffrir sous son Gouvernement. Je
voudrois le matter , afin qu'il fût quel-
que jour un bon Roi ; & je le ferois tout
le plus long - temps que je pourrois ,
pour avoir le loisir de le réduire.

ELISE.

Le tour que vous prenés-là est assés
adroit pour un homme aussi simple
que vous prétendés l'être ; mais il n'im-

porte, je voudrois que vous fussiés déjà
en état de réduire & de matter votre fils.

SCENE SIXIÉME.

ABDOLONIME, HANNON,
ELISE.

HANNON.

V Enés, Abdolonime, suivés-moi,
je vous prie.

ABDOLONIME.

Est-ce encore pour me mener être Roi,
comme ce Soldat vouloit faire tout-
à-l'heure ?

HANNON.

Non, c'est pour tout le contraire. Je
puis le dire devant ma sœur qui ne me
trahira pas ; c'est pour me voir mettre
dans le feu tous vos titres, afin qu'il
ne soit plus question de rien. Venés
dans mon cabinet, où ils sont, je veux
que vous soyés témoin de la vengeance

448 ABDOLONIME,
que je vais prendre de vous tous.

ABDOLONIME.

Très-volontiers , Seigneur ; allons ,
brûlons , je vous y aiderai , je ferai trop
heureux d'être hors de tout ce tinta-
marre-ci.

ELISE.

Ah ! mon frere , quel est votre des-
sein ?

HANNON.

Punir l'ingratitude de Barsine , &
l'insolence de Narbal qui veut régner
malgré moi , & excite contre moi des
séditieux qu'il ramasse de tous côtés.
Ne le savés-vous pas ?

ELISE.

Oui , je le fai ; mais gardés-vous bien
de brûler ces titres , il dira que vous
les avés brûlés , il fera une histoire qui
fera très-vraisemblable , puisqu'entre
nous elle sera vraie ; on la croira ,
& toute la Ville de Sidon , attachée
comme elle est à la Maison royale , vous
regardera avec horreur. Le secret a
éclaté , c'en est fait , vous n'en sauriés
plus empêcher les fuites.

A B D O L O N I M E.

Qu'aura-t-on à dire quand je ne me
plaindrai pas, quand je serai content ?
C'est mon affaire une fois.

E L I S E.

Ce n'est pas votre affaire à vous seul ;
Narbal y est trop intéressé.

H A N N O N.

Quoi ? ma sœur, souffrirai-je.... ?

A B D O L O N I M E.

Non, Seigneur, ne le souffrés pas ;
allons brûler. Je veux voir une fin. J'ai-
merois quasi mieux être Roi bien vite,
que d'être baloté comme je suis.

SCENE SEPTIÈME.

ABDOLONIME, BARSINE,
HANNON, ELISE.

BARSINE.

MOn pere, je viens me jeter entre vos bras, & vous supplier d'ordonner absolument de ma destinée. Je ne puis soutenir tout le trouble, tout le désordre dont je suis malgré moi la premiere cause.

HANNON.

Oui, vous l'êtes, ingrate, & ce n'est point malgré vous. C'est vous qui avez armé votre frere; c'est vous....

BARSINE.

De quoi m'accusés-vous, Seigneur? Je ne viens point ici pour rien dissimuler; je suis bien innocente du crime que vous m'imputés.

SCENE

SCENE HUITIÈME.

**ABDOLONIME, BARSINE;
HANNON, ELISE,
AGENOR.**

AGENOR.

A Bdolonime, je reviens pour vous apprendre.... Ah Ciel! je vois Barsine : annoncerai-je cette nouvelle en sa présence ?

BARSINE.

Dites , dites, Seigneur, il n'y a rien à ménager ; c'est moi qui vous en prie.

AGENOR.

On est venu arrêter Narbal de la part d'Ephestion. Ces Soldats si zélés pour lui, si pleins d'ardeur, l'ont laissé enlever tranquillement.

ELISE.

Hélas !

Tome VII.

P P

452 ABDOLONIME;
HANNON.

Il le mérite bien.

ABDOLONIME.

J'en suis fâché; mais il est vrai qu'il
le mérite.

AGENOR.

Je ne puis vous cacher, Abdoloni-
me, que je crains aussi pour vous.

BARSINE.

Ah Ciel!

ABDOLONIME.

Qu'on me donne mon jardin pour
prison, je ne demande pas mieux.

BARSINE.

Agenor, retirés-vous, je vous en sup-
plie, laissés-moi ici.

AGENOR.

Pourquoi me chassés-vous? Je pour-
rois voir avec vous quelles mesures...

BARSINE.

Non, ayés cette déférence pour moi;
je vous la demande instamment; allés

A G E N O R.

Je ne fai que vous obéir. Mais dans
quelle inquiétude vous me jettés !

SCENE DERNIERE.

ABDOLONIME , BARSINE ,
HANNON , ELISE.

B A R S I N E à *Hannon.*

S Eigneur, je vous demande en grace
de m'écouter sans m'interrompre.
Je n'étois que la fille du Jardinier Ab-
dolonime, & Agenor m'a fait l'honneur
de m'estimer assez pour vouloir m'unir
à lui. J'y ai long-temps résisté, quoique
vivement touchée de son mérite & de
son amour, mais incertaine de la const-
tance d'une si grande passion. Enfin j'ai
cédé, & il étoit chés mon pere pour
m'obtenir de lui dans le moment même
que vous êtes venu m'apprendre le se-
cret de la naissance d'Abdolonime, &
me faire les propositions que vous sa-
vés. J'ai consulté mon pere, qui a pris

la résolution de tenir à Agenor la parole qu'il venoit de lui donner , & de cacher à Narbal ce qu'il étoit. Agenor , car je lui dois cette justice & cet honneur , n'a pas voulu laisser Narbal dans cette ignorance. Vous en voyés les suites. Mon frere est arrêté , & mon pere va l'être ; il faut que leur naissance soit prouvée pour les sauver. Seigneur , je suis à vous , si vous persistés encore dans votre premiere pensée. Qu'un amour que je ne vous cache point ne vous fasse pas croire que je suis indigne de vous ; j'ose vous dire que cet amour même étoit accompagné d'une vertu qui doit vous répondre de moi. Je viens de voir Agenor pour la dernière fois de ma vie. Si vous daignés accepter ma main , comptés , mais comptés comme sur la chose du monde la plus sûre , que jamais nulle occasion , nul prétexte ne me le fera revoir. Je le fuirai mieux que vous ne me le feriez fuir. Je sens bien que mes larmes coulent ; elles coulent , mais elles ne me trahissent point ; je ne prétens pas vous les cacher. Puisque je vous fais voir mon cœur tel qu'il est , vous voyés du moins combien le devoir y domine sur tous les autres sentimens.

ABDOLONIME.

Qu'on fasse de moi tout ce qu'on voudra ; mais je ne puis voir la pauvre Barsine malheureuse. Ma chere enfant, tu me perces le cœur. Seigneur Hannon, seroit-il possible que vous eussies le courage.... Oh que je ne l'aurois pas, moi, qui ne suis point accoutumé à contraindre personne !

ELISE.

Mon frere, je vois que vous délibérés en vous-même ; mais vous n'avez qu'un parti à prendre. Vous ne pouvez plus cacher leur naissance, je vous l'ai déjà dit, & vous ne devés pas l'épouser.

HANNON.

Je vois que ce conseil s'accorde du moins avec vos intérêts ; Narbal vous feroit bientôt Princesse de Sidon.

ELISE.

Si je vous suis suspecte....

HANNON.

Cela ne fera rien. J'exigerois moi-



456 ABDOLONIME,

même ce mariage, s'il falloit l'exiger. Seigneur, & vous, Madame, allons chés Epheftion ; je vais lui porter vos titres, & délivrer Narbal. Vous épou-
serés l'heureux Agenor, Madame, & je ne vous demande qu'un peu de bon-
té pour prix de ce que je fais.

BARSINE.

Seigneur, vous me feriez presque re-
pentir de n'être pas maîtresse de mon
cœur. Mon pere, vous ne dites rien ?

ABDOLONIME.

J'en demande pardon au Seigneur
Hannon ; certainement nous lui avons
une obligation extrême ; & moi je ne
suis pas ingrat. Il fera tout ce qu'il
voudra dans Sidon ; Ministre, premier
Ministre, il n'aura qu'à dire.

HANNON.

Ah ! Seigneur, quelles graces....

ABDOLONIME.

Ne voilà-t-il pas déjà des compli-
mens ? Je n'en veux point. Quand je
serai Roi, je me contenterai qu'on fasse
bien, & qu'on m'aime.

Fin du septième Tome.



T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans ce Volume.

I D A L I E , Tragédie ,	Page 1
M A C A T E , Comédie ,	101
L E T Y R A N , Comédie ,	202
A B D O L O N I M E , Comédie ,	333

T. A. B. E.

D. E. C. I. C. E.

Constitution of the State of New York.

Part I. General Principles.

Section 1. The People of the State do hereby declare and certify to all the People of the State that they have adopted the following Constitution.

Section 2. The People of the State do hereby declare and certify to all the People of the State that they have adopted the following Constitution.

Section 3. The People of the State do hereby declare and certify to all the People of the State that they have adopted the following Constitution.

Errata du Tome VII.

PAge 186 , ligne 11 , de les avoir
lûes , *lisés* , de les avoir vûes.

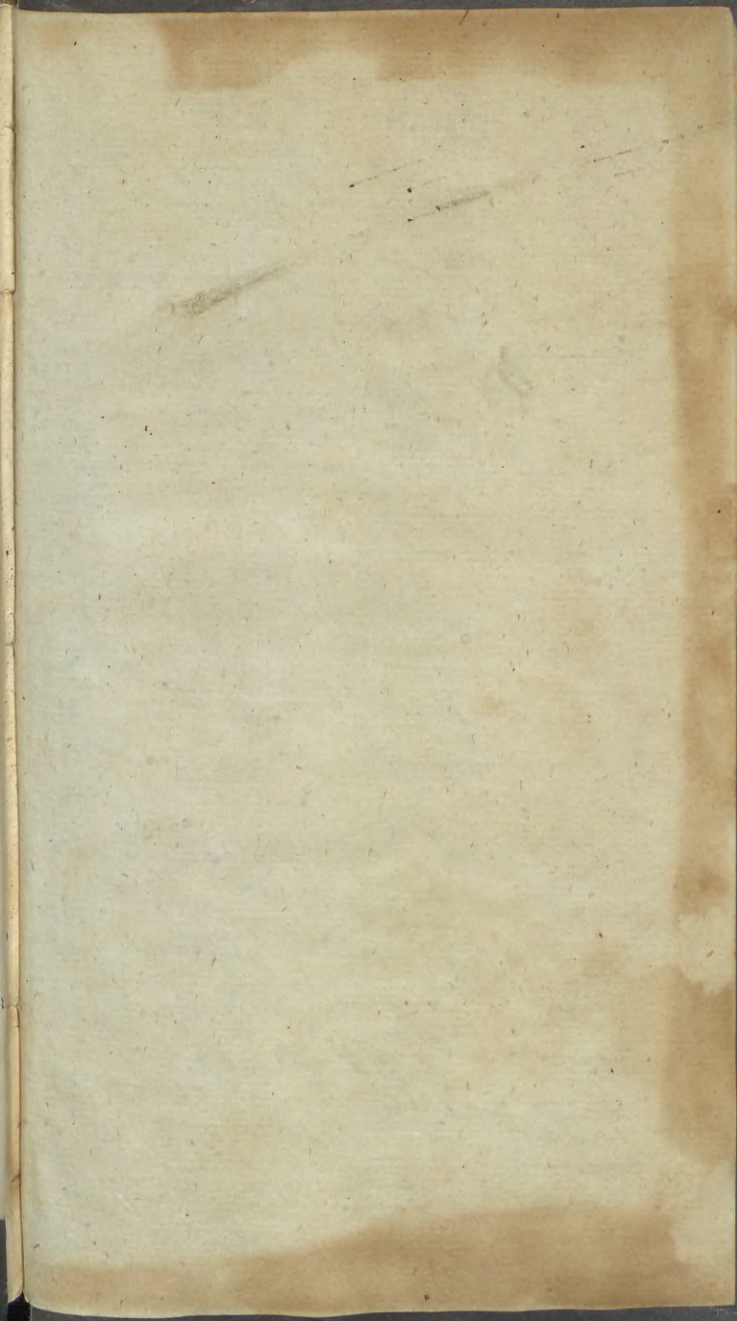
Page 303 , ligne 3 , que je ne crois point ,
lisés , que je ne vois point.

Page 330 , ligne 11 , que c'est-là une
action , *lisés* , que c'est-là une belle
action.

Page 366 , ligne 12 , ne nous ait pas ,
lisés , ne vous ait pas.

Extrait du Tome VII

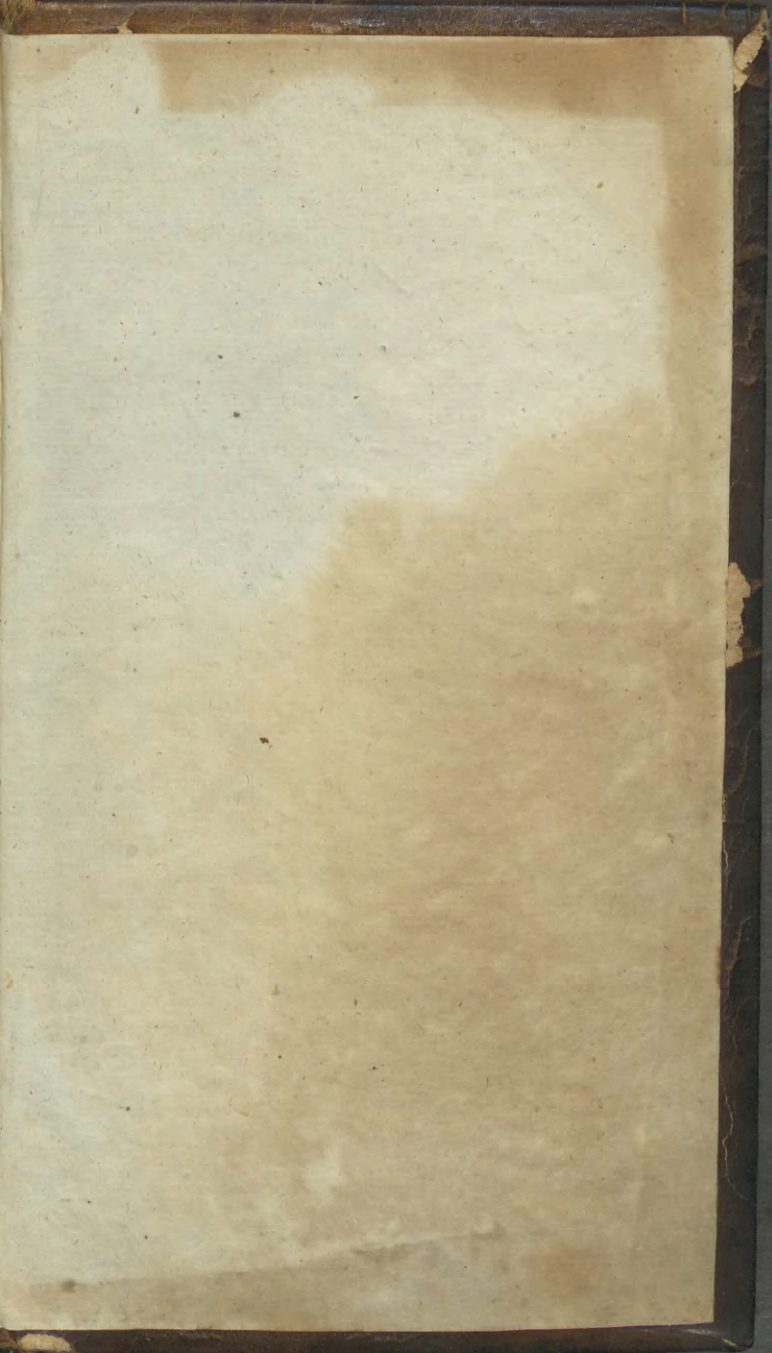
Page 286, ligne 12, le mot
est, ne vous ait pas.
Page 302, ligne 3, que je ne crois point.
Page 302, ligne 11, que c'est là une
Page 302, ligne 12, que c'est là une belle
Page 302, ligne 13, ne vous ait pas.
Page 302, ligne 14, ne vous ait pas.



3424 KZ

KSIEGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

3414 -KZ





S: O: Z: